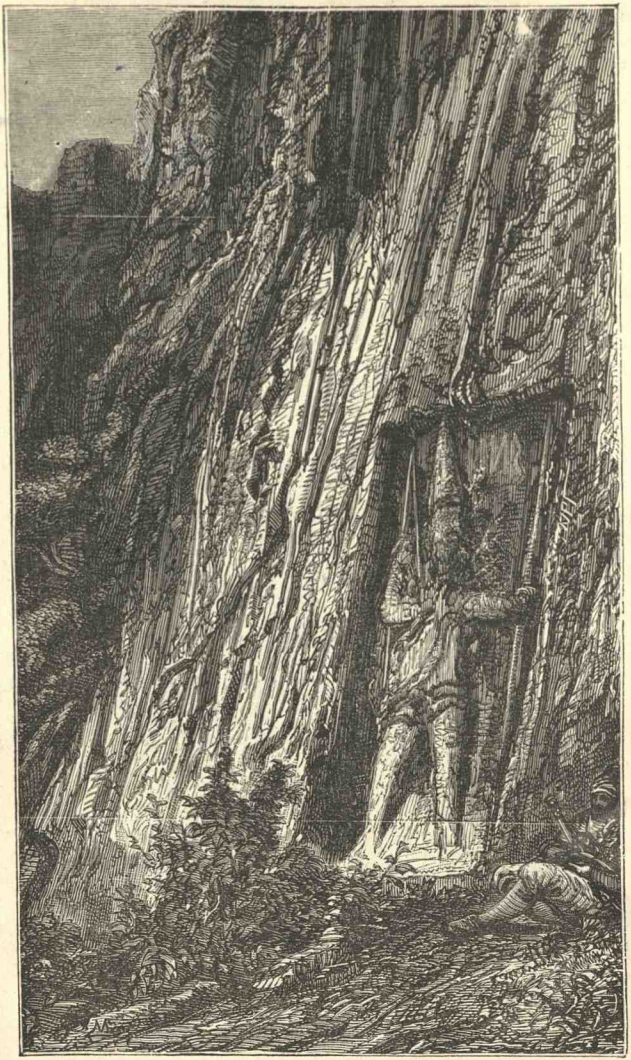
CASA ȘCOALELOR
BIBLIOTECA PEDAGOGI
BIBLIOTECA
MINISTERUL
INSTRUCTIUNEI PUBLICE
SI A CULTELOR
1892.

HISTOIRES

D'HÉRODOTE



BAS-RELIEF DIT DE SÉSOSTRIS, PRÈS DE NIORFI,
ENTRE SARDES ET SMYRNE.

CASA ȘCOALELOR
BIBLIOTECA PEDAGOGICĂ
Nº 10.792.

62154

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

HISTOIRES
D'HÉRODOTE

LYDIENS, MÈDES, PERSES, ASSYRIENS, ÉGYPTIENS

ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L. C. COLOMB

BIBLIOTECA MINISTERULUI INSTRUCȚIUNEI PUBLICE ȘI A CULTELOR
Nº 58

131517

PREMIÈRE SÉRIE

CLIO — EUTERPE — THALIE

(M) 257800
(S) 257801

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1882

Droits de propriété et de traduction réservés

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
Cota 62154
Inv. 131517
1956

AVANT-PROPOS

RC 44/03

Cette édition d'Hérodote n'est pas un choix de morceaux détachés, mais le récit ininterrompu des évènements tel que l'auteur le présente. On a supprimé tout ce qui pouvait choquer notre délicatesse moderne ; on n'a pas conservé non plus certains passages, certaines énumérations qui n'intéressent que les érudits. Notre Hérodote amusera et instruira les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. L'Université a eu le bon esprit de faire enfin de ce conteur de génie un des auteurs que l'on doit expliquer dans les classes : nous avons voulu que les jeunes garçons et les jeunes filles qui ne savent pas le grec eussent aussi leur Hérodote, et nous croyons avoir répondu au vœu qui nous a été souvent exprimé, d'avoir un livre aussi complet que possible et qui pût cependant être mis dans toutes les mains.

Nous avons suivi la traduction de Giguet, en modifiant quelques passages au moyen des excellentes notes de la petite édition de Tournier.

B.C.U. Bucuresti
C131517

BIBLIOTECA
MINISTERULUI
INSTRUCTIUNEI PUBLICE
Nº 38
SI A CULTELOR

LIVRE PREMIER

CLIO



CLIO (STATUE ANTIQUE).

Musée du Vatican.

HISTOIRES

D'HÉRODOTE

BIBLIOTECA CENTRALĂ
MINISTERULUI
INSTRUCȚIUNEI PUBLICE
ȘI AL CULTELOR
Nr. 58

LIVRE PREMIER

Clio

Hérodote d'Halicarnasse consigne dans cette histoire le résultat de ses recherches, afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps et que les grands et prodigieux exploits accomplis, tant par les Grecs que par les barbares, ne tombent pas dans l'oubli; il exposera les causes de ces luttes sanglantes et divers évènements qui les ont précédées.

Crésus était Lydien, fils d'Alyatte et roi des nations que ceint l'Halys, lorsque, entre les Syriens et les Paphlagoniens, il coule du midi pour se jeter au nord dans le Pont-Euxin. Ce Crésus, le premier des barbares à notre connaissance, assujettit au tribut plusieurs peuples grecs et fit alliance avec d'autres.

La souveraineté, qui appartenait aux Héraclides, passa à la famille de Crésus, qu'on appelait les Mermnades. Gygès, le premier de cette famille, affermi sur le trône, envoya à Delphes de riches présents ; car de toutes les offrandes d'argent qui s'y trouvent, le plus

grand nombre provient du lui. Il dédia aussi une immense quantité d'ouvrages en or.

Je ferai mention d'Ardys, fils et successeur de Gygès; il s'empara de Priène et envahit le territoire de Milet. Pendant son règne, les Cimmériens, chassés de leurs demeures par les Scythes nomades, émigrèrent en Asie et prirent Sardes, sauf la citadelle.

Ardys régna quarante-neuf ans, et son fils Sadyatte en régna douze; Alyatte succéda à ce dernier. Ce roi fit la guerre aux Mèdes et à Cyaxare, petit-fils de Déjocès; il chassa les Cimmériens de l'Asie, prit Smyrne, et envahit le territoire de Clazomène, dont il se retira, non comme il l'eût désiré, mais après un rude échec. Il continua contre les Milésiens la guerre que son père avait commencée; voici comme il dirigeait ses hostilités contre cette ville. Quand les fruits de la terre étaient en pleine maturité, il se mettait en campagne; ses troupes marchaient au son des chalumeaux, des cithares et des flûtes. Arrivé sur le territoire de Milet, il ne détruisait ni ne brûlait les maisons des champs; il n'en arrachait pas les portes; il laissait chaque chose à sa place. Mais il détruisait les moissons et les fruits, après quoi il se retirait : car les Milésiens étant maîtres de la mer, il n'eût servi à rien de les assiéger avec une armée. Or le Lydien ne démolissait pas leurs habitations, pour qu'ayant où s'abriter, ils pussent labourer et ensemencer encore, et pour que lui-même, dans ses incursions, eût encore des travaux à bouleverser.

C'est ainsi que la guerre se continua jusqu'à la onzième année; cependant les Milésiens essuyèrent deux grands désastres, l'un à Liménium, dans une bataille livrée sur leur propre territoire, l'autre dans la plaine du Méandre. Pendant six de ces onze années,

Sadyatte, fils d'Ardys, régnait encore, et c'était lui qui, ayant engagé cette guerre, conduisait son armée contre les Milésiens. Pendant les cinq autres années, ce fut Alyatte, fils de Sadyatte, qui dirigea les hostilités, continuant, comme il a été dit, la guerre commencée par son père et y consacrant tous ses efforts.

La douzième année, tandis que l'armée mettait le feu à la moisson, la flamme, excitée par la force du vent, consuma rapidement les blés et gagna le temple de Minerve-Assésienne, qui fut incendié. Pour le moment, on ne se préoccupa pas de cet accident; mais au retour de l'armée dans Sardes, Alyatte tomba malade. Il languit longtemps et résolut enfin d'envoyer à Delphes consulter le dieu sur cette maladie. Or la Pythie ne voulut point rendre d'oracle à ceux qui étaient allés à Delphes, avant qu'ils n'eussent relevé le temple de Minerve qu'ils avaient brûlé en Assésos, sur le territoire de Milet.

Je sais moi-même que les choses se sont ainsi passées pour les avoir entendu raconter à Delphes. Mais voici ce que les Milésiens ajoutent : Périandre, fils de Cypsèle, hôte très aimé de Thrasybule, alors tyran de Milet, ayant été informé de la réponse faite aux Lydiens, envoya un messager pour la lui rapporter, afin qu'il avisât à ce qu'exigeait la circonstance.

Alyatte, dès qu'il eut ouï la réponse de Delphes, fit partir pour Milet un héraut chargé de proposer à Thrasybule et aux Milésiens une trêve qui durerait tout le temps nécessaire à la reconstruction du temple; son messager se mit donc en route. Cependant Thrasybule, qui était instruit de la chose et savait clairement ce que voulait Alyatte, imagina ce qui suit : après avoir fait apporter sur la place publique tout le blé qui se trouvait dans la ville, il prescrivit

aux Milésiens de se mettre, quand il leur en donnerait le signal, à boire et à se traiter les uns les autres. Thrasybule donna ces ordres afin que le héraut de Sardes, ayant vu de grands amas de blé sur la place publique et les habitants en fête, en rendît compte au roi Alyatte. C'est ce qui arriva; le héraut vit ces choses, transmit à Thrasybule le message du Lydien et s'en retourna à Sardes; bientôt la paix fut conclue, et je ne sache pas qu'il y ait eu d'autre motif. En effet, Alyatte, espérant que la disette sévissait à Milet et que le peuple était accablé par l'excès du mal, entendit de son héraut des rapports contraires à ses conjectures. La paix se fit donc; ils convinrent d'être à l'avenir hôtes et alliés; au lieu d'un seul temple Alyatte en bâtit deux en Assésos, et il revint à la santé.

Périandre, celui qui avait révélé à Thrasybule la réponse de la Pythie, était fils de Cypsèle et régnait à Corinthe. Les Corinthiens (et les Lesbiens sont d'accord avec eux) rapportent que de son temps on vit un très grand prodige : Arion de Méthymne porté par un dauphin jusqu'à Ténare. C'était un chanteur qui s'accompagnait de la cithare, et qui n'avait pas de rival parmi ses contemporains.

On raconte que cet Arion, après avoir longtemps demeuré auprès de Périandre, eut le désir de s'embarquer pour l'Italie et la Sicile; il y amassa de grandes richesses et résolut de retourner à Corinthe. Il partit donc de Tarente sur un navire corinthien qu'il avait frété, car c'était dans les Corinthiens qu'il mettait le plus de confiance. Mais une fois en pleine mer, ceux-ci conçurent le dessein de le jeter dans les flots et de s'emparer de ses trésors. Il devina leur complot, les supplia, leur abandonna ses richesses, mais demanda la vie. Il ne put les fléchir, et ils lui

ordonnèrent ou de se tuer de sa propre main, s'il voulait être enseveli à la fin de la traversée, ou de sauter sur-le-champ à la mer. En cette extrémité, Arion les conjura, puisque leur parti était pris, de lui permettre de se tenir sur le tillac, en grand costume, et de chanter, ajoutant qu'il se donnerait la mort aussitôt qu'il aurait achevé. Comme ils éprouvaient du plaisir à la pensée d'entendre celui de tous les hommes qui chantait le mieux, ils se retirèrent de la poupe, et se groupèrent au milieu du vaisseau. Arion mit donc son costume de cérémonie, prit sa cithare, et debout sur le tillac chanta l'hymne orthien. Lorsqu'il l'eut fini, il se jeta dans la mer, tout habillé, comme il était. Le vaisseau continua sa route; cependant un dauphin recueillit le chanteur et le porta jusqu'à Ténare. Il prit terre, se rendit à Corinthe, avec ses mêmes vêtements, et, à son arrivée, raconta tout ce qui s'était passé. Périandre n'en crut rien, mit Arion en prison, le fit garder étroitement, et surveilla l'arrivée des matelots. Dès qu'il les sut dans le port, il les appela pour apprendre d'eux s'ils n'avaient rien à dire d'Arion; ils répondirent qu'il était bien portant en Italie et qu'ils l'avaient laissé à Tarente, où il faisait fortune. Soudain Arion parut à leurs yeux, avec les mêmes vêtements que lorsqu'il s'était précipité dans la mer; frappés de surprise, ils ne purent nier le crime dont il les avait accusés. Tel est le récit des Corinthiens et des Lesbiens, et l'on voit à Ténare une petite statue de bronze représentant Arion : un homme sur un dauphin.



ARION.
(Monnaie de Brindes.)

Alyatte mourut après avoir régné cinquante-sept

ans. Le second de cette famille il envoya à Delphes, lorsqu'il fut guéri de sa maladie, des présents qui consistaient en un grand cratère d'argent avec une soucoupe de fer soudé : c'est le plus digne de remarque de tous les objets consacrés à Delphes, et c'est l'œuvre de Glaucus de Chios, qui le premier de tous les hommes inventa l'art de souder le fer.

Alyatte mort, Crésus son fils lui succéda à l'âge de trente-cinq ans. Déjà il avait attaqué, les premiers parmi les Grecs, les Éphésiens, qui dédièrent la ville à Diane en attachant au temple un cordage qu'ils tendirent jusqu'à leurs murailles. Or il y a sept stades entre la vieille ville, qui était assiégée, et le temple. Crésus les attaqua donc les premiers; puis il fit la guerre tour à tour à chacune des villes ioniennes et éoliennes, leur imputant différents griefs : de graves, s'il en pouvait trouver, sinon de très futiles.

Lorsqu'il eut soumis au tribut tous les Grecs de l'Asie, il résolut d'équiper une flotte et d'attaquer les îles. Tout était préparé pour la construction des navires, quand Bias de Priène, selon les uns, ou Pittacus de Mytilène, selon d'autres, vint à Sardes. Crésus lui demanda s'il y avait du nouveau en Grèce, et il lui fit cette réponse qui suspendit ses apprêts : « O roi, les insulaires rassemblent une nombreuse cavalerie, pour venir t'attaquer à Sardes même. » Crésus, croyant qu'il disait la vérité, reprit : « Puissent les dieux inspirer aux insulaires le projet d'attaquer les fils des Lydiens avec de la cavalerie! — O roi, répondit Pittacus, sans doute tu désires avec ardeur te rencontrer sur le continent avec les insulaires montés sur des chevaux, et en cela tu raisonnes avec justesse; mais, qu'en penses-tu? les insulaires, qui savent ton projet d'armer contre eux une flotte, souhaitent-ils

autre chose que de rencontrer en mer les Lydiens, afin de venger sur toi les Grecs du continent? » La repartie, dit-on, plut beaucoup à Crésus; et tout ce discours lui parut plein d'a propos. Il abandonna donc ses constructions navales, et contracta avec les Ioniens des îles des liens d'hospitalité.

Dans la suite des temps, les nations que ceint l'Halys étaient toutes, ou à peu près toutes, subjuguées et réunies à la Lydie, quand à Sardes, florissante et riche, vinrent tour à tour ceux des Grecs qui en ce temps étaient renommés pour leur sagesse, et entre autres Solon l'Athénien. Solon, devenu, à leur requête, le législateur de ses concitoyens, s'était exilé pour dix ans, et s'était embarqué pour un voyage de curiosité, afin de n'être point contraint d'abroger quelqu'une des lois qu'il avait établies : ce que les Athéniens ne pouvaient faire sans lui car; ils s'étaient engagés, par de grands serments, à se servir pendant dix ans des lois que Solon leur imposerait.

Pour ce motif et aussi pour visiter différentes contrées, Solon s'étant exilé se rendit en Égypte auprès d'Amasis, puis à Sardes, chez Crésus. Celui-ci l'accueillit comme hôte, en sa demeure royale; le troisième ou le quatrième jour, par son ordre, des serviteurs promenèrent Solon dans les trésors et lui firent remarquer tout ce qu'il y avait de grand et de magnifique. Lorsqu'il eut vu et examiné toutes choses à loisir, Crésus le questionna en ces termes : « O mon hôte athénien, ta grande renommée est parvenue jusqu'à nous; on parle ici de ta sagesse et de tes voyages; nous savons que tu as parcouru, pour t'instruire, une vaste part de la terre; maintenant le désir m'est venu de te demander quel est, de tous les hommes que tu as vus, le plus heureux. » Or il faisait

cette question parce qu'il se croyait le plus heureux de tous les hommes. Mais Solon, loin de le flatter, répondant la vérité, dit : « O roi, c'est Tellus l'Athénien. » Crésus, saisi de surprise, lui demanda vivement : « A quoi juges-tu que Tellus est le plus heureux des hommes? » L'autre reprit : « D'abord à Tellus, citoyen d'une ville prospère, sont nés des enfants beaux et vertueux, et de tous, il a vu naître des enfants qui tous ont vécu ; secondement, il a possédé des biens autant qu'il convient chez nous, et il a eu la fin la plus brillante. En effet, comme les Athéniens livraient bataille à nos voisins à Éleusis, il combattit dans leurs rangs, décida la victoire et trouva une glorieuse mort. Les Athéniens l'ensevelirent aux frais du peuple, à la place même où il était tombé, et le comblèrent d'honneurs. »

Lorsque Solon eut énuméré au roi les nombreuses prospérités de Tellus, Crésus lui demanda qui était, après celui-là, l'homme le plus heureux qu'il eût vu, ne doutant nullement d'obtenir au moins la seconde place. Mais Solon répondit : « Ce sont Cléobis et Biton, Argiens de naissance ; ils avaient des richesses dont on peut se contenter et, en outre, une force de corps telle qu'ils ont été l'un et l'autre vainqueurs aux jeux ; et voici ce que l'on rapporte d'eux : Les Argiens célébraient la fête de Junon, et il fallait absolument transporter leur mère au temple en chariot. Or leurs bœufs n'arrivèrent pas des champs à l'heure ; mais les jeunes gens, voyant le temps s'écouler, se placèrent sous le joug et traînèrent le char qui portait leur mère ; ils firent ainsi quarante-cinq stades et arrivèrent au temple. Après cette action accomplie sous les yeux de l'assemblée entière, ils eurent la fin la plus heureuse. La déesse montra en eux que pour l'homme mieux vaut mourir que vivre. Car les Argiens,

se pressant autour d'eux, félicitaient les jeunes gens de leur force, et les Argiennes félicitaient la mère d'avoir de tels fils; alors celle-ci, pleine de joie, tant à cause de l'action elle-même qu'à cause de ces discours, se plaça devant la statue, priant la déesse d'accorder à Cléobis et à Biton, à ses fils, à ceux qui l'avaient tant honorée, ce qu'il peut arriver de plus heureux à l'homme. Après cette prière, lorsqu'ils eurent sacrifié et pris part au festin, les jeunes gens, s'étant endormis dans le temple même, ne se réveillèrent pas, et la mort les saisit de cette manière. Les Argiens firent faire leurs statues, qu'ils dédièrent à Delphes, comme celles d'hommes excellents. »

Solon leur assigna donc le second rang en félicité, et Crésus irrité lui dit : « O mon hôte athénien, mon bonheur te paraît-il donc si peu de chose, que tu ne me places pas même au niveau d'hommes d'une condition privée? » Solon reprit : « O Crésus, tu questionnes sur les affaires humaines un homme qui pense que la divinité n'est que jalousie et qu'elle se plaît à tout bouleverser. Avec le temps on peut voir et souffrir ce qu'on aurait voulu ne pas souffrir, ne pas voir. Tu es immensément riche et roi de peuples nombreux; mais je ne puis dire de toi ce que tu voudrais me faire déclarer, avant d'avoir appris que tu aies heureusement fini ta carrière. Celui qui a le plus et qui le conserve, et qui finit sa vie en paix, celui-là, selon moi, ô Crésus, porte justement le nom d'heureux. Toutefois, en toute chose il faut considérer la fin; car la divinité, après avoir fait entrevoir à beaucoup d'hommes le bonheur, les ruine sans ressource. » Ce langage ne fut nullement agréable à Crésus; il congédia Solon sans lui donner de marques d'estime, jugeant insensé un homme qui, sans s'arrêter aux biens présents,

recommandait en toute chose de considérer la fin.

Après le départ de Solon, le courroux d'un dieu éprouva cruellement Crésus, sans doute parce qu'il se croyait le plus heureux de tous les hommes. D'abord un songe lui montra les malheurs qui réellement allaient l'atteindre en son fils. Il en avait deux; mais l'un était infirme, car il était sourd et muet; l'autre en toutes choses était de beaucoup le premier des jeunes gens de son âge; il s'appelait Atys. Le songe annonça donc à Crésus que cet Atys périrait frappé par une pointe de fer. Aussitôt éveillé, il réfléchit, puis, effrayé par le songe, il se hâta de faire prendre femme à son fils, et, comme celui-ci commandait ordinairement l'armée des Lydiens, il cessa de l'y envoyer; il fit éloigner de l'appartement des hommes les flèches, les javelines, toutes les armes dont on se sert à la guerre, et les fit entasser dans des chambres fermées, de peur que, si on les laissait suspendues, l'une d'elles ne vînt à tomber sur la tête d'Atys.

Comme son fils était occupé de son mariage, un homme, Phrygien de naissance, de maison royale, vint à Sardes, aux prises avec le malheur, et les mains souillées d'un meurtre. Cet homme, étant entré dans la demeure de Crésus, le pria de le purifier, selon les usages de la contrée; et le roi le purifia. Lorsque Crésus eut accompli les cérémonies de la purification, il lui adressa ces questions : « O homme, qui es-tu et de quelle partie de la Phrygie viens-tu à mon foyer? qui as-tu tué parmi les hommes ou les femmes? » L'autre répondit : « O roi, je suis fils de Gordius, fils de Midas; je m'appelle Adraste; j'ai tué involontairement mon frère; j'arrive auprès de toi, banni par mon père et dénué de tout. » Crésus reprit : « Il se rencontre que tu es issu d'hommes que nous aimons,

et tu es venu chez des amis ; ainsi, en demeurant auprès de nous, tu ne manqueras de rien, et ce que tu as de mieux à faire est de supporter ton infortune avec le plus de résignation que tu pourras. » Adraste donc devint commensal de Crésus.

En ce temps-là, un sanglier monstrueux parut en Mysie; il descendait de l'Olympe et dévastait les champs; plusieurs fois les Mysiens étaient sortis contre lui, mais ils ne lui avaient fait aucun mal et ils souffraient beaucoup de ses irruptions. Enfin des messagers envoyés par eux vinrent trouver Crésus et lui dirent : « O roi, un sanglier énorme s'est montré sur notre territoire et il détruit nos moissons. Nous nous sommes efforcés de le tuer, mais nous n'avons pu réussir. Maintenant, afin que nous en purgions la contrée, nous te supplions de nous envoyer ton fils et l'élite de tes jeunes gens avec leurs chiens. » Telle fut leur prière; mais Crésus, se souvenant du songe, leur répondit : « Ne parlez plus de mon fils, car je ne vous l'enverrai pas; il est récemment marié et c'est maintenant ce qui l'occupe. Cependant je vous enverrai l'élite des Lydiens avec tous leurs équipages de chasse, et je leur recommanderai de faire tous leurs efforts pour vous aider à délivrer la contrée de cette bête farouche. »

Telle fut sa réponse, et les Mysiens s'en contentèrent; à ce moment entra son fils qui venait d'apprendre ce qu'ils demandaient; et, comme Crésus refusait de l'envoyer avec eux, le jeune homme lui dit : « O mon père, ce que jadis j'avais à faire de plus noble et de plus généreux était de m'illustrer à la guerre et la chasse; maintenant, tu m'éloignes de l'une et de l'autre; je n'ai cependant montré ni faiblesse, ni lâcheté. De quel œil me verra-t-on désormais lorsque j'irai sur la place publique ou que j'en re-

BIBLIOTECA

viendrai? Quelle opinion auront de moi mes concitoyens et ma jeune épouse? A quel homme se croira-t-elle unie? Permets-moi d'aller à cette chasse, ou prouve-moi qu'il vaut mieux faire ce que tu désires.

— O mon fils, répondit Crésus, si j'agis de la sorte, ce n'est pas que j'aie remarqué en toi de la faiblesse ni rien qui me déplût; mais un songe m'a visité pendant mon sommeil et m'a dit que tu devais peu vivre, que tu périrais frappé d'une pointe de fer. A cause de cette vision, j'ai hâté ton mariage, et je ne t'envoie point à cette chasse, prenant bien soin, autant que de mon vivant je le pourrai, de te dérober au malheur, car tu es mon seul enfant; je ne compte point celui qui est privé de l'ouïe. »

A ces paroles le jeune homme répondit : « Il t'est permis, ô mon père, après une telle vision, de veiller sur moi; mais ce que tu ne saisis pas, ce qui est resté obscur pour toi, il est juste que je te l'explique. L'apparition, dis-tu, t'a révélé que je devais périr par une pointe de fer. Or, quelle main, quelle pointe de fer, que tu puisses craindre, a ce sanglier? S'il t'avait été annoncé que je serais tué par ses défenses ou par toute autre chose semblable, il serait bon de faire ce que tu fais; mais il s'agit d'un trait, et nous ne marchons pas à un combat contre des hommes; laisse-moi donc partir. » Crésus reprit : « O mon fils, tu interprètes mieux que moi le songe; je me rends, et te permets de partir pour la chasse. »

Ayant ainsi parlé, Crésus fit appeler le Phrygien Adraste; celui-ci vint et le roi lui dit : « Adraste, je t'ai purifié d'un affreux malheur que je ne te reproche pas. Je t'ai accueilli dans ma demeure, où je pourvois à tous tes besoins. Maintenant (car tu dois par du dévouement répondre à mes bienfaits), je te demande

de veiller sur mon fils qui s'en va à la chasse; protège-le, dans le chemin, contre les malfaiteurs qui pourraient vous attaquer. Il est convenable en outre que tu cherches l'occasion de te signaler en ces travaux, car tes pères t'ont donné leur exemple à suivre, et tu es dans l'âge de la force. »

Adraste répondit : « Sans toi je ne serais point allé à cette expédition, car il n'est point séant qu'un homme malheureux se mêle à l'heureuse jeunesse; je ne le désire point, et pour bien des raisons je me serais abstenu. Mais maintenant, puisque tu m'y engages, je dois t'obéir, il faut que je reconnaisse ta bienveillance pour moi. Je suis prêt à faire ce que tu demandes, à veiller sur ton fils comme tu l'ordonnes; attends-toi donc à le voir revenir sain et sauf, autant que cela peut dépendre de son gardien. »

Il dit, après quoi Atys et lui partirent bien équipés, avec les jeunes gens d'élite et les chiens. Arrivés sur le mont Olympe, ils se mirent en quête de la bête farouche. Ils la trouvèrent, ils l'entourèrent d'un cercle et lancèrent leurs javelines. Mais alors l'hôte, celui qui avait été purifié d'un meurtre et que l'on nommait Adraste, ayant dirigé son trait sur le sanglier, le manqua et atteignit le fils de Crésus. Atys, frappé par la pointe de fer, accomplit la prédiction du songe. L'un des chasseurs courut annoncer au père cet événement; aussitôt à Sardes, il lui raconta la chasse et le sort fatal de son fils.

Les Lydiens survinrent après cela, portant le cadavre; derrière eux marchait le meurtrier. Celui-ci se plaça près du corps et le remit à Crésus; ensuite il étendit vers lui les mains et le pria de le faire égorger sur le mort, rappelant sa première infortune, puis comment il avait fait le malheur de celui qui l'avait

purifié, et s'écriant qu'il ne pouvait plus vivre. Crésus, l'ayant entendu, fut saisi de pitié, malgré son propre deuil et lui dit : « J'ai de toi, ô mon hôte, l'expiation que je puis attendre, puisque toi-même tu te condamnes à mort; mais tu n'es point coupable envers moi de ce malheur; tu en as été l'instrument involontaire; je m'en prends à celui des dieux qui jadis m'a fait connaître ce qui devait arriver. » Crésus fit ensevelir son fils comme il convenait. Or Adraste, fils de Gorgius, fils de Midas, le meurtrier de son propre frère, le meurtrier de celui qui l'avait purifié, lorsque, autour du tombeau, tous les hommes firent silence, déclara que, de tous les mortels qu'il connaissait, il était le plus infortuné, et s'égorgea de sa main, sur la tombe.

Crésus, privé de son fils, resta deux ans dans une affliction profonde. Ce temps écoulé, la monarchie d'Astyage, fils de Cyaxare, fut renversée par Cyrus, fils de Cambyse, et la fortune des Perses prit un grand essor. Crésus alors sortit du deuil et songea qu'il pourrait peut-être, avant l'agrandissement des Perses, mettre un obstacle à leur puissance croissante. Il n'eut pas plutôt fait cette réflexion qu'il décida de consulter les oracles de la Grèce et de la Libye. Il envoya donc divers messagers en des lieux différents : les uns à Delphes, d'autres aussi en Phocide, à Abæ; d'autres à Dodone. Quelques-uns allèrent près d'Amphiaraüs et près de Trophonius; d'autres près des Branchides, chez les Milésiens. Tels furent les oracles grecs que Crésus envoya consulter; il fit partir d'autres personnes pour l'oracle d'Ammon en Libye. Il envoyait ainsi des messagers de tous côtés, dans le dessein d'éprouver les oracles et de comparer les réponses, afin que, si quelques-unes étaient reconnues exactes,

il pût faire de nouvelles questions et apprendre s'il devait engager la guerre contre les Perses.

Pour éprouver les oracles, il donna aux Lydiens ses messagers les ordres suivants : supputer le temps, à partir du jour où ils quitteraient Sardes, interroger les oracles le centième jour, demander à quelle chose, à ce moment, le roi des Lydiens, Crésus, fils d'Alyatte, serait occupé. Ils devaient transcrire les réponses et les lui rapporter. Nul maintenant ne sait ce que partout ailleurs il fut répondu; mais à Delphes, aussitôt que les Lydiens entrèrent dans le temple, ils firent au dieu la question qui leur était prescrite, et la Pythie leur dit, en vers hexamètres :

Je sais le nombre des grains de sable et les dimensions de la mer;
Je me fais comprendre du sourd et j'entends le muet.
Le fumet de la tortue à dure écaille pénètre mes sens,
Cuite dans l'airain avec des chairs d'agneau,
L'airain, sous elle, est étendu à terre, et l'airain la recouvre.

Les Lydiens, ayant enregistré cette réponse de la Pythie inspirée, se mirent en route et revinrent à Sardes. A mesure que les autres messagers rapportant les oracles se présentaient devant lui, Crésus dépliait et lisait ce qu'ils avaient écrit. Or il n'agréait aucune des réponses; mais aussitôt qu'il entendit celle de Delphes, il adora le dieu et crut, jugeant que le seul oracle était celui de Delphes, puisqu'il avait deviné ce qu'il avait fait sans témoins. Car après le départ de ses envoyés, attentif au délai de cent jours, il avait imaginé, pour faire une chose que nul ne pouvait deviner, de dépecer une tortue et un agneau, et il les avait fait cuire ensemble dans une marmite d'airain, à couvercle d'airain.

Après cela, il s'efforça de se rendre favorable le dieu de Delphes par de grands sacrifices. Il immola trois mille bêtes de chacune des espèces qui sont offertes en

sacrifice; puis il amoncela, sur un immense bûcher, des lits revêtus de lames d'or et d'argent, des vêtements de pourpre, des tuniques, et il les brûla, espérant ainsi gagner mieux encore l'amitié du dieu. Enfin il ordonna que les Lydiens sacrifiassent aussi au dieu tout ce qu'ils pourraient lui offrir. Le sacrifice achevé, on fondit, par ses ordres, une immense quantité d'or, dont il fit faire au marteau des demi-briques d'une palme d'épaisseur, longues de six palmes, et larges de trois; il s'en trouva cent dix-sept, dont quatre d'or affiné, chacune du poids de deux talents et demi, les autres d'or blanc, pesant chacune deux talents. Il fit aussi façonner en or pur un lion du poids de dix talents.

Ces objets fabriqués, Crésus les envoya à Delphes et en outre les suivants : deux cratères de grandes dimensions, d'argent et d'or; celui d'or était posé à droite à l'entrée du temple, celui d'argent à gauche. Crésus envoya encore quarante barils d'argent que l'on voit dans le trésor des Corinthiens, et deux vases à eau lustrale d'or et d'argent; sur celui d'or on lit : DES LACÉDÉMONIENS, pour indiquer que l'offrande vient d'eux. C'est un mensonge, car le don est de Crésus; elle a été faite par un certain Delphien qui voulait plaire à ceux de Lacédémone. Crésus donna aussi beaucoup d'autres objets moins remarquables : des vases d'argent fondu, circulaires, une statue de femme en or, de trois coudées (les Delphiens disent que c'est la statue de sa boulangère), et enfin les colliers et les ceintures de sa femme.

Telles furent les offrandes de Crésus à Delphes; quant à Amphiaraüs, informé de sa vertu et de sa fin désastreuse, il consacra dans son temple un bouclier d'or massif et une javeline d'or d'une seule pièce.

Au moment où les Lydiens allaient porter les of-



DELPHES.

frandes aux deux temples, Crésus leur prescrivit de demander aux oracles s'il devait prendre les armes contre les Perses et s'il devait joindre à ses troupes quelque armée alliée. Les deux oracles coïncidèrent sur ce point : ils prédirent à Crésus que, s'il faisait la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire; ils lui conseillèrent l'un et l'autre de s'adjoindre, comme alliés, les plus puissants des Grecs.

Lorsque Crésus ouït les réponses qui lui furent rapportées, il en ressentit une joie extrême; plein de l'espoir de renverser l'empire de Cyrus, il envoya de nouveau à Delphes, après s'être informé du nombre des habitants, et il leur fit donner deux statères d'or par tête. Les Delphiens, en reconnaissance, accordèrent à Crésus et aux Lydiens la priorité pour consulter la Pythie, l'immunité, la préséance aux jeux et le droit de cité pour ceux qui à l'avenir voudraient le réclamer.

Après avoir fait des présents aux Delphiens, Crésus consulta l'oracle une troisième fois ; car, depuis qu'il en connaissait la véracité, il se complaisait à lui faire des questions. Il lui demanda donc si son empire durerait longtemps; or la Pythie lui répondit en ces termes:

> Lorsqu'un mulet sera roi des Mèdes,
> Alors, ô Lydien aux pieds délicats, le long des bords du caillouteux Hermus
> Fuis et ne t'arrête pas, et ne rougis pas d'être lâche.

Lorsque ces vers furent répétés à Crésus, il s'en réjouit plus que d'aucune autre chose, pensant bien que jamais, au lieu d'un homme, un mulet ne règnerait sur les Mèdes, et que ni lui ni ses descendants ne perdraient l'empire.

Il ne s'inquiéta plus ensuite que de s'informer des plus puissants des Grecs, afin de s'en faire des alliés. Il apprit qu'au premier rang étaient les Lacédémo-

niens et les Athéniens, les premiers d'origine dorienne, les autres de race ionienne. Crésus apprit aussi que l'Attique était contenue et subjuguée par Pisistrate, fils d'Hippocrate, alors tyran des Athéniens. Chez cet Hippocrate, de condition privée, spectateur aux jeux olympiques, un grand prodige éclata : il avait immolé des victimes; ses marmites étaient pleines d'eau et de chairs, quand elles se mirent à bouillonner, sans feu, si fort qu'elles débordèrent. Chilon le Lacédémonien, qui se trouvait là, fut témoin du prodige; il conseilla à Hippocrate, s'il avait une femme, de la répudier, et s'il avait un fils, de le désavouer. Hippocrate ne voulut point suivre ces conseils, et plus tard il eut pour fils Pisistrate. Celui-ci, pendant une discorde civile entre les Paraliens, tribu de la côte maritime, commandés par Mégaclès, fils d'Alcméon, et les habitants de la plaine soulevés par Lycurgue, fils d'Aristolède, aspirant à la tyrannie, fit naître une troisième faction. Il rassemble ses partisans : par ses discours, il entraîne les montagnards; puis il imagine ce qui suit : il se fait quelques blessures, ainsi qu'à ses mules, et il pousse le char au milieu de l'agora, comme s'il venait d'échapper à des ennemis qui l'avaient voulu tuer, au moment où il sortait dans la plaine. Alors il demande au peuple de lui accorder des gardes, à lui qui s'est illustré dans une expédition contre Mégare, qui a pris Nisée, et qui a fait d'autres grands exploits. Le peuple d'Athènes trompé lui donna ces hommes, qui furent non les porte-lances de Pisistrate, mais ses porte-massues. En effet, ils l'escortaient armés de massues de bois. Mais ils se soulevèrent avec lui et se rendirent maîtres de l'Acropole. Dès lors, Pisistrate gouverna les Athéniens, sans porter atteinte aux magistratures existantes, sans rien

changer aux lois; il administra, en se conformant à ce qui était établi, et, dans la ville, il régla toutes choses bien et sagement.

Les factions de Mégaclès et de Lycurgue ne tardèrent pas à s'entendre pour le renverser. Ainsi Pisistrate eut une première fois la souveraineté d'Athènes, et, avant qu'elle eût pris racine, il la perdit. Mais ceux qui l'avaient expulsé se mirent derechef à guerroyer l'un contre l'autre. Enfin Mégaclès, las de séditions, négocia avec Pisistrate, lui proposant sa fille pour femme, et la tyrannie. Ces conditions furent accueillies; ils tombèrent d'accord, et, pour l'exécution, ils eurent recours au plus grossier des stratagèmes, du moins à mon sentiment, puisque de toute antiquité la nation grecque s'est distinguée des barbares par son génie, si éloigné de leur stupidité farouche, et que cette ruse a été employée chez les Athéniens, qui passent, parmi les Grecs, pour les plus sensés. Dans le bourg de Péanie vivait une femme nommée Phya, grande de quatre coudées moins trois doigts, d'ailleurs d'une beauté remarquable. Ils armèrent de toutes pièces cette femme, ils la placèrent sur un char, après lui avoir préalablement appris son rôle et le maintient qu'elle devait prendre, puis ils la conduisirent dans la ville, précédée de hérauts qui, en entrant à Athènes, firent, selon ce qui leur était prescrit, la proclamation suivante : « O Athéniens, recevez avec bienveillance Pisistrate, que Minerve elle-même, qui l'honore plus que nul autre des humains, conduit en sa propre citadelle. » Ils tinrent ce discours par tous les quartiers et le bruit se répandit dans le peuple que Minerve amenait Pisistrate : toute la ville crut que cette femme était la déesse; les habitants adorèrent un être mortel et accueillirent Pisistrate.

Après avoir recouvré le pouvoir de la manière qui vient d'être dite, Pisistrate épousa la fille de Mégaclès, en conséquence de leur convention. Mais Mégaclès fut gravement offensé par Pisistrate; dans sa colère, il se réconcilia avec les factions adverses. Pisistrate, informé de ce qui se tramait contre lui, quitta le territoire de l'Attique et s'en fut à Érétrie, où il tint conseil avec ses fils. L'avis d'Hippias, qui prévalut, fut de reprendre la tyrannie; alors ils recueillirent les dons des villes qu'ils avaient précédemment obligées. Il y en eut beaucoup qui envoyèrent de grosses sommes, mais Thèbes les surpassa toutes en largesses. Ensuite, pour ne pas m'étendre en un trop long récit, les années se succédèrent et tout fut préparé pour leur retour. Des mercenaires argiens arrivèrent du Péloponèse, et un volontaire de Naxos, nommé Lygdamis, survint plein de zèle, avec des hommes et de l'argent.

Ils partirent d'Érétrie pendant la onzième année et occupèrent d'abord Marathon en Attique. Comme ils y étaient campés, leurs partisans de la cité les rejoignirent, d'autres accoururent des divers cantons, hommes qui préféraient la tyrannie à la liberté. Cependant les citoyens de la ville, indifférents d'abord à sa levée de subsides, puis à son établissement à Marathon, lorsqu'ils apprirent que de ce bourg il s'ébranlait pour les attaquer, prirent les armes contre lui, et marchèrent à sa rencontre avec toutes leurs forces. De son côté, l'armée de Pisistrate, partie de Marathon, s'approchait d'Athènes; elle arriva en même temps qu'eux à Pallène, au temple de Minerve, où elle se mit en bataille. Alors l'Acarnanien Amphilyte, homme qui prédisait par inspiration divine, s'approcha de Pisistrate et prononça pour lui cet oracle en vers hexamètres:

Le coup est lancé; le filet est déployé,
Les thons vont s'y prendre, pendant la nuit que la lune éclaire.

Tel fut l'oracle qu'il rendit; Pisistrate s'en empara et déclara qu'il acceptait cet augure, puis il ébranla ses troupes. Les défenseurs de la ville, à ce moment, étaient à déjeuner; leur repas fini, les uns se mirent à jouer aux dés, d'autres firent un somme. Pisistrate les surprit donc, et soudain il les mit en fuite. Lorsqu'il les vit en déroute, il prit, pour les empêcher de se rallier et les disperser tout à fait, cette sage résolution : il fit monter ses fils à cheval et les lança en avant. Ceux-ci atteignirent les fuyards et leur dirent ce qu'ordonnait Pisistrate, savoir que chacun eût à se rassurer et à retourner à sa maison. Les Athéniens obéirent; et, pour la troisième fois, Pisistrate se rendit maître de la ville.

Crésus, à ce moment, fut informé de l'état des affaires d'Athènes. Quant aux Lacédémoniens, ils venaient d'échapper à de grandes calamités, et, après une longue guerre, ils l'emportaient enfin sur les Tégéates. En effet, sous le règne de Léon et d'Hégésicle à Sparte, toutes leurs autres guerres tournaient heureusement; contre les Tégéates seuls ils avaient échoué. Avant ces rois, leurs lois étaient à peu près les plus mauvaises de la Grèce. Ils passèrent comme il suit à une législation équitable : Lycurgue, homme considérable parmi les Spartiates, étant allé consulter l'oracle de Delphes, la Pythie lui parla en ces termes :

Tu es venu, ô Lycurgue, à mon riche temple,
Toi qu'aiment Jupiter et tous ceux qui habitent les palais de l'Olympe;
J'hésite à te déclarer un dieu ou un homme,
Mais je pense plutôt que tu es un dieu, ô Lycurgue.

Quelques-uns racontent en outre que la Pythie lui in-

diqua la constitution maintenant établie à Sparte; mais, selon les Lacédémoniens eux-mêmes, Lycurgue, ayant reçu la tutelle de son neveu Léobate, roi de Sparte, apporta ses lois de la Crète. En effet, aussitôt investi de sa tutelle, il changea toutes leurs coutumes et veilla à ce qu'on ne pût violer celles qu'il institua.

Après la mort de Lycurgue, ils lui élevèrent un temple qu'ils tinrent en grande vénération. Comme la contrée était fertile et la population nombreuse, ils grandirent vite et devinrent florissants. Cependant ils ne se contentèrent pas de vivre en paix, et, se croyant plus forts que les Arcadiens, ils consultèrent à Delphes au sujet de l'Arcadie entière; la Pythie leur fit cette réponse :

Me demandes-tu l'Arcadie? Tu me demandes beaucoup, je ne te la donnerai pas.
Il y a en Arcadie beaucoup d'hommes qui se nourrissent de glands,
Ils te feront obstacle; toutefois, moi, je ne te porte point envie.
Je t'accorderai Tégée pour que tu y danses à grands bruits de pieds,
Et une belle plaine pour que tu la partages au schène.

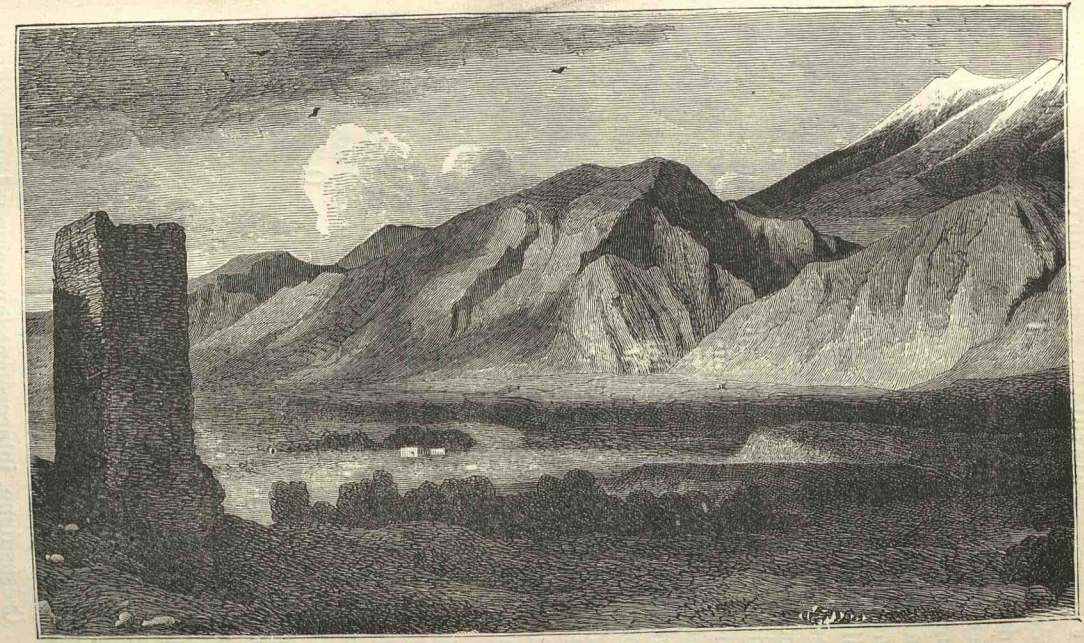
Les Lacédémoniens ne songèrent plus aux autres Arcadiens. Mais ils envahirent le territoire de Tégée; ils portaient avec eux des entraves et, pleins de confiance en un oracle trompeur, ils croyaient n'avoir plus qu'à enchaîner les Tégéates. Vaincus dans la rencontre, tous ceux de leur armée qui furent pris vivants cultivèrent la plaine de Tégée, traînant à leurs pieds les entraves qu'eux-mêmes avaient apportées.

Pendant la première guerre, ils luttèrent constamment contre les Tégéates avec désavantage; mais du temps de Crésus, sous le règne de leurs rois Anaxandride et Ariston, ils eurent enfin la supériorité, et voici comment. Lorsqu'ils se virent toujours battus, ils envoyèrent demander à l'oracle de Delphes quelle

divinité ils devaient se rendre propice pour reprendre le dessus. La Pythie leur déclara qu'ils seraient vainqueurs quand ils auraient rapporté chez eux les ossements d'Oreste, fils d'Agamemnon. Or ils ne savaient où trouver la sépulture d'Oreste; ils envoyèrent donc derechef vers le dieu demander en quel lieu gisait le héros. A cette question la Pythie fit cette réponse :

Il y a en Arcadie une certaine Tégée, dans une plaine;
Là deux vents soufflent sous une forte impulsion;
Il y a coup et contre-coup, le mal s'étend sur le mal.
En ce lieu, la terre productrice des vivants contient le fils d'Agamemnon;
Emporte-le, et tu repousseras les Tégéates.

Les Lacédémoniens recueillirent cet oracle; mais, quoique cherchant partout, ils ne furent pas plus près de la découverte, jusqu'à ce que Lichas la fit dans Tégée, servi par la fortune et par sa propre sagesse. Comme une trêve avait rétabli les communications entre les deux villes, Lichas, étant entré chez un forgeron, le regarda pendant qu'il laminait du fer, et fut frappé de surprise en voyant ce qu'il faisait. Le forgeron s'en aperçut et, suspendant son travail, il lui dit : « Combien ne serais-tu pas émerveillé, ô mon hôte laconien, si tu avais vu ce que j'ai vu moi-même, puisque maintenant l'art de battre le fer te cause une telle admiration? Je voulais faire un puits en cette cour; je me mis à creuser, et je heurtai un cercueil long de sept coudées. Je l'ouvris, ne pouvant croire qu'il eût jamais existé d'hommes plus grands que ceux d'aujourd'hui, et je vis que le cadavre l'égalait en longueur; après avoir pris leur mesure, je les inhumai de nouveau. » Lichas, ayant réfléchi, conjectura que, d'après l'oracle, ce devait être Oreste, et voici pourquoi : en consi-



LA PLAINE DE SPARTE ET LE TAYGÈTE.

dérant les deux soufflets, il trouva que c'étaient les deux vents; il reconnut, dans le marteau et l'enclume, le coup et le contre-coup, et, dans le fer laminé, le mal étendu sur le mal, présumant que le fer a été découvert pour le malheur de l'homme. Après avoir rapproché ces circonstances, de retour à Sparte, il exposa toute l'affaire aux Lacédémoniens. Ceux-ci, sur une accusation simulée, le mirent en cause et le condamnèrent au bannissement. Il se rendit à Tégée, dit au forgeron son infortune, et lui loua son enclos, quoiqu'il eût peine à s'en dessaisir; et, quand il eut enfin vaincu sa résistance, il s'y établit. Alors il ouvrit le sépulcre; il recueillit les ossements et les emporta à Sparte. A partir de ce moment, toutes les fois que les deux partis essayèrent leurs forces, les Lacédémoniens l'emportèrent dans les combats, et déjà ils avaient subjugué la plus grande partie du Péloponèse.

Crésus, informé de toutes ces choses, envoya, pour demander à Sparte son alliance, des députés chargés de présents et bien instruits de ce qu'ils avaient à dire. Ils arrivèrent et ils s'exprimèrent ainsi : « Crésus, roi des Lydiens et d'autres nations, nous envoie auprès de vous; voici ce qu'il dit : « O Lacédémoniens, l'oracle du dieu m'a recommandé de m'allier aux Grecs. Or je sais qu'en Grèce vous tenez le premier rang; je vous invite donc, au nom de l'oracle, à être mes alliés et mes auxiliaires, sans feinte ni tromperie. » Telle fut la proposition que Crésus fit faire par ses députés. Les Lacédémoniens, de leur côté, qui avaient eux-mêmes entendu parler de l'oracle rendu à Crésus, furent charmés de la venue des Lydiens, et firent un traité d'hospitalité et d'alliance.

Crésus donc, interprétant faussement l'oracle, pré-

parait une expédition en Cappadoce, car il avait conçu l'espoir de renverser Cyrus et la puissance des Perses. Pendant ses apprêts, un certain Lydien, nommé Sandanis, dès longtemps réputé sage, donna ce conseil à Crésus : « O roi, tu te disposes à faire la guerre à des hommes qui portent des hauts-de-chausses de cuir et des vêtements de cuir, qui se nourrissent non de ce qu'ils désirent, mais de ce qu'ils ont, car leur contrée est stérile. En outre, ils ne connaissent pas l'usage du vin, mais ils boivent de l'eau ; ils ne récoltent ni figues, ni rien de bon. D'après cela, si tu triomphes d'eux, que leur enlèveras-tu ? Ils n'ont rien. D'un autre côté, si tu es vaincu, vois donc quels grands biens tu perdras. Ils n'auront pas plutôt goûté [illegible] nos richesses, qu'ils s'y attacheront et qu'il deviendra impossible de leur faire lâcher prise. Pour moi, je rends grâces aux dieux de n'avoir point inspiré aux Perses la pensée de nous attaquer. » Mais ce discours ne persuada point Crésus. Il entra donc en Cappadoce, poussé par le désir d'ajouter cette province à ses domaines, poussé surtout par sa foi en l'oracle et par l'espoir de venger Astyage sur Cyrus. Car Astyage, fils de Cyaxare, roi des Mèdes, que Cyrus, fils de Cambyse, avait renversé, était beau-frère de Crésus.

Crésus, s'armant de ce grief contre Cyrus, consulta l'oracle pour savoir s'il devait engager la guerre contre lui. Lorsqu'il eut reçu la réponse à double sens, il crut qu'elle était en sa faveur et il marcha pour entrer sur le territoire des Perses. Arrivé sur l'Halys, il fit passer le fleuve à son armée, en profitant, selon moi, des ponts existants. Selon le récit accrédité en Grèce, ce fut Thalès de Milet qui dirigea le passage; car, disent-ils, les ponts n'étaient pas encore construits et Crésus était en peine de l'opérer, quand

Thalès, qui se trouvait au camp, détournant le fleuve, le fit couler non plus sur le front, mais sur les derrières de l'armée. Il s'y prit de cette manière : En amont du camp, on commença par creuser un fossé profond en forme de croissant, afin que le fleuve, quittant son lit pour entrer dans ce fossé, prît à dos l'armée immobile et qu'après avoir coulé le long du camp, il rentrât dans l'ancien canal. Le fleuve, une fois divisé, devint guéable des deux parts. Quelques-uns ajoutent que l'ancien lit se trouva tout à fait à sec; pour moi, je ne puis admettre ce récit, car comment, dans la retraite, les Lydiens auraient-ils pu passer?

Au delà du fleuve, Crésus, avec son armée, atteignit Ptérie en Cappadoce; cette ville, située près de Sinope sur le Pont-Euxin, est la plus forte de la contrée. Il l'investit, dévastant les terres des Syriens; il la prit, il réduisit les citoyens en esclavage, s'empara des places adjacentes et ruina de fond en comble leurs habitants, dont il n'avait nullement à se plaindre. Cyrus, de son côté, ayant rassemblé toutes ses forces et entraîné la population des provinces qui le séparaient de Crésus, marcha au-devant de lui. Les deux armées mesurèrent leurs forces dans la plaine de Ptérie. Le choc fut terrible; des deux parts un grand nombre d'hommes succombèrent; la victoire était indécise, quand la nuit survint et sépara les combattants.

Crésus attribua le résultat à l'infériorité numérique de son armée. En conséquence, Cyrus le lendemain ne l'attaquant pas, il battit en retraite sur Sardes. Son dessein était de convoquer les Égyptiens et les Babyloniens, ses alliés, et de notifier aux Lacédémoniens qu'ils eussent à intervenir au moment qu'il leur indiquerait. Il comptait, au retour du printemps, reprendre ses opérations contre les Perses. Aussitôt donc

rentré à Sardes, ses plans bien arrêtés, il envoya des hérauts chez ses alliés, leur donnant rendez-vous en cette ville pour le cinquième mois. A l'égard de ses troupes, toutes mercenaires, qui venaient de faire campagne, il les licencia et les dispersa, ne supposant pas qu'après une bataille où les chances avaient été presque égales, Cyrus pût marcher sur Sardes.

Pendant que Crésus prenait ces mesures, tout le territoire de Sardes fut couvert de serpents. A leur apparition, les chevaux, quittant leurs pâturages, coururent les dévorer. Crésus en fut témoin, et il pensa que c'était un prodige. Sur-le-champ il envoya consulter les devins de Telmesse. Ses messagers apprirent des Telmessiens ce que signifiait le prodige; mais ils ne devaient pas rapporter à leur maître l'interprétation. Avant que leur vaisseau les eût ramenés à Sardes, Crésus était prisonnier. Les Telmessiens avaient déclaré que Crésus devait s'attendre à voir son territoire envahi par une armée étrangère qui exterminerait les habitants; car le serpent indique un enfant de la terre, et le cheval un guerrier et un étranger. Les Telmessiens sans doute firent cette réponse quand le roi était déjà captif, mais ils ne savaient rien ni de lui ni de Sardes.

Cyrus de son côté résolut de marcher sur Sardes aussi rapidement qu'il le pourrait. Aussitôt conçu, ce plan fut mis à exécution; l'armée perse traversa la Lydie, et Cyrus fut, auprès de Crésus, son propre envoyé. Celui-ci tomba dans une grande anxiété, car toutes ses prévisions se trouvaient trompées; il ne laissa pas toutefois de mener au combat les Lydiens. Il n'y avait pas alors en Asie de nation plus vaillante et plus belliqueuse; ils combattaient à cheval, portaient de longues javelines, et étaient excellents cavaliers.

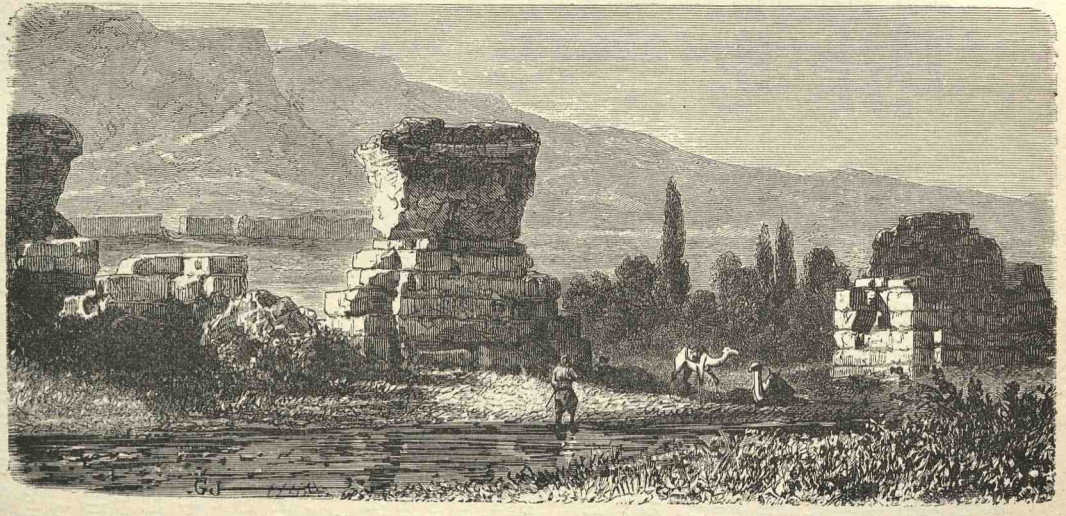
Les deux armées se heurtèrent devant Sardes, dans la plaine grande et stérile que traversent plusieurs rivières qui toutes, avec l'Hyllus, se jettent dans le large cours de l'Hermus. Sur un tel terrain, Cyrus, lorsqu'il vit les Lydiens rangés en bataille, trouva leur cavalerie redoutable, et, par le conseil du Mède Harpage, fit les dispositions suivantes : On débâta toutes les chamelles qui transportaient pour l'armée les vivres et les bagages; on les réunit; on y mit en selle des hommes équipés comme des cavaliers. Elles formèrent la première ligne de Cyrus; il l'opposa à la cavalerie lydienne; il ordonna à son infanterie de suivre les chamelles, et derrière les piétons il déploya toute sa cavalerie. Les rangs ainsi formés, il commanda de n'épargner personne, de tuer tous les Lydiens qui feraient résistance, hormis le seul Crésus, lors même qu'il se défendrait : telles furent ses prescriptions, et voici pourquoi il opposa ses chamelles aux cavaliers ennemis. Le cheval prend ombrage de la chamelle; il ne peut supporter ni son aspect, ni son odeur. Par cet artifice, Cyrus voulait rendre inutile la cavalerie sur laquelle Crésus comptait pour remporter une victoire brillante. En effet, dès qu'on fut aux prises, les chevaux virent les chamelles et firent volte-face. Cependant les Lydiens ne montrèrent point de faiblesse ; ils sautèrent en bas de leurs chevaux et combattirent à pied. Le carnage fut grand; enfin les Lydiens prirent la fuite; ils se renfermèrent dans leurs murs, où les Perses les assiégèrent. Crésus, ne doutant pas que le siège ne traînât en longueur, envoya de la place de nouveaux messages à ses alliés. Il les avait d'abord convoqués à Sardes pour le cinquième mois, et maintenant il leur demandait le plus prompt secours, leur annonçant que l'ennemi l'assiégeait.

Il envoya donc chez tous ses alliés, et spécialement à Lacédémone. Mais, en ce temps-là, une querelle était survenue entre les Spartiates et les Argiens, au sujet de la contrée appelée Thyrée. Les Lacédémoniens avaient enlevé à l'Argolide cette Thyrée, qui en faisait partie. Les Argiens prirent les armes pour recouvrer le territoire qu'on leur avait ôté; alors on entra en pourparlers, l'on convint que de chaque côté trois cents hommes combattraient, et qu'aux victorieux appartiendrait le canton contesté. Les deux armées devaient retourner en leur pays pour ne point assister à la lutte, de peur que, voyant leurs concitoyens succomber, elles ne fussent tentées de leur porter secours. Ces conditions réglées, les corps d'armée partirent : les hommes choisis des deux parts restèrent et en vinrent aux mains. Ils combattirent avec une telle parité de forces, que, de six cents hommes, trois seulement survécurent : du côté des Argiens, Alcinor et Chromius; du côté des Lacédémoniens, Othryade. Ceux-là, quand la nuit survint, vivaient encore. Les deux Argiens, se présumant vainqueurs, coururent à Argos; mais le Lacédémonien Othryade, ayant dépouillé les cadavres ennemis et transporté les armes dans le camp lacédémonien, se tint à son poste. Le lendemain, les deux armées, informées du résultat, accoururent, et quelque temps toutes les deux réclamèrent la victoire; les uns disant que le plus grand nombre des survivants était des leurs, les autres déclarant que les survivants étaient des fugitifs et que le Spartiate avait conservé le champ de bataille et dépouillé les morts. La querelle se termina par une bataille où beaucoup d'hommes périrent et où les Lacédémoniens l'emportèrent. Depuis ce temps, les Argiens coupent leurs cheveux, qu'au-

trefois ils devaient porter flottants; ils rendirent une loi et décrétèrent des malédictions contre tout Argien qui laisserait pousser sa chevelure et contre toute Argienne qui porterait des ornements d'or avant qu'ils eussent repris Thyrée. De leur côté, les Lacédémoniens, en vertu d'une loi, laissent pousser leurs cheveux, qu'ils coupaient de près auparavant. Ils racontent qu'Othryade, le survivant des trois cents, honteux d'avoir à rentrer dans Sparte tandis que ses compagnons étaient morts, mit fin à ses jours sur la territoire de Thyrée.

Tel était l'état des affaires à Sparte, quand arriva le héraut de Sardes, les conjurant de secourir Crésus assiégé. A peine l'eurent-ils entendu, qu'ils se déterminèrent à le seconder. Leurs navires étaient équipés et eux-mêmes prêts à partir; mais un second message leur apprit la chute de la citadelle et la captivité de Crésus; ils considérèrent l'évènement comme un grand malheur et renoncèrent à partir.

Voici comment Sardes fut prise : le quatorzième jour du siège, Cyrus fit proclamer par des hommes à cheval, dans tous les rangs de son armée, qu'il récompenserait celui qui le premier monterait sur le rempart. En conséquence, l'armée fit plusieurs tentatives, mais sans succès, et l'on se tenait en repos, quand un homme de la tribu des Mardiens, nommé Hyriade, essaya de gravir en un lieu de la citadelle où l'on ne plaçait pas de gardes, car on croyait n'avoir point à craindre que jamais elle fût prise de ce côté, le mur étant escarpé et inabordable. Ce Mardien, cet Hyriade donc, ayant vu la veille un Lydien descendre par là pour ressaisir son casque qui avait roulé jusqu'à terre, puis remonter sur le rempart, réfléchit et prit sa résolution; il monte à son tour, d'autres Perses



SARDES. — LES RUINES.

l'imitent; ils atteignent en grand nombre le sommet; la ville est prise et mise à sac.

Voici alors ce qui advint à Crésus lui-même; il avait un fils dont j'ai déjà parlé, heureusement doué du reste, mais muet. Dans le temps de sa prospérité, Crésus n'avait rien négligé pour le guérir; notamment il avait, à son sujet, consulté l'oracle de Delphes, et la Pythie lui avait ainsi répondu :

O Lydien, roi d'un peuple nombreux, Crésus très insensé,
Ne souhaite pas d'entendre en ta demeure la voix désirable
De ton fils parlant; son mutisme est préférable pour toi,
Car il parlera en un jour calamiteux.

En effet, le mur forcé, l'un des Perses fut sur le point de tuer Crésus, qu'il ne connaissait pas; le roi cependant le vit se précipiter sur lui et n'en eut aucun souci, à cause de sa présente infortune, s'inquiétant peu de mourir sous ses coups. Mais son fils, ce muet, à l'aspect menaçant du Perse, sous l'impression de la crainte et de la douleur, fit éclater sa voix en s'écriant: « O homme, ne tue pas Crésus. » Telles furent les premières paroles qu'il prononça; et depuis, il parla jusqu'à la fin de sa vie.

Les Perses s'emparèrent donc de Sardes et firent Crésus prisonnier; après quatorze ans de règne et quatorze jours de siège, il avait, selon la prédiction de l'oracle, détruit un grand empire, le sien propre. On le mena devant Cyrus, qui ordonna de dresser un vaste bûcher, où il fit monter Crésus et avec lui quatorze jeunes Lydiens, ayant en l'esprit, soit de consacrer ces prémices à l'une des divinités, soit d'accomplir un vœu, soit, comme il avait ouï dire que Crésus était religieux, de savoir si, sur le bûcher, quelque dieu le préserverait d'être brûlé vif. Quoi qu'il en fût, il fit ce qui vient d'être rapporté; Crésus,

placé sur le bûcher, se souvint, malgré l'excès de son malheur, de Solon et des paroles que celui-ci, par une inspiration divine, lui avait dites, savoir que nul des vivants n'est heureux. En se les rappelant, il gémit, rompit enfin le silence et répéta trois fois le nom de Solon. Cyrus l'entendit et donna ordre à ses interprètes de lui demander qui il invoquait; ils s'approchèrent et lui firent cette question; mais il fut quelque temps à répondre; enfin, comme on le pressait, il dit: « C'est un homme dont je souhaiterais les conseils aux rois plutôt que de grandes richesses. » Ils ne comprirent rien à cette réponse et lui demandèrent de la leur expliquer; fatigué de leurs instances, il leur raconta que jadis Solon, un Athénien, était venu à Sardes, qu'il avait visité toutes choses, qu'il avait méprisé ses richesses, ajoutant des paroles qui, pour lui Crésus, devaient se réaliser, comme il les avait dites, non que le discours de l'Athénien s'adressât à lui personnellement, car il l'appliquait à l'humanité entière, et particulièrement à ceux qui se croient heureux. Pendant cette narration, le bûcher, déjà allumé, brûlait tout à l'entour, quand Cyrus, à qui les interprètes avaient transmis ce que venait de dire Crésus, se repentit; il réfléchit qu'étant homme, il allait livrer vivant à la flamme un autre homme, non moindre que lui naguère en prospérité; il eut crainte que cette action ne fût punie; il considéra que chez les humains il n'y a rien de stable, et il commanda qu'au plus vite on éteignît le bûcher, et qu'on en fît descendre Crésus et ses compagnons; mais les siens, malgré leurs efforts, ne purent se rendre maîtres du feu.

Alors, selon le récit des Lydiens, Crésus, s'apercevant que Cyrus s'était repenti, que chacun s'était mis à éteindre la flamme, que l'on n'en venait pas à bout, in-

voqua le secours d'Apollon, le suppliant, si jamais il lui avait été agréable par ses offrandes, de venir le sauver de cet extrême péril. En faisant cette prière, il versait des larmes; or soudain, au milieu du calme et de la sérénité du ciel, des nuées se rassemblèrent, un orage éclata, et il tomba une pluie des plus violentes qui éteignit le bûcher. Cyrus reconnut que Crésus était un homme bon et aimé des dieux, il le fit descendre et lui dit : « Crésus, qui donc, parmi les mortels, t'a conseillé d'entrer en armes sur mon territoire, et de préférer ma haine à mon amitié? — O roi, répondit-il, j'ai agi de la sorte pour ton bonheur et pour ma perte. Le dieu des Grecs en est cause; c'est lui qui m'a excité à prendre les armes, car nul n'est assez insensé pour préférer la guerre à la paix. Pendant la paix, les enfants ensevelissent leurs pères; pendant la guerre, les pères ensevelissent leurs enfants. Mais il plaisait aux divinités qu'advînt ce qui est advenu. »

Il dit, et Cyrus, lui ayant ôté ses fers, le fit asseoir à ses côtés, et le traita avec grand respect; lui-même et tous ceux qui l'entouraient le regardaient avec admiration. Crésus, cependant, absorbé par ses pensées, gardait le silence. Ensuite, s'étant détourné, il aperçut les Perses occupés à piller la ville et s'écria : « O roi, dois-je te dire ce qui me vient à l'esprit, ou vaut-il mieux me taire, en la circonstance présente? — Rassure-toi, répondit Cyrus, et parle au gré de tes désirs. » Or il reprit par cette question : « Que fait, avec tant d'empressement, cette foule tumultueuse? — Elle met ta ville à sac, répliqua Cyrus, et pille tes trésors. — Ce n'est point ma ville, dit Crésus, ce ne sont point mes trésors qu'elle saccage; rien de tout cela maintenant ne m'appartient; elle prend et elle emporte ce qui est à toi. »

Cyrus, frappé de ces paroles, éloigna tout le monde et voulut savoir de Crésus quelles conséquences il entrevoyait pour lui de ce qui se passait. Crésus répondit : « Puisque les dieux m'ont fait ton esclave, je crois juste, si j'aperçois quelque chose qui t'échappe, de te le signaler. Les Perses ont le naturel arrogant et manquent de richesses. Si donc tu les regardes d'un œil indifférent quand ils pillent et gardent pour eux de riches objets, voici à quoi il faut t'attendre : celui qui aura le plus acquis, tu auras bientôt à le combattre comme rebelle. Maintenant donc, si mes conseils t'agréent, fais ce que je vais te dire : place devant toutes les portes des hommes de ta garde; qu'ils disent à ceux qui en sortiront chargés de trésors, qu'ils doivent en consacrer la dîme à Jupiter. Tu ne te feras point haïr, comme si tu les reprenais de force; ils reconnaîtront que tu exiges une chose juste, et ils t'abandonneront de bon gré ce que tu désires. »

Cyrus fut charmé de l'entendre, tant ses conseils lui parurent à propos. Il le combla d'éloges; il donna l'ordre à ses gardes d'exécuter ce que Crésus lui avait suggéré, et il lui dit : « Crésus, puisque tu t'appliques à parler et à te conduire en roi, demande-moi ce que tu voudras, et tu l'obtiendras sur-le-champ. — O mon maître, reprit Crésus, la plus grande faveur que tu puisses me faire, c'est de permettre que j'envoie ces entraves au dieu des Grecs, celui des dieux que j'ai le plus honoré, et que je lui demande s'il trouve beau de tromper ceux qui lui font du bien. » Cyrus s'informa du motif de ses récriminations, et Crésus lui raconta ses projets et les réponses de l'oracle; il lui décrivit ses offrandes et lui dit comment, excité par les prédictions de la Pythie, il s'était déterminé à engager la guerre contre les

Perses; il conclut en insistant sur son désir d'envoyer au dieu, pour lui faire ses reproches. Or Cyrus en riant reprit : « J'y consens, Crésus, et je t'accorderai de même à l'avenir tout ce que tu requerras de moi. » Il dit, et sans retard Crésus fit partir des Lydiens pour Delphes; il leur ordonna de suspendre ses fers à l'entrée du temple et de demander au dieu s'il n'avait point honte, après avoir excité Crésus par ses oracles à engager la guerre contre les Perses, sous prétexte qu'il renverserait la puissance de Cyrus, d'en recevoir de telles prémices (les fers qu'en disant ces mots ils devaient lui montrer), enfin si chez les dieux grecs c'était la coutume d'être ingrat.

Les Lydiens arrivèrent à Delphes; ils dirent ce qui leur était ordonné, et l'on rapporte que la Pythie leur répondit en ces termes : « Ce que le Destin a réglé, il est impossible à un dieu même de s'y soustraire. Crésus a expié le crime de son cinquième aïeul qui, étant garde des Héraclides, s'associa au complot d'une femme, tua son maître et s'empara d'un trône auquel il n'avait aucun droit. Or, malgré le désir d'Apollon de faire arriver les désastres de Sardes sous le fils de Crésus, et non du vivant de Crésus lui-même, il n'a pas été donné à ce dieu de détourner les coups du Destin; tout ce qu'il a pu obtenir, Crésus en a profité, grâce à lui. Pendant trois ans la prise de Sardes a été différée. Que Crésus le sache, il est devenu captif trois ans plus tard qu'il n'était décrété. En outre, quand le bûcher allait le consumer, Apollon l'a secouru. Au sujet de l'oracle, il se plaint à tort. Apollon lui a prédit que, s'il engageait la guerre contre les Perses, il renverserait un grand empire; si Crésus avait voulu agir sagement, il devait envoyer une seconde fois pour savoir de quel empire il s'agissait, de celui de Cyrus

ou du sien. Il n'a pas compris l'oracle, ni demandé d'explications : à qui s'en prendre, sinon à lui-même? Il n'a pas mieux compris la réponse où le dieu lui a parlé du mulet. Le mulet n'est autre que Cyrus, lequel provient de deux races différentes, d'une mère plus noble et d'un père moindre. Celle-là était Mède, fille d'Astyage, roi des Mèdes; celui-ci était Perse et sous la dépendance des Mèdes; inférieur à elle sous tous les rapports, il s'unit à celle à qui il eût dû obéir. » Telle fut la réponse de la Pythie; les Lydiens la rapportèrent à Sardes et la transmirent à Crésus; celui-ci les entendit, et il reconnut que lui seul était coupable, et non le dieu.

La Lydie n'a point, comme d'autres contrées, d'objets merveilleux que l'on doive décrire, sauf les paillettes d'or détachées du Tmole. On y voit toutefois le plus grand des travaux humains, après ceux de l'Égypte et de Babylone. C'est le tombeau d'Alyatte, père de Crésus. Sa base est construite en pierres énormes; le reste est un amas de terre. Le périmètre du tombeau est de six stades deux plèthres, sur treize plèthres de large. Il y a auprès du monument un grand lac qui, selon les Lydiens, ne tarit jamais : on l'appelle le lac Gygée. Mais c'est assez sur ce sujet.

Les coutumes des Lydiens sont assez semblables à celles des Grecs. Ils sont les premiers des hommes, à notre connaissance, qui aient fait usage de monnaie d'or et d'argent frappée; les premiers aussi qui aient trafiqué en détail. Ils se prétendent de plus les inventeurs des jeux qui leur sont communs avec les Grecs, et, selon eux, ils les auraient inventés dans le même temps qu'ils colonisèrent la Tyrrhénie. Voici quel est leur récit : Sous le roi Atys, fils de Manès, une famine cruelle désola toute la Lydie. Le peuple pendant long-

temps en prit son parti; mais ensuite, comme elle persistait, il chercha des adoucissements; chacun s'ingénia d'une manière ou d'une autre. C'est alors qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle et tous les autres jeux de cette sorte, excepté les dames, car ils n'en réclament pas l'invention. Voici comme ils les employèrent contre la famine : De deux journées, ils en passaient une tout entière à jouer, afin de ne point songer à prendre de nourriture; pendant l'autre, ils suspendaient les jeux et mangeaient. Grâce à cet expédient, dix-huit années s'écoulèrent; cependant le mal, loin de cesser, s'aggrava. Alors le roi fit du peuple deux parts, puis il tira au sort laquelle resterait, laquelle quitterait la contrée, se déclarant le chef de ceux qui demeureraient, et plaçant à la tête de ceux qui émigreraient son fils nommé Tyrrhène. Ces derniers se rendirent à Smyrne, construisirent des vaisseaux, y mirent tout ce que requérait une longue navigation, et voguèrent à la recherche d'une terre qui pût les nourrir; ils côtoyèrent nombre de peuples; finalement, ils abordèrent en Ombrie, où ils bâtirent des villes et où ils habitent encore. Ils changèrent leur nom de Lydiens pour prendre celui du fils de leur roi, qui avait conduit la colonie, et, depuis lors, on les appelle Tyrrhéniens. Quant aux Lydiens, ils tombèrent sous la domination des Perses.

Ici nous sommes amenés à chercher ce qu'était Cyrus lorsqu'il renversa la puissance de Crésus, et de quelle manière les Perses devinrent maîtres de l'Asie.

Les Assyriens gouvernaient la haute Asie depuis cinq cent vingt ans lorsque les Mèdes les premiers s'insurgèrent contre eux; dans leur lutte contre les Assyriens pour conquérir la liberté, ils déployèrent de la vaillance, secouèrent le joug et s'affranchirent.

Après eux, les autres nations suivirent leur exemple.

Sur tout le continent, chacune se gouvernait selon ses lois, lorsqu'elles retombèrent sous le pouvoir d'un seul, de la façon que je vais dire. Parmi les Mèdes, vivait un homme sage du nom de Déjocès ; il était fils de Phraorte. Ce Déjocès, aspirant à la tyrannie, s'y prit pour l'obtenir de la manière suivante. La population mède était alors répartie par bourgades ; lui, déjà très considéré dans la sienne, s'appliqua avec une ardeur extrême à exercer la justice. Il y avait beaucoup de dérèglements dans toute la Médie, lorsqu'il adopta ce plan, et il n'ignorait pas l'antagonisme perpétuel entre l'inique et le juste. Les Mèdes de sa bourgade, voyant ses pratiques, le choisirent pour juge, et lui, ne perdant pas de vue la souveraineté, se montra juste et droit. Par cette conduite, il acquit une célébrité non médiocre parmi ses concitoyens, au point que les habitants des autres bourgades, voyant que Déjocès était le seul homme qui jugeât avec droiture, et se souvenant qu'eux-mêmes avaient eu à souffrir de sentences iniques, accoururent avec confiance au bruit de sa renommée, pour se faire aussi juger par lui, et finirent par ne plus se soumettre à d'autres décisions que les siennes.

La foule de ceux qui l'assiégeaient ne cessa d'aller toujours croissant, car on trouvait qu'avec lui seulement les procès avaient une fin; il reconnut alors que tout reposait sur lui, et il refusa de siéger plus longtemps où jusque-là il avait jugé, déclarant qu'il ne voulait plus rendre la justice, qu'il ne lui était d'aucun avantage de négliger ses propres affaires pour décider, tout le long du jour, de celles d'autrui. De ce moment, la rapine, l'iniquité, désolèrent les bourgades beaucoup plus encore qu'auparavant ; les Mèdes

se rassemblèrent et délibérèrent entre eux sur l'état présent des affaires. Comme je le présume, les amis de Déjocès furent ceux qui parlèrent le plus. « Il nous est impossible, dirent-ils, dans une condition pareille, d'habiter plus longtemps la contrée; donnons-nous donc un roi: ainsi notre pays sera équitablement gouverné; nous pourrons nous-mêmes nous occuper de nos travaux, et une violence sans frein ne nous forcera pas d'émigrer. » Par des discours de ce genre, ils les persuadèrent de choisir un roi.

Aussitôt ils se demandèrent qui nommer, et par tous Déjocès fut proposé et agréé; en conséquence, ils tombèrent d'accord de le prendre pour roi. Il leur ordonna de lui bâtir une demeure digne de la royauté et d'affermir son pouvoir par des gardes. Les Mèdes firent ce qu'il demandait; ils lui bâtirent un palais vaste et fortifié, au lieu de la contrée qui lui parut convenable, et ils l'autorisèrent à choisir, parmi tout le peuple, des gardes pour sa personne. Lorsqu'il fut investi du pouvoir absolu, il contraignit les Mèdes à bâtir une ville, à s'y attacher, à abandonner les autres résidences. Il fut ponctuellement obéi; son peuple éleva les grands et formidables remparts que l'on appelle maintenant Ecbatane, où derrière une enceinte se dresse une autre enceinte. Cette disposition des murailles était favorisée par la pente du terrain : une enceinte ne dépasse l'enceinte précédente que de la hauteur des créneaux. Déjocès fit plus: comme il y avait en tout sept enceintes, il eut soin de renfermer dans la dernière son palais et ses trésors. Le plus vaste de ces remparts a la même circonférence que celui d'Athènes. Les créneaux de la première muraille sont de pierres blanches; ceux de la seconde, de pierres noires; ceux de la suivante sont

couleur de pourpre; ceux de la quatrième, bleus; ceux de la cinquième, rouge de sardoine. Aux deux derniers murs, les créneaux sont plaqués les uns d'argent, les autres d'or.

Déjocès ordonna ensuite au peuple de s'établir au pied des remparts. Lorsque toutes les demeures furent construites, le premier, il institua le cérémonial qui défendit de pénétrer jusqu'au roi et de le consulter autrement que par messages. Nul ne put voir le roi; rire ou cracher devant lui fut réputé l'action la plus injurieuse. Il s'entoura de cet appareil imposant, de peur qu'en le fréquentant, ses contemporains, jadis ses compagnons, élevés avec lui, ne lui cédant en rien ni par la naissance ni par les grandes qualités, ne vinssent à conspirer contre lui par jalousie, et afin que, cessant de le voir, ils finissent par le croire d'une autre nature que la leur.

Cet ordre réglé, son autorité affermie, il fut rigide observateur de la justice. On lui adressait des requêtes par écrit, et il renvoyait par écrit ses décisions. S'il venait à être informé d'un acte de violence, il mandait le coupable et lui imposait une punition proportionnée à l'offense; aussi avait-il par toute la contrée des espions, l'œil et l'oreille sans cesse aux aguets.

Déjocès eut un fils nommé Phraorte qui lui succéda. Phraorte eut pour successeur Cyaxare, lequel fut remplacé à sa mort par son fils Astyage.

Astyage eut une fille qu'il nomma Mandane. Or, pendant son sommeil, il eut un songe étrange au sujet de sa fille. Il soumit cette vision à ceux des mages qui interprètent les songes, et fut effrayé de ce qu'ils lui apprirent. Par la suite, quand cette Mandane fut devenue nubile, il se garda bien, à cause de sa vision, de la donner à quelque Mède digne de lui; mais il lui

fit épouser un Perse nommé Cambyse, qu'il trouva de bonne famille, de mœurs douces, et bien au-dessous d'un Mède de moyenne condition.

La première année du mariage de Cambyse et de Mandane, Astyage eut une autre vision non moins étrange que la première. Après avoir consulté sur cette vision les interprètes des songes, il envoya chercher sa fille en Perse. Car les mages avaient prédit que l'enfant qui naîtrait d'elle règnerait à sa place. Pour éviter ce malheur, Astyage, aussitôt Cyrus né, fit venir Harpage, homme de sa parenté, son intendant, le plus fidèle de tous les Mèdes, le confident de tous ses secrets, et il lui tint ce langage : « Harpage, ne néglige point l'affaire que je remets en tes mains; ne me trahis pas, et crains de te perdre toi-même, si tu me préfères autrui; prends l'enfant que Mandane vient de mettre au monde, emporte-le chez toi et fais-le mourir. Tu lui donneras ensuite la sépulture comme tu l'entendras. » L'autre répondit : « O roi, tu n'as jamais remarqué, en l'homme à qui tu parles, rien qui ressemble à de l'ingratitude; nous aurons soin à l'avenir de ne point faillir envers toi. Si donc il t'est agréable qu'il soit fait ainsi, mon devoir est de t'obéir avec zèle. »

Il dit et reçut l'enfant, orné pour la mort et, pleurant, il l'emporta chez lui. En entrant il eut hâte de raconter à sa femme tout ce que lui avait dit Astyage. « Maintenant, demanda-t-elle, quelle est ta pensée ? que comptes-tu faire? » Or il répondit : « Non ce qu'Astyage m'a commandé ; dût-il extravaguer de plus en plus et redoubler de fureur, je ne m'associerai point à sa rage; je ne pousserai pas l'obéissance jusqu'au meurtre. Pour plusieurs motifs, je ne tuerai pas l'enfant : d'abord parce qu'il est de mon sang, en-

suite parce que Astyage est vieux et n'a pas de postérité masculine. S'il meurt et que sa fille lui succède au pouvoir, cette fille dont il veut aujourd'hui que je fasse périr le fils, à quels dangers ne me trouverai-je point exposé? Toutefois, pour ma sûreté, il est nécessaire que l'enfant meure, mais le meurtrier sera l'un des gens d'Astyage, et non l'un des miens. »

Après avoir ainsi parlé, il envoya un messager à l'un des pâtres d'Astyage, nommé Mitradate, qu'il savait alors avec ses troupeaux en des contrées très favorables à l'exécution de son dessein, en des montagnes infestées de bêtes farouches. Cet homme avait épousé sa compagne d'esclavage, laquelle se nommait, en langue grecque Cyno, en mède Spaco. Lors donc que le bouvier, appelé par message, fut arrivé avec un grand empressement, Harpage lui dit: « Astyage t'ordonne de prendre cet enfant et de l'exposer au lieu le plus désert des montagnes, afin qu'il périsse promptement. J'ai à te déclarer, selon ce qu'il m'a prescrit, que si tu ne fais pas mourir l'enfant, si tu tentes de le sauver, tu seras livré toi-même au supplice le plus cruel. Pour moi, il m'est enjoint de le voir exposé. »

Le bouvier, après avoir ouï ces paroles, emporta l'enfant, s'en retourna chez lui et arriva à ses étables. Or sa femme eut un fils pendant qu'il était à la ville. Ils étaient donc très préoccupés l'un de l'autre : lui s'inquiétant de sa femme; celle-ci alarmée de ce que Harpage, qui n'en avait point l'habitude, avait mandé son mari. Aussitôt son retour, elle se hâta de lui demander pourquoi Harpage l'avait fait appeler avec tant d'insistance. Il répondit : « O femme, ce que j'ai vu à la ville, ce que j'ai entendu, plût au ciel que je ne l'eusse point vu et que cela ne fût point advenu à

nos maîtres! Toute la maison d'Harpage était remplie de gémissements, et moi j'étais hors de sens quand j'y entrai. Dès les premiers pas, je vois un enfant couché devant moi, se débattant et criant; il était paré d'or et d'une robe de couleurs variées. Cependant Harpage m'aperçoit; il me commande de prendre au plus vite l'enfant, de l'emporter et de l'exposer dans nos montagnes, au lieu le plus hanté par les bêtes farouches; il me dit que c'est Astyage qui me donne ces ordres; il me fait de terribles menaces, si je ne les exécute pas. Je pris donc l'enfant et l'emportai, supposant que ce pouvait être celui de l'un de leurs serviteurs, car jamais je n'aurais imaginé de qui il était fils; toutefois j'étais surpris de ses joyaux d'or, et de sa belle robe et du grand deuil qui se voyait en la maison d'Harpage. Chemin faisant j'ai tout appris; l'homme qui me conduisit hors de la ville et qui m'avait remis l'enfant, me dit que c'était le fils de Mandane, fille d'Astyage, et de Cambyse, fils de Cyrus; Astyage veut qu'il meure et le voici. »

En achevant ces mots, le bouvier découvrit l'enfant et le montra à sa femme; celle-ci, le voyant grand et beau, se prit à pleurer, et embrassant les genoux de son mari, le supplia de ne le point exposer. Mais il déclara qu'il ne pouvait faire autrement; que des espions d'Harpage allaient venir pour l'observer; que lui-même périrait misérablement, s'il manquait à sa promesse. La femme, ne l'ayant point persuadé, insista et reprit: « Puisque je ne puis rien gagner sur toi, et qu'il faut absolument qu'on le voie exposé, fais ce que je vais dire. Mon enfant est mort; emporte-le, expose-le, puis élevons le fils de la fille d'Astyage, comme s'il était à nous. Ainsi, tu ne seras pas pris en faute envers tes maîtres et nous n'aurons pas trahi nos

intérêts, car notre enfant mort aura une sépulture royale, et celui qui reste ne perdra point la vie. »

Le bouvier pensa que sa femme lui donnait un bon conseil, et il agit aussitôt en conséquence. Il remit à sa femme l'enfant qu'il avait apporté, et le sien, celui qui était mort, il le prit, le plaça dans la corbeille où était le premier, lui ajusta la parure de l'autre, et, l'emportant, l'exposa au lieu le plus désert des montagnes. Trois jours après, le pâtre partit pour la ville, se rendit chez Harpage et lui dit qu'il était prêt à lui faire voir le cadavre de l'enfant. Harpage expédia les plus fidèles de ses gardes, s'assura par eux du fait, et ensevelit le fils du bouvier. Cet enfant fut donc inhumé; l'autre, que plus tard on appela Cyrus, fut élevé par la femme du pâtre, et elle lui donna un autre nom que celui de Cyrus.

BIBLIOTECA

Lorsqu'il eut atteint sa dixième année, cette aventure lui advint et le révéla : Dans le village où étaient les étables à bœufs, il jouait sur le chemin avec les autres enfants de son âge. Or ces enfants, dans leur jeu, élurent roi le fils putatif du pâtre; alors il prescrivit aux uns de lui bâtir un palais, à d'autres d'être ses gardes; l'un d'eux reçut le titre d'œil du roi; à un autre, il octroya l'honneur de porter ses messages; bref chacun eut son emploi. Parmi ces enfants accoutumés à jouer ensemble, se trouvait le fils d'Artembarès, homme considérable chez les Perses, qui n'exécuta point ce que Cyrus avait commandé. Celui-ci ordonna à ses compagnons de le saisir; ils lui obéirent, et il le fit fouetter sévèrement. Aussitôt dégagé de leurs mains, indigné de ce qu'il avait souffert, le cœur gonflé de courroux, l'enfant courut à la ville auprès de son père et se plaignit de ce que Cyrus lui avait fait, ne disant pas Cyrus, car tel n'était pas alors

son nom, mais le désignant comme fils du bouvier d'Astyage. Artembarès furieux s'en fut avec son fils chez le roi, lui raconta l'outrage qu'il venait de subir, et, lui montrant les épaules de l'enfant, s'écria : « O roi, c'est ton esclave, c'est le fils de ton bouvier qui nous outrage de la sorte. »

Astyage, ayant entendu et vu, résolut, en considération d'Artembarès, de venger l'enfant; il fit donc venir le pâtre et son fils; lorsqu'ils comparurent tous les deux, Astyage, regardant Cyrus, dit : « C'est donc toi, fils d'un tel homme, qui oses traiter si indignement le fils de l'un des premiers de ceux qui m'approchent? » L'autre répondit : « Maître, j'ai agi selon la justice; les enfants du village, et celui-ci en était, en se jouant, m'ont élu roi, car je leur ai paru le plus apte à les gouverner. Or les autres enfants exécutaient ce qui leur était commandé, mais celui-ci faisait fi de mes ordres; il a donc encouru une juste punition; si pour cela je dois être châtié, je suis prêt. »

Pendant que l'enfant s'exprimait ainsi, Astyage le reconnut; il trouva dans les traits de son visage sa propre ressemblance, dans sa réponse l'assurance d'une condition libre, dans son âge une concordance complète avec le temps de l'exposition. Frappé de ces circonstances, il demeura un moment sans voix; puis s'étant remis avec quelque peine, et voulant éloigner Artembarès pour interroger le bouvier tête à tête : « Artembarès, dit-il, je ferai en sorte que ni toi ni ton fils n'ayez sujet de vous plaindre. » Il congédia donc Artembarès, et, d'un autre côté, des serviteurs, selon son ordre, emmenèrent Cyrus dans l'intérieur du palais. Lorsqu'il n'eut plus avec lui que le bouvier, Astyage lui demanda d'où il tenait cet enfant et qui le lui avait livré. Le pâtre affirma qu'il était né de lui.

Astyage reprit qu'il ne consultait pas son intérêt, mais qu'il désirait sans doute être torturé; en même temps il fit signe à ses gardes de l'entraîner; on le mit à la torture; il révéla la vérité en reprenant les choses à l'origine, sans rien déguiser; enfin il descendit aux prières et demanda que sa grâce lui fût accordée.

Après les déclarations du pâtre, Astyage ne s'occupa plus de lui; son courroux se tourna contre Harpage, et il ordonna à ses gardes de l'amener. Quand Harpage fut en sa présence, il lui dit : « Harpage, par quel genre de mort as-tu fait périr l'enfant que je t'ai livré, le fils né de ma fille? » Or Harpage avait aperçu dans le palais le bouvier; il ne se détourna donc pas dans une fausse route, de peur d'être pris et convaincu, mais il parla en ces termes : « O roi, lorsque j'eus emporté l'enfant, je me consultai, considérant de quelle manière j'exécuterais ton dessein, et comment, sans me mettre en faute, j'éviterais moi-même de me rendre coupable de meurtre envers ta fille et envers toi. Je m'arrête au parti que voici : je fais venir le bouvier, je lui confie l'enfant et lui déclare que c'est toi qui ordonnes qu'on le mette à mort. En conséquence, je lui prescris de l'exposer sur une montagne déserte et de veiller jusqu'à ce qu'il expire; enfin je le menace de terribles châtiments, s'il s'écarte de ces instructions. Lorsqu'il les eut exécutées et que l'enfant fut mort, j'envoyai les plus fidèles de mes serviteurs, je m'assurai du fait par leurs yeux, et j'ensevelis le corps. Ainsi, ô roi, s'est passée toute cette affaire; tel a été le genre de mort de l'enfant. » Or Harpage n'avait rien dit qui ne fût véritable.

Astyage dissimula son ressentiment; il dit à Harpage ce que lui-même avait appris du bouvier, puis en terminant il ajouta : « Puisque l'enfant existe, tout

est pour le mieux, car j'ai grandement pâti de ce que j'avais cru devoir faire à son sujet, et j'éprouvais une vive peine de m'être exposé aux soupçons de ma fille. Félicitons-nous donc de ce changement de fortune, et toi d'abord envoie ton fils auprès de celui qui m'est revenu; ensuite, comme je veux, à cause de sa conservation, offrir un sacrifice aux dieux à qui cet honneur appartient, viens souper avec moi. »

A ses paroles, Harpage se prosterna, et il retourna en sa demeure, se glorifiant, au fond de l'âme, de ce que sa faute avait tourné à bien et de ce que, par une chance inappréciable, on l'invitait à souper. Il rentra chez lui bien empressé. Or il avait un fils unique âgé de treize ans au plus; il le fait appeler; il lui prescrit de se rendre au palais d'Astyage et de se conformer en tout aux ordres de son maître. Cependant, il raconte tout joyeux à sa femme les évènements de la journée. De son côté, l'enfant arrive chez Astyage; mais soudain le roi l'égorge, le dépèce membre à membre, rôtit une partie de ces chairs, met bouillir le reste, et tient prêt le tout bien dressé. A l'heure du souper, les autres convives et Harpage se réunirent; devant les premiers et devant Astyage étaient placées des tables couvertes de chair de mouton; sur celle d'Harpage on avait servi le corps entier de son enfant, hormis la tête et les doigts des pieds et des mains, que contenait à part une corbeille couverte. Dès qu'il parut à Astyage qu'Harpage devait être rassasié : « Ne trouves-tu pas à ce mets, lui dit-il, une saveur particulière? » Harpage assura qu'il l'avait trouvé excellent. Alors des serviteurs, selon leurs instructions, lui présentèrent la tête et les doigts de son fils, que cachait un linge, l'invitant à les découvrir et à prendre ce qui lui conviendrait. Il obéit; il leva le

voile de la corbeille, il vit les membres de son enfant. Mais, à cet aspect, ses sens ne furent point troublés; il sut se contenir, et, quand Astyage lui demanda s'il reconnaissait de quelle bête il avait mangé, il répondit qu'il le reconnaissait et que tout ce que faisait le roi lui était agréable. Après cette réponse, il recueillit le reste des chairs, et s'en alla en sa maison, où, comme je le suppose, il avait dessein d'ensevelir les lambeaux qu'il avait rapportés.

Telle fut la punition qu'Astyage lui infligea. Ensuite, se consultant au sujet de Cyrus, il convoqua les mêmes mages qui jadis avaient interprété ses songes. Ils tinrent conseil, et le roi leur demanda comment ils avaient compris ses visions. Ils répétèrent ce que dans le temps ils avaient déclaré, savoir : que l'enfant devait régner, puisqu'il vivait, et que, dès sa naissance, il n'avait point péri. « Sans doute, reprit le roi, l'enfant vit, l'enfant a été sauvé, mais, pendant qu'il demeurait aux champs, les autres enfants du village l'ont élu roi. Il a fait tout ce que font ceux qui sont réellement sur le trône; il a eu des gardes, des portiers, des messagers; il a pourvu à toutes les autres charges. Que signifient, selon vous, ces circonstances? » Les mages répliquèrent : « Si l'enfant vit, s'il a régné sans brigue aucune, rassure-toi sur ce point, reprends bon courage, il ne sera pas roi derechef. Car, de nos prédictions, tout ce qui devait s'accomplir s'est réalisé en petit, et les présages de tes songes s'évanouissent comme une ombre. — Pour moi, reprit Astyage, je suis tout à fait de cet avis; le songe est devenu vérité quand l'enfant a été élu roi, et je n'ai plus rien à craindre de lui. Cependant délibérez, examinez ce qui doit être le plus sûr pour ma maison et pour vous. » Les mages répondirent : « O

roi, à nous aussi, il importe grandement que ton pouvoir se maintienne; il serait aliéné, s'il passait à cet enfant qui est Perse, car nous autres Mèdes nous tomberions dans la servitude. Tant que tu règnes, toi notre concitoyen, nous avons notre part d'autorité et tu nous concèdes de grands honneurs. Il nous appartient donc de veiller à ta sécurité et à celle de ton gouvernement; si nous entrevoyions quelque sujet d'alarme, nous t'en donnerions avis sur-le-champ. Mais aujourd'hui, puisque ton songe aboutit à un fait frivole, nous sommes nous-mêmes rassurés et nous t'exhortons à suivre notre exemple. Cependant éloigne cet enfant de ta présence; envoie-le en Perse auprès de ses parents. »

Astyage se réjouit de ce qu'il avait entendu, et appelant Cyrus, il lui dit : « Enfant, à cause de la vision d'un songe, j'ai commis envers toi une injustice qui n'a point produit d'effet; ta destinée a été de survivre. Maintenant, pars plein de joie pour la Perse; je vais te faire escorter; en ce pays, tu trouveras un père et une mère qui ne ressemblent ni au bouvier Mitradate ni à sa femme. »

Astyage, ayant ainsi parlé, congédia Cyrus. A son arrivée en la demeure de Cambyse, ses parents le reçurent, et, dès qu'on leur eut dit qui il était, ils le comblèrent de caresses, comme un enfant que l'on a cru mort à peine né. Ils lui demandèrent de quelle manière il avait conservé la vie, et il leur raconta que d'abord il ne savait rien, mais qu'en route on l'avait instruit de toute son histoire. Il dit donc qu'il avait été élevé par la femme du pâtre, et il ne cessa de la vanter, et le nom de Cyno revint à tout instant dans son récit. Ses parents s'emparèrent de ce nom, afin qu'aux Perses la conservation de leur fils parût un

évènement divin, et ils répandirent le bruit qu'une chienne avait nourri Cyrus exposé. Telle est l'origine de cette tradition si répandue.

Cyrus, parvenu à l'âge viril, était le plus vaillant et le plus aimé de ses contemporains; Harpage fit en sorte de se l'attacher par des présents. Car il brûlait de se venger d'Astyage, et il n'entrevoyait pas comment, en sa condition privée, son ressentiment pourrait atteindre le roi. Il observait donc Cyrus grandissant et il cherchait à s'en faire un auxiliaire. En attendant, il avait déjà commencé à intriguer de cette manière : Comme Astyage était devenu cruel envers les Mèdes, il abordait l'un après l'autre ceux du premier rang, et il finit par leur persuader qu'il fallait, après avoir déposé Astyage, mettre Cyrus à leur tête. Lorsqu'il eut travaillé les esprits et tout préparé, Harpage, désirant communiquer ses projets à Cyrus, qui vivait en Perse, et n'ayant aucun autre moyen, parce que toutes les routes étaient gardées, imagina celui-ci : il fendit adroitement le ventre d'un lièvre, sans l'endommager, ni lui ôter un poil; il y introduisit une lettre où il écrivit ce qu'il voulait; puis il recousit la peau, donna des filets au plus sûr de ses serviteurs, comme s'il l'envoyait à la chasse, et lui ordonna de se rendre en Perse, lui prescrivant verbalement de remettre le lièvre à Cyrus, et de lui recommander de l'ouvrir de sa main, sans avoir personne auprès de lui.

Les choses se passèrent ainsi; Cyrus, ayant reçu le lièvre, l'ouvrit; il trouva la lettre qu'il contenait et la lut. Or, voici ce qui était écrit : « O fils de Cambyse, certes, les dieux veillent sur toi, sans quoi tu ne serais point parvenu à ta présente fortune. Venge-toi donc d'Astyage ton meurtrier, car selon sa volonté tu as péri; grâce aux dieux et à moi, tu as survécu. Je présume

que depuis longtemps tu es informé de ce qui te concerne, de ce qui a été fait, de ce que j'ai souffert de la part d'Astyage, parce que, au lieu de te donner la mort, je t'avais confié au pâtre. Toi donc, si tu veux m'en croire, tu règneras sur toutes les contrées qui obéissent à ton aïeul. Entraîne les Perses à la révolte; conduis-les contre les Mèdes. Si Astyage choisit pour commander moi ou l'un des premiers du peuple, c'est tout ce que tu peux désirer. Nous sommes tous conjurés contre Astyage; nous l'abandonnerons pour embrasser ton parti, et nous tenterons de le déposer; tout est prêt ici, agis donc et agis promptement.»

Cyrus, ainsi averti, médita sur les moyens les plus efficaces d'entraîner les Perses à la révolte; voici ce qu'il trouva le plus à propos et ce qu'il exécuta. Après avoir écrit une lettre comme il l'entendait, il convoqua l'assemblée des Perses; il déploya les tablettes et les lut : or elles annonçaient qu'Astyage l'avait nommé général des Perses. « Maintenant, dit-il, je vous ordonne de vous réunir et d'apporter chacun une faux. » Tel fut l'ordre qu'il donna aux Perses.

Quand ils furent réunis avec leurs faux, Cyrus leur dit de déblayer ce jour-là un certain lieu de la contrée, rempli de chardons, qui avait dix-huit ou vingt stades carrés. Ils achevèrent cette tâche, et il leur commanda de revenir le lendemain après s'être baignés. Cependant Cyrus avait fait amener en cet endroit tous les troupeaux de son père, chèvres, brebis et moutons; il les immola et les fit apprêter pour festoyer l'armée des Perses; il s'était pourvu en outre d'une suffisante quantité de pain et de vin. Le lendemain donc, les Perses accoururent et s'étendirent sur l'herbe d'une prairie, où il leur fit servir le festin. Après les avoir régalés, il leur demanda quel passe-temps leur semblait préférable,

celui de la veille ou celui du moment. Ils s'écrièrent qu'entre les deux la différence était grande, que la journée précédente avait été rude et qu'ils trouvaient celle-ci fort agréable. Cyrus fit son profit de leur réponse et leur dévoila son dessein, en disant : « O Perses, voici votre sort: si vous m'obéissez, vous jouirez de ces félicités et de mille autres encore; vous ne ferez aucun labeur servile; si vous ne vous laissez point persuader, vous serez accablés sans relâche de travaux semblables à ceux d'hier. Suivez-moi dès aujourd'hui; devenez libres. Je suis né, à ce qu'il me semble, avec la protection des dieux, pour conquérir votre bonheur et votre liberté. Je ne vous crois inférieurs aux Mèdes en aucune chose, surtout en vaillance guerrière. Et bien donc, soulevez-vous à l'instant contre Astyage. »

Les Perses, se voyant un chef, saisirent avec joie l'occasion de s'affranchir. Cependant Astyage apprit ce que faisait Cyrus; il lui envoya sur-le-champ un message et l'appela près de lui; mais Cyrus enjoignit au héraut de s'en retourner et de dire qu'il arriverait plus tôt que ne le désirait Astyage. Sur cette réponse, celui-ci arma tous les Mèdes, et, comme il était frappé d'aveuglement par les dieux, il leur donna pour général Harpage. Au premier engagement quelques Mèdes, qui n'étaient point dans le complot, combattirent, d'autres passèrent à l'ennemi; le plus grand nombre manqua de cœur et prit la fuite.

A la nouvelle de la honteuse dispersion de son armée, Astyage, menaçant son petit-fils, s'écria : « Cyrus n'aura pourtant pas lieu de se réjouir. » Il dit, puis d'abord il fit empaler tous les mages interprètes des songes qui lui avaient conseillé de congédier Cyrus; en second lieu, il arma tous ceux des Mèdes,

jeunes et vieux, qui étaient restés dans la ville. Il les fit sortir, livra bataille et fut vaincu ; il perdit tous les Mèdes qu'il avait emmenés, et fut fait prisonnier.

Harpage, s'approchant d'Astyage captif, se réjouit et l'injuria : entre autres paroles mordantes, il lui rappela le festin où le roi lui avait servi les chairs de son enfant ; enfin il lui demanda ce qu'il pensait de l'échange de la royauté contre la servitude. Astyage, le regardant, lui répondit par cette question : « T'imagines-tu que le succès de Cyrus soit ton ouvrage ? — Sans doute, reprit l'autre, j'ai moi-même écrit, et je puis à juste titre me glorifier de toute l'affaire. — En ce cas, répliqua le prisonnier, tu es le plus malavisé et le plus inique de tous les hommes : le plus malavisé, puisque, si en effet les évènements ont été dirigés par toi, tu as donné à autrui la royauté que tu pouvais prendre pour toi-même ; le plus inique, puisque, à cause d'un souper, tu as réduit les Mèdes en servitude. Car s'il te semblait nécessaire de transporter la couronne à un autre, de ne point la porter toi-même, tu devais du moins l'accorder à un Mède, et non à un Perse. Maintenant, les Mèdes qui ne sont point coupables, de maîtres qu'ils étaient, sont devenus esclaves, et les Perses, d'esclaves, sont devenus maîtres. »

Astyage donc, après un règne de trente-cinq ans, fut ainsi déposé, et, à cause de ses cruautés, les Mèdes, qui pendant cent vingt-huit ans avaient gouverné la haute Asie, au delà de l'Halys, se soumirent aux Perses. Plus tard, ils en eurent regret, et sous Darius ils se soulevèrent, mais ils furent vaincus et finalement asservis. Au moment où nous sommes, sous le règne d'Astyage, Cyrus et les Perses, après s'être révoltés contre les Mèdes, furent dès lors maîtres de l'Asie. Cyrus ne maltraita point autrement Astyage ; il le

garda près de lui jusqu'à ce qu'il mourut. Cyrus donc, né et élevé de cette manière, régna; ensuite, comme je l'ai raconté, il renversa Crésus qui l'avait provoqué, et l'ayant détrôné, il gouverna l'Asie tout entière.

Les Perses, à ma connaissance, observent les usages suivants. Ils n'érigent ni statues, ni temples, ni autels; ils traitent d'insensés ceux qui en élèvent, parce que, selon moi, ils ne croient point, comme les Grecs, que les dieux participent de la nature humaine. Ils ont coutume de faire des sacrifices à Jupiter sur les cimes des monts, et ils appellent Jupiter le cercle entier du ciel. Ils sacrifient encore au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents; dans l'origine, ils n'avaient point d'autres sacrifices; mais, depuis, ils ont appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Vénus-Céleste, que les Assyriens nomment Mylitte, les Arabes Alitta, et les Perses Mitra.

Voici comment les Perses sacrifient à ces divinités : Ils n'ont point d'autels, ils n'allument point de feu, ils ne font usage ni de libations, ni de flûtes, ni de bandelettes, ni d'orge sacrée. Celui qui veut offrir un sacrifice conduit la victime en un lieu pur, où il invoque la divinité, presque toujours couronné d'une tiare de myrte. Mais il ne lui est pas permis de demander des faveurs pour lui seul : il prie pour la prospérité des Perses et du roi, car il fait lui-même partie de l'universalité des Perses. Lorsqu'il a fait bouillir, coupées par menus morceaux, les chairs de la victime, il les dépose sur une couche d'herbes très fines, particulièrement de trèfle. Alors un mage (sans mage point de sacrifice) approche et chante la théogonie, réputée chez eux le charme le plus efficace; celui qui a sacrifié demeure là quelque temps, puis il emporte les chairs et en use à son gré.

Les Perses honorent plus que tout autre le jour de leur naissance; ils le célèbrent par un festin plus abondant; les riches, ce jour-là, étalent un bœuf, et un cheval, et un chameau, et un âne, rôtis tout entiers à la fournaise; les pauvres se contentent de servir sur leur table une tête de menu bétail. Ils n'ont point beaucoup de plats, mais de nombreux hors-d'œuvre, qu'on leur apporte l'un après l'autre. Aussi disent-ils que les Grecs sortent de table affamés; on ne leur offre rien de bon après le repas, ajoutent-ils, et, si on leur apportait quelque bonne chose, ils ne cesseraient pas de manger. Ils sont adonnés au vin. Ils observent en outre les coutumes suivantes : ils délibèrent ivres sur les affaires les plus dignes d'attention. Le lendemain, à jeun, le maître de la maison où ils étaient réunis leur soumet de nouveau ce qu'ils ont résolu. S'ils l'approuvent alors, ils l'exécutent; s'ils le désapprouvent, ils y renoncent. Au contraire, ce qu'ils ont décidé à jeun, ils le revisent ivres.

Lorsque deux personnages se rencontrent dans les rues, on peut voir s'ils sont du même rang, car, en ce cas, au lieu de se saluer, ils se donnent un baiser sur la bouche. Si l'un des deux est quelque peu inférieur à l'autre, ils se baisent les joues; mais si l'un est d'un rang beaucoup moindre, il s'incline et se prosterne devant le plus éminent. Ils honorent le plus, après eux-mêmes, ceux qui demeurent à côté d'eux, puis les voisins de ceux-ci, et ainsi de suite, selon la distance. Ils honorent le moins ceux qui sont le plus éloignés, s'estimant eux-mêmes de beaucoup les plus excellents des hommes, et accordant aux autres d'autant plus de vertu qu'ils avoisinent l'excellence, d'autant moins qu'ils en sont éloignés. Sous les Mèdes, les nations se commandaient les unes aux autres; les

Mèdes avaient la suprématie, mais ils l'exerçaient principalement à l'égard de leurs voisins; ceux-ci gouvernaient les populations qui leur étaient limitrophes, et ainsi de suite, de proche en proche. Selon cette gradation, les Perses répartissent les honneurs qu'ils rendent, et ils exercent le pouvoir sur les autres nations, d'abord directement, puis par des intermédiaires.

Les Perses adoptent facilement les coutumes étrangères; ils ont trouvé plus beau que le leur le costume des Mèdes, et ils le portent, de même qu'à la guerre la cuirasse des Égyptiens.

Montrer beaucoup de fils est chez eux, après la valeur guerrière, la meilleure marque de virilité. Chaque année, le roi envoie des présents à celui qui en a le plus. Ils mettent la force dans le nombre. L'éducation des enfants commence à cinq ans, pour finir à vingt; elle consiste en trois seules choses : monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité; avant cinq ans l'enfant ne paraît jamais devant son père; il ne sort pas de l'appartement des femmes. Ils ont établi cette coutume, afin que, si l'enfant vient à mourir en bas âge, il ne soit pas pour son père un sujet de chagrin.

Je l'approuve et j'approuve également celle-ci : pour une faute unique, le roi même ne peut condamner personne à mort; pour une faute unique, nul des Perses ne peut faire subir à l'un de ses esclaves des châtiments rigoureux. Cependant, si, après examen, il se trouve que les délits sont plus nombreux et plus grands que les services, le maître se laisse aller à sa colère. Les Perses disent que jamais chez eux personne n'a tué ni son père, ni sa mère, que toutes les fois que pareil crime a été commis, en s'informant avec soin, on eût nécessairement trouvé que le coupable était un enfant supposé. Car, disent-ils, il n'est

pas vraisemblable que des parents reçoivent la mort de leurs véritables enfants.

Toutes les choses qu'il ne leur est pas permis de faire, il leur est défendu d'en parler. Le mensonge est chez eux réputé la chose la plus honteuse; ensuite viennent les dettes, et cela pour plusieurs raisons, mais surtout à cause de la nécessité, selon eux, où est le débiteur de dire des mensonges. Si l'un des citoyens a la lèpre blanche, il n'entre pas dans la ville et ne se mêle pas aux autres Perses. Ils disent que ce mal lui est venu pour avoir offensé le soleil. Presque partout on chasse l'étranger qui en est atteint, de même que les pigeons blancs, les accusant de la même faute. Ils ont un grand respect pour les rivières : ils se gardent d'y cracher et de s'y laver les mains.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les mœurs des Perses, je l'ai vu et je l'ai pu dire avec certitude. Ce qui suit, au sujet des morts, on se le raconte en secret. On n'inhume pas le cadavre d'un Perse avant qu'il ait été déchiré par des chiens ou des oiseaux de proie. Je sais, à n'en point douter, qu'il en est ainsi pour les mages, car ils le font ouvertement. Les Perses enduisent de cire le corps mort, après quoi ils l'enterrent. Les mages diffèrent beaucoup des autres hommes et des prêtres égyptiens. Ceux-ci s'abstiennent de tuer rien qui ait vie, hormis ce qu'ils offrent en sacrifice. Les mages tuent de leurs mains tout, excepté le chien et l'homme; c'est pour eux un sujet d'émulation de détruire fourmis et serpents, oiseaux et insectes.

Les Ioniens et les Éoliens, aussitôt que la Lydie eut été conquise par les Perses, envoyèrent des députés à Cyrus, offrant de se soumettre aux mêmes conditions que leur avait faites Crésus. Il écouta leurs proposi-

tions et leur raconta cette fable : Un joueur de flûte ayant vu dans la mer des poissons, se mit à jouer, croyant les attirer à terre. Son espérance fut trompée; alors il prit un filet, le lança, et attira une quantité de poissons. Quand il les vit frétiller : « Cessez, leur dit-il, cessez de danser, vous qui n'avez pas voulu venir à moi en dansant au son de ma flûte. » Or Cyrus fit ce conte aux Ioniens et aux Eoliens, parce que d'abord les Ioniens, quand il leur avait demandé par messages de se soulever contre Crésus, lui avaient refusé l'obéissance, à laquelle ils se montraient disposés maintenant que l'évènement était accompli. Il était donc irrité, quand il leur tint ce langage; ils l'entendirent, revinrent en leurs cités, relevèrent leurs murailles et se réunirent tous au Panionium, sauf ceux de Milet; car, avec ceux-ci, Cyrus avait traité sur le même pied que le Lydien. Les autres Ioniens tombèrent d'accord pour envoyer à Sparte et demander du secours. Les Éoliens envoyèrent également des députés.

Lorsque les députés des Ioniens et des Éoliens arrivèrent à Sparte, ils choisirent, pour porter la parole, un Phocéen nommé Pytherme. Celui-ci s'enveloppa d'un vêtement de pourpre, afin d'attirer le plus grand nombre possible d'auditeurs spartiates; il se leva et leur tint un long discours, implorant leur assistance; mais les Lacédémoniens ne l'écoutèrent en aucune façon et ils refusèrent de secourir l'Ionie. Les députés s'en retournèrent; cependant les Lacédémoniens, après les avoir repoussés, ne laissèrent pas d'armer un navire à cinquante rames et de l'envoyer, pour observer ce qui se passait entre Cyrus et les Ioniens. L'équipage prit terre à Phocée, et le plus considéré, dont le nom était Lacrinès, fut dépêché à Sardes afin

de dire à Cyrus, au nom des Lacédémoniens, qu'il eût à se garder de nuire à aucune cité grecque, parce qu'ils ne le souffriraient pas.

Cyrus alors, dit-on, demanda à ceux des Grecs qui l'entouraient, quels étaient ces Lacédémoniens qui lui tenaient un pareil langage et quel était leur nombre. On l'en informa, et, se tournant vers Lacrinès, il lui fit cette réponse : « Je n'ai point crainte de ces hommes, qui ont au milieu de leur cité une place pour s'y réunir et se tromper les uns les autres par de faux serments ; si je conserve la santé, ils auront à s'entretenir, non des calamités des Ioniens, mais des leurs propres. » Cyrus lança ce discours à l'adresse de tous les Grecs, à cause de leurs agoras, où ils se rencontrent pour acheter et vendre ; car les Perses ne savent pas ce que c'est qu'une agora, et n'ont même pas de marché. Après cela, Cyrus confia au Perse Tabale le gouvernement de Sardes, au Lydien Pactyas, le soin de transporter l'or de Crésus et des autres Lydiens ; puis il partit pour Ecbatane, emmenant avec lui Crésus, et, pour le moment, laissa de côté les Ioniens ; Babylone était pour lui un bien autre adversaire, et la Bactriane, et les Saces, et l'Égypte. Il avait dessein de conduire lui-même son armée contre ces ennemis et de faire attaquer les Ioniens par un autre général.

Pendant que Cyrus s'éloignait de Sardes, Pactyas souleva les Lydiens contre lui et contre Tabale ; il s'était rendu au bord de la mer avec tout l'or des citoyens ; il s'en servit pour enrôler des mercenaires, et il entraîna les habitants des côtes à prendre les armes. Enfin, il poussa droit sur la ville et assiégea Tabale dans la citadelle où celui-ci s'était renfermé.

Cyrus apprit ces nouvelles en route, et s'adressant

au roi captif : « Crésus, dit-il, quelle sera l'issue de cette affaire ? Les Lydiens, à ce qu'il me semble, ne cesseront pas de se tourmenter eux-mêmes et de me donner du souci. Je me demande si le meilleur parti que j'aie à prendre n'est pas de les vendre comme esclaves. J'ai agi, comme un homme qui tuerait le père et laisserait vivre les enfants. Car je t'emmène prisonnier, toi qui etais pour eux plus qu'un père, et je leur ai confié leur ville; ai-je donc lieu d'être surpris qu'ils se révoltent? » Lorsqu'il eut ainsi exprimé sa pensée, Crésus, craignant qu'il ne détruisît Sardes de fond en comble, reprit : « O roi, tu te plains avec raison; toutefois n'écoute point ta colère; n'anéantis pas une ville antique, également innocente et de ce qui est arrivé et de ce qui arrive encore aujourd'hui. Car c'est moi d'abord qui t'ai offensé, et j'en porte la peine sur ma tête; maintenant le coupable est Pactyas, à qui tu as confié Sardes; c'est lui qu'il faut punir. Pardonne aux Lydiens et impose-leur des conditions telles, qu'ils ne puissent, à l'avenir, te causer la moindre inquiétude. Défends-leur de posséder des armes de guerre; commande-leur de porter des tuniques sous leurs manteaux, de se chausser de cothurnes, de jouer de la cithare, de former des chœurs de danses et de vendre leurs enfants comme esclaves. Tu les verras promptement, ô roi, d'hommes devenir femmes, de sorte que tu n'auras plus à craindre que jamais ils se révoltent. »

Cyrus goûta ce plan, maîtrisa sa colère et appela le Mède Mazarès; il prescrivit à celui-ci d'ordonner aux Lydiens tout ce que Crésus avait suggéré, et, en outre, de vendre comme esclaves les étrangers qui, avec les Lydiens, tenaient Sardes assiégée, mais sur-

tout de ne rien négliger pour prendre vivant Pactyas et le lui amener.

Cyrus, après avoir donné ses instructions sans s'arrêter, poursuivit sa route vers les demeures des Perses. Cependant Pactyas, apprenant que l'armée était proche, s'enfuit à Cyme. Mazarès amenait en effet à Sardes un fort détachement des troupes de Cyrus; comme il ne trouva plus autour de la ville ceux qu'avait rassemblés Pactyas, il contraignit les Lydiens à se conformer aux ordres du roi; en conséquence, ils changèrent complètement leur genre de vie. Mazarès ensuite envoya des messagers à Cyme pour exiger que Pactyas lui fût livré. Mais les Cyméens convinrent entre eux d'en référer à la divinité des Branchides; car il y avait en ce lieu un oracle dès longtemps établi, que les Ioniens et les Éoliens avaient coutume de consulter; il est situé sur le territoire de Milet, au-dessus du port de Panorme.

Les Cyméens envoyèrent donc aux Branchides demander ce qu'ils devaient faire de Pactyas pour être agréables aux dieux. L'oracle leur répondit qu'il fallait le livrer aux Perses. Les Cyméens se disposèrent à obéir, du moins ce fut l'avis du plus grand nombre; mais Aristodique, homme très considéré des citoyens, s'y opposa, se méfiant de l'oracle ou pensant que ceux qui l'avaient consulté n'avaient point dit vrai. On envoya donc d'autres messagers pour interroger le dieu, et parmi eux se trouvait Aristodique.

Lorsqu'ils arrivèrent aux Branchides, Aristodique parla pour tous et posa ainsi la question : « O roi, le Lydien Pactyas est venu chez nous comme suppliant, fuyant une mort violente que les Perses lui eussent fait subir; ceux-ci le réclament et ordonnent aux Cyméens de le leur livrer. Or, quoique nous redou-

tions la puissance des Perses, nous ne voudrions pas, par crainte, livrer un suppliant, avant de savoir de toi clairement ce que nous avons à faire. » Alors, comme la première fois, l'oracle leur déclara qu'il fallait livrer Pactyas aux Perses. Aussitôt Aristodique, faisant le tour du temple, dénicha les petits des passereaux et de tous les autres oiseaux qui s'y trouvaient. Or une voix, sortant du sanctuaire, l'interpella en ces termes : « O le plus impie de tous les hommes, qu'oses-tu faire ? Tu chasses les suppliants de mon temple ? » Aristodique reprit, sans hésiter : « O roi, puisque tu prends tant d'intérêt à tes suppliants, devais-tu ordonner aux Cyméens de livrer le leur ? Mais la voix répliqua : « Certes je l'ordonne, afin qu'à cause de votre impiété vous périssiez promptement, et qu'à l'avenir vous ne veniez plus consulter l'oracle au sujet de suppliants que l'on réclame de vous. »

Lorsque les Cyméens ouïrent le rapport de leurs envoyés, ils ne voulurent ni perdre Pactyas en le livrant, ni en le gardant avec eux s'exposer au péril d'un siège; ils le firent donc partir pour Mytilène. Ceux de cette dernière ville se montrèrent prêts à le livrer, moyennant une récompense que je ne puis préciser, le traité n'ayant pas eu d'exécution. Les Cyméens surent qu'ils négociaient, et ils envoyèrent à Lesbos un navire qui transporta le fugitif à Chios. Là, les habitants l'arrachèrent violemment du temple de Minerve et le donnèrent en échange d'Atarnée, place de la Mysie, en face de Lesbos. Ainsi Pactyas finit par tomber entre les mains des Perses qui le mirent sous bonne garde pour le mener vivant à Cyrus. Mazarès ensuite tourna ses armes contre ceux qui avaient aidé à assiéger Tabale; il vendit comme esclaves les citoyens de Priène; il parcourut la plaine du Méandre et la fit

piller par ses troupes; il traita de même Magnésie, puis il tomba malade et mourut.

Harpage lui succéda dans le commandement de l'armée; il était aussi Mède de nation; c'était à lui que le roi Astyage avait offert un horrible festin, et il avait conspiré pour placer Cyrus sur le trône. Cet homme, devenu général de Cyrus, entra en Ionie et prit les villes au moyen de retranchements; car, lorsqu'il avait renfermé les habitants dans leurs remparts, il les réduisait, en les entourant de levées de terre. Phocée fut la première ville ionienne dont il se rendit maître.

Les Phocéens, les premiers parmi les Grecs, s'adonnèrent à la grande navigation; ils découvrirent l'Adriatique, la Tyrrhénie, l'Ibérie et la Tartèse, voguant, non sur des vaisseaux ronds, mais sur des navires à cinquante rames. A leur arrivée dans la Tartèse, ils furent accueillis amicalement par le roi de cette contrée. Les Phocéens devinrent ses amis au point qu'il leur conseilla d'abandonner l'Ionie et de se fixer en sa propre contrée, où ils le voudraient. Voyant qu'il ne pouvait les y décider, et apprenant d'eux les progrès de la puissance des Mèdes, il leur donna de l'or pour faire bâtir des murailles autour de leur ville, et il leur en donna sans épargne; car le périmètre des remparts n'a pas un petit nombre de stades, et ils sont construits en grandes pierres, bien appareillées.

Le rempart des Phocéens fut donc construit de cette manière. Or Harpage fit avancer son armée et les assiégea, leur donnant à entendre qu'il lui suffirait qu'ils abattissent un pan de mur et qu'ils consacrassent une demeure royale. Les Phocéens avaient en horreur la servitude; ils lui demandèrent à délibérer un jour entier avant de répondre, et ils l'invitèrent, pendant qu'ils se consulteraient, à se tenir

à quelque distance de la ville. Harpage leur dit qu'il savait parfaitement à quoi ils se décideraient, mais qu'il leur laissait la liberté de délibérer; en conséquence, il fit reculer ses troupes. Les Phocéens cependant tirèrent à la mer leurs navires; ils y firent entrer leurs enfants et leurs femmes; ils y déposèrent leurs meubles, les statues et les autres offrandes qui se trouvaient dans les temples, hormis les peintures et les œuvres de pierre ou d'airain; enfin ils s'embarquèrent eux-mêmes et firent voile vers Chios. Les Perses eurent donc Phocée, mais vide d'habitants.

Ceux de Chios refusèrent aux Phocéens de leur vendre les îles qu'on appelle Œnusses, dans la crainte qu'ils n'en fissent un marché qui fermerait le leur propre; alors les Phocéens se dirigèrent sur Cyrne. Car, vingt ans auparavant, sur l'injonction d'un oracle, ils y avaient fondé une ville du nom d'Alalia. Avant de se rendre à Cyrne, ils passèrent par Phocée et ils mirent à mort la garnison perse qu'Harpage avait chargée de garder cette ville. Après avoir assouvi leur vengeance, ils prononcèrent les plus terribles imprécations contre ceux qui abandonneraient la flotte; outre cela, ils jetèrent à la mer une barre de fer, jurant de ne point rentrer dans Phocée tant qu'elle ne remonterait pas à la surface. Toutefois, au moment de naviguer vers Cyrne, le regret de la patrie et des lieux accoutumés saisit plus de la moitié des citoyens. Ils violèrent leur serment et rétrogradèrent jusqu'à Phocée; ceux qui furent fidèles à leur promesse, levant l'ancre aux îles Œnusses, prirent le large.

Arrivés à Cyrne, ils y vécurent cinq ans en commun avec les anciens colons et bâtirent des temples. Cependant, comme ils envahissaient et pillaient tous les territoires voisins, les Tyrrhéniens et les Carthagi-

nois, d'un commun accord, armèrent soixante vaisseaux. Les Phocéens, de leur côté, formèrent les équipages de leurs navires au nombre de soixante, et rencontrèrent leurs ennemis dans la mer de Sardaigne. La bataille s'engagea, et les Phocéens remportèrent une victoire cadméenne ; car quarante de leurs vaisseaux furent détruits, et les vingt autres mis hors de service, leurs éperons étant mutilés. Ils naviguèrent jusqu'à Alalia ; ils y prirent leurs enfants, leurs femmes, tout ce que leurs navires purent encore porter ; puis ils abandonnèrent Cyrne et se rendirent à Rhegium.

Les hommes échappés des navires détruits tombèrent la plupart entre les mains des Tyrrhéniens et des Carthaginois, qui les lapidèrent. Après cet événement, tout ce qui passait chez les Agylléens, sur le sol où les Phocéens gisaient lapidés, devenait estropié, difforme et paralytique ; moutons, bêtes de somme, humains, étaient pareillement frappés. Les Agylléens envoyèrent donc à Delphes pour offrir réparation de la violence commise. La Pythie leur prescrivit l'expiation qu'ils font encore ; en effet, ils honorent ces victimes par de grands sacrifices funèbres et ils ont institué des jeux gymniques et équestres. Tel fut le sort de ces Phocéens ; ceux qui se réfugièrent à Rhegium n'y restèrent pas : ils fondèrent la ville de l'Œnotrie que l'on appelle aujourd'hui Hyéla, instruits par un Posidoniate que la Pythie ne leur avait pas ordonné de fonder une colonie dans l'île de Cyrne, mais d'instituer des fêtes en l'honneur du héros de ce nom. Voilà ce qui concerne Phocée, cité d'Ionie.

Ceux de Téos firent à peu près de même. Quand Harpage eut investi leurs murailles, ils s'embarquèrent et se rendirent par mer en Thrace, où ils bâtirent la ville d'Abdère. Le premier fondateur de la co-

lonie, Timésie de Clazomène, n'en avait point joui ; il fut expulsé par les Thraces; aujourd'hui les Téiens d'Abdère l'honorent comme un héros.

Tels furent ceux des Ioniens qui seuls, ne pouvant supporter la servitude, abandonnèrent leur patrie. Le reste résista comme eux aux armes d'Harpage, hormis les Milésiens. Chaque ville, combattant pour son salut, déploya de la valeur; mais elles furent toutes subjuguées.

Harpage réduisit de même le reste de l'Asie Mineure. Pendant ce temps Cyrus subjuguait toutes les nations de la haute Asie, sans en épargner une seule. Je ne dirai rien du plus grand nombre de ses conquêtes; je ne mentionnerai que celles qui l'obligèrent à beaucoup d'efforts et qui sont les plus dignes de mémoire.

Cyrus, après avoir soumis toutes les contrées du continent, s'attaqua aux Assyriens. Il y avait en Assyrie beaucoup de grandes villes; mais la plus célèbre, la plus forte, celle où, depuis la ruine de Ninive, la royauté avait été transportée, était Babylone, que je vais décrire. Située en une vaste plaine, elle forme un carré dont chaque côté a cent vingt stades; son périmètre entier est donc de quatre cent quatre-vingts stades. Telle est l'étendue de Babylone; et aucune ville, que nous sachions, n'est ornée comme elle. D'abord, un fossé profond et large, rempli d'eau courante, l'entoure; au delà s'élève un rempart, large de cinquante coudées royales, haut de deux cents (la coudée royale a trois doigts de plus que la coudée ordinaire).

A ce sujet, il faut que je dise de quelle manière la terre du fossé a été employée, et comment le rempart a été construit. En même temps que l'on creusait le fossé, on faisait des briques avec la terre que l'on en retirait, et on les cuisait au four. Après cela, on se

servait, comme ciment, de bitume en ébullition, et l'on montait, l'un sur l'autre, les rangs de briques, en posant toujours sur le trentième une couche de claies de roseaux. Ainsi l'on bâtit premièrement les revêtements des fossés; en second lieu, les remparts. Sur leur plate-forme et près de leurs parois, on pratiqua des logements à un seul étage, se faisant face, séparés par un intervalle où pouvait tourner un char à quatre chevaux. Cent portes furent percées autour des murailles, toutes d'airain, avec des linteaux et des jambages également d'airain. On compte huit journées de marche de Babylone à une autre ville que l'on nomme Is, où coule une petite rivière du même nom qui se jette dans le grand courant de l'Euphrate; cette rivière fait jaillir de ses sources de nombreux grumeaux de bitume, et c'est de là qu'on en a transporté pour construire les murs de Babylone.

Babylone a deux quartiers, entre lesquels coule l'Euphrate. Ce fleuve descend de l'Arménie, grand, profond et rapide, puis il se jette dans la mer Rouge. Le mur extérieur est ainsi coupé en deux bras qui s'étendent jusqu'au rivage, à partir duquel s'élève intérieurement sur les deux berges un mur en retour construit en briques cuites. La ville elle-même, remplie de maisons à trois ou quatre étages, est coupée de rues droites, les unes transversales, les autres aboutissant au fleuve. Celles-ci rencontrent la muraille intérieure, et, à l'extrémité de chacune, se trouve une petite porte; il y a autant de ces portes que de rues; elles sont toutes d'airain, et elles ouvrent sur le fleuve.

La muraille extérieure est la cuirasse de la ville; le mur intérieur, à peine plus faible, est plus étroit. En outre, çà et là au milieu des deux quartiers, sur les deux rives, certains édifices sont fortifiés : d'un côté

le palais du roi, vaste et solide; de l'autre le temple de Jupiter-Bélus, percé de portes d'airain. Ce dernier de mon temps existe encore; il est carré et a deux stades de côté. Au centre s'élève une tour massive, longue et large d'un stade; elle en supporte une autre, et celle-ci une autre encore; ainsi de suite jusqu'à huit. Un escalier en spirale conduit extérieurement de tour en tour. Vers le milieu de la montée, sont une station et des sièges où se reposent les visiteurs; la dernière tour est surmontée d'une chapelle spacieuse.

Il y a dans ce temple de Babylone, en bas, une autre chapelle, contenant une grande statue de Jupiter assis, et auprès, une large table; toutes deux sont d'or, ainsi que le trône et ses degrés; le tout, selon les Chaldéens, est du poids de huit cents talents. En dehors de la chapelle, l'autel est d'or, et sur un autre autel plus vaste on sacrifie des victimes parfaites, car sur le premier on ne peut immoler que des agneaux non sevrés. Sur le grand autel, les Chaldéens brûlent, par an, mille talents d'encens pur, quand ils célèbrent la fête du dieu. On voyait du temps de Cyrus, dans cet enclos sacré, une statue d'or massif, haute de douze coudées; je ne l'ai point vue, mais les Chaldéens le disent. Darius, fils d'Hystaspe, eut dessein de l'enlever, il n'osa; mais son fils Xerxès la prit et tua le prêtre qui lui défendait de la mouvoir. Tels étaient les ornements de ce temple, et il renfermait en outre une multitude d'offrandes particulières.

Babylone eut beaucoup de rois; je ferai mention, en mon Histoire des Assyriens, de ceux qui ont embelli les remparts et les temples, et entre autres de deux femmes. La première qui ait régné précéda la seconde de cinq générations; elle se nommait Sémiramis; c'est elle qui éleva dans la plaine des digues

très remarquables, car auparavant le fleuve s'y répandait habituellement comme une mer.

La seconde qui ensuite fut reine se nommait Nitocris, douée de plus de génie que celle qui avait régné avant elle. D'abord elle détourna, en amont, l'Euphrate, qui coule au milieu de la ville et qui, avant d'y entrer, courait alors en ligne droite; en creusant des canaux, elle le rendit tellement sinueux, que maintenant, par trois fois, ses rives touchent au bourg de l'Assyrie que l'on appelle Ardéricca, de sorte que ceux qui, de notre mer, se rendent, par l'Euphrate, à Babylone, abordent trois fois à ce bourg et en trois jours consécutifs. Ensuite elle établit, sur les deux rives du fleuve, des digues admirables par leur élévation et leur étendue. Enfin, bien au-dessus de la ville, à peu de distance de l'Euphrate, elle pratiqua, pour les eaux stagnantes, un réservoir, en creusant le sol jusqu'aux eaux souterraines, et elle lui donna quatre cent vingt stades de périmètre. Les terres que l'on en retira formèrent des digues sur les rives du fleuve, et, lorsqu'il fut achevé, on en revêtit les talus, tout à l'entour, de pierres qu'on avait amenées. Elle fit ces deux ouvrages : le fleuve sinueux et le bassin recevant toutes les eaux de la plaine marécageuse, afin que le cours de l'Euphrate fût ralenti par de nombreux détours, que les navigateurs n'arrivassent plus en ligne droite à Babylone, et qu'à la fin de leur trajet ils fussent contraints de suivre le vaste contour du réservoir. L'emplacement qu'elle choisit est celui par lequel les Mèdes pouvaient le plus facilement arriver, en prenant un chemin de traverse; elle avait à cœur de les empêcher d'entrer en relations avec les Assyriens et de se mettre au courant de ses affaires.

Elle fit en outre ce que je vais dire : comme la ville

avait deux quartiers séparés par le fleuve, sous les premiers rois, si quelqu'un voulait passer de l'un à l'autre, il était obligé de prendre une barque, et, autant que je puis en juger, c'était fort incommode. Nitocris y pourvut; en effet, pendant que pour les eaux du marais elle creusait un réservoir, elle songeait à se servir de ce travail même pour laisser un autre monument. Elle faisait donc tailler de grandes pierres; dès que les pierres furent prêtes et que le bassin du réservoir fut creusé, elle détourna dans ce bassin les eaux du fleuve; il en fut rempli, et l'ancien courant mis à sec. Alors, d'une part, elle bâtit, en briques cuites, de la même manière que le mur extérieur, le mur de soutènement des berges, dans l'intérieur de la ville, et les descentes qui conduisent des portes des rues au fleuve. D'autre part, vers le centre des deux quartiers, avec les pierres qu'elle avait fait tailler, elle construisit un pont, en liant les pierres avec du fer et du plomb. Sur les piles on étendait, durant le jour, des poutres équarries au moyen desquelles les Babyloniens passaient; à la nuit on retirait les poutres, de peur que, rôdant par l'obscurité, les habitants ne commissent des vols au préjudice les uns des autres. Quand le bassin creusé fut devenu un lac rempli des eaux du fleuve, et quand les diverses parties du pont furent ajustées, elle fit rentrer l'Euphrate dans son lit

Cette même reine imagina le leurre suivant : Au-dessus de la plus fréquentée des portes de la ville, elle prépara son propre sépulcre, s'élevant dans les airs et attirant les regards plus que la porte elle-même. Sur ce sépulcre, elle fit graver cette inscription : « Si quelqu'un de ceux qui après moi règneront à Babylone, vient à manquer d'argent, qu'il

ouvre ce sépulcre et y prenne les trésors qu'il voudra. Mais, à moins d'une nécessité pressante, que l'on se garde de l'ouvrir, on ne s'en trouverait pas bien. » Le sépulcre demeura intact jusqu'au moment où Darius monta sur le trône. Or, à ce roi, il parut douloureux de laisser une porte inutile et, quand des richesses étaient là qui l'invitaient elles-mêmes à user d'elles, de ne point s'en emparer. En effet, on ne se servait plus de cette porte, parce qu'au-dessus du passant gisait un cadavre. Il ouvrit donc le sépulcre, mais il y vit, au lieu de trésors, le cadavre seulement et des caractères dont voici le sens : « Si tu n'étais pas insatiable et honteusement avide de richesses, tu n'aurais pas ouvert le lieu où reposent les morts. »

Cyrus conduisit son armée contre le fils de cette femme; il régnait sur les Assyriens et portait, comme son père, le nom de Labynète. Le grand roi se met en campagne, bien pourvu de vivres et de troupeaux de son pays; il emporte en outre de l'eau du Choaspe, qui coule à Suse. L'eau de cette rivière seule, et non d'une autre, est servie à la table royale; on la fait bouillir et, partout où va le roi, on la transporte, en des vases d'argent, sur un convoi de chars à quatre roues, attelés de mulets.

Cyrus, marchant sur Babylone, parvint aux bords du Gynde. Comme il tentait le passage de ce fleuve, qu'on ne peut traverser qu'en bac, l'un des chevaux blancs sacrés, emporté par son ardeur, descendit dans l'eau et se mit à la nage, mais l'onde en frémissant le saisit et l'entraîna; il périt. Cyrus, courroucé contre le fleuve qui n'avait pas craint de l'outrager, le menaça de le rendre si faible, qu'à l'avenir les femmes le franchiraient facilement, sans se mouiller les genoux. En conséquence, renonçant à marcher sur Babylone, il fit

de son armée deux parts, et, l'ayant divisée, il traça sur chacune des rives du Gynde cent quatre-vingts canaux, dans toutes les directions, puis il rangea ses troupes et leur ordonna de creuser. Grâce à la multitude des bras, ce travail put s'achever, mais il consuma la belle saison tout entière.

Lorsque Cyrus eut puni le Gynde en le dispersant par trois cent soixante canaux, dès les premiers jours du second printemps, il partit de nouveau pour Babylone. Les Assyriens sortirent en armes et l'attendirent; près de la ville ils en vinrent aux mains, perdirent la bataille et furent renfermés dans leurs remparts. Ils observaient depuis longtemps son ardeur d'entreprises, ils l'avaient vu s'attaquer également à toutes les nations, ils avaient donc accumulé des vivres pour plusieurs années, et la perspective d'un siège ne les effrayait guère. Cependant Cyrus n'était pas exempt d'embarras; beaucoup de temps déjà s'était écoulé sans qu'il eût fait le moindre progrès.

Soit que l'un des siens, remarquant son anxiété, lui eût donné ce conseil, soit que de lui-même il eût conçu ce qu'il y avait à faire, voici le parti qu'il prit. Il range le gros de ses forces à l'endroit où les eaux entrent dans la ville, et une autre troupe à leur issue du côté opposé; il prescrit à ces deux corps de faire irruption dans Babylone à l'instant où ils verront le fleuve devenir guéable. Ces dispositions prises, ces instructions données, il s'éloigne avec la partie inactive de son armée. Il recule jusqu'au bassin creusé par Nitocris et y détourne les eaux du fleuve, dont le lit habituel est aussitôt rendu guéable. Cependant les Perses que Cyrus a rangés sur ses bords auprès de la ville, le voient s'affaisser, au point qu'un homme n'a plus d'eau que jusqu'à la cuisse; ils saisissent le mo-

ment et pénètrent dans Babylone. Si les habitants avaient soupçonné ou appris ce que Cyrus préparait, ils eussent épié l'arrivée de l'ennemi dans la ville et l'eussent misérablement détruit ; car, en fermant les portes qui conduisent à l'Euphrate, et en montant sur les murs de soutènement des deux berges, ils l'eussent pris comme dans une nasse. Les Perses, au contraire, les surprirent ; la ville est si grande que, selon le récit des Babyloniens eux-mêmes, ceux des extrémités étaient déjà enveloppés, que ceux du centre n'en savaient rien. C'était jour de fête : les uns dansaient, les autres se livraient à des divertissements qu'ils n'interrompirent qu'en apprenant la vérité.

Je ferai voir quelle était la richesse des Babyloniens par plusieurs faits, parmi lesquels est celui-ci. Pour l'approvisionnement que les sujets, outre l'impôt, fournissent au grand roi et à son armée, toute la contrée qu'il gouverne est partagée en un certain nombre de districts. Comme il y a douze mois dans l'année, la Babylonie fournit les vivres de quatre mois et le reste de l'Asie ceux des huit autres mois. Ainsi l'Assyrie produit le tiers de ce que produit toute l'Asie, et le gouvernement de cette province (que les Perses appellent une *satrapie*) est le plus considérable de tous. C'est au point que Tritantechme, fils d'Artabaze, qui le tenait du roi, en tirait un plein artabe d'argent par jour. Or l'artabe est une mesure perse contenant trois chénices attiques de plus que le médimne d'Athènes. Il possédait en outre une race de chevaux indigènes, indépendamment de ceux de l'armée. Il nourrissait enfin une quantité de chiens de l'Inde, telle que quatre gros bourgs de la plaine étaient exempts d'autres impôts, à la charge de pourvoir à la nourriture de ces chiens. Tels étaient les avantages de

celui qui possédait le gouvernement de Babylone.

Il ne pleut guère en Assyrie, et voici comment on nourrit la racine du blé : On arrose la plante avec l'eau du fleuve; elle prend de la force et l'épi se forme. L'arrosement se fait à la main ou à l'aide de machines, et non comme en Égypte, où le Nil déborde et couvre les champs. Tout le territoire de Babylone est, de même que l'Egypte, coupé de canaux, dont le plus grand est navigable; il se dirige, de l'Euphrate au Tigre, sur lequel Ninive est bâtie. De toutes les contrées que nous connaissons, c'est de beaucoup la plus féconde en fruits de Cérès. On n'essaye pas de lui faire porter des arbres : ni figuier, ni vigne, ni olivier; mais elle est si fertile en blé qu'elle rend deux cents pour un, elle va même jusqu'à trois cents dans les meilleures récoltes. La feuille du froment et celle de l'orge ont quatre doigts de large, et, quoique je sache la hauteur de la tige du millet et du sésame, je n'en ferai point mention, bien persuadé que ceux qui ne sont point allés en ce pays de Babylone, trouveraient incroyable même ce que l'on dit de ses céréales. Les habitants ne font point usage de l'huile d'olive, mais de celle de sésame. Dans la plaine entière poussent spontanément des palmiers; la plupart portent des fruits dont ils font certains mets; ils en font aussi du vin et du miel. Ils cultivent tout à fait les palmiers à la manière des figuiers, et quant à ceux que les Grecs appellent mâles, ils en attachent les fruits à ceux des dattiers, afin que le cinips qu'ils renferment pénètre dans la datte, la fasse mûrir et l'empêche de tomber, car les palmiers mâles portent dans leur fruit le cinips, de même que les figuiers sauvages.

Les Babyloniens n'ont point d'autres barques que celles qui descendent l'Euphrate jusqu'à la ville;

elles sont rondes et toutes de cuir, car, lorsqu'ils en ont façonné les côtes, en taillant des saules qui croissent en Arménie, au-dessus de l'Assyrie, ils étendent tout autour extérieurement des peaux apprêtées, de sorte qu'elles forment le fond, sans distinguer la poupe, sans rétrécir la proue. Ces barques sont circulaires comme des boucliers; ils les doublent en dedans de roseaux, puis ils partent et font leurs transports en descendant le fleuve. Leur chargement consiste en marchandises diverses et surtout en vases de terre pleins de vin de palmier. Deux hommes, se tenant debout, dirigent la barque avec chacun une perche; l'un retire la sienne pendant que son compagnon pousse l'autre jusqu'au fond de l'eau. On construit sur ce modèle de grandes et de petites barques. Les plus vastes reçoivent une cargaison du poids de cinq mille talents. Chacune porte un âne vivant, et les grandes plusieurs. Lorsque en naviguant elles sont arrivées à Babylone et que les mariniers ont dispose du fret, ils vendent à l'encan les roseaux et la carcasse, puis ils chargent les peaux sur les ânes et s'en retournent par terre en Arménie, car il est impossible de remonter en barque le cours du fleuve à cause de sa rapidité. C'est pour cela qu'ils ne font point leurs bateaux en bois, mais en cuir. Lorsque les conducteurs des ânes sont de retour en Arménie, ils se remettent à construire leurs bateaux par le même procédé. Telle est la navigation de l'Euphrate.

Voici le costume des Babyloniens : d'abord une tunique de lin qui descend jusqu'aux pieds, ensuite une seconde tunique, celle-ci de laine, et par-dessus un manteau blanc. Ils ont des sandales particulières à leur contrée, et qui se rapprochent des brodequins de la Béotie. Ils ceignent de turbans leurs têtes à

longue chevelure et se parfument tout le corps. Chacun a un scel et un bâton façonné à la main. Sur ce bâton est sculpté soit un bélier, soit une brebis, soit une rose, soit un lis, soit un aigle, soit quelque autre figure, car ils n'ont point coutume de porter de bâton sans une marque distinctive.

Ils ont institué les coutumes que je vais dire, en commençant par la plus sage à mon avis, pratiquée aussi, comme je l'ai ouï dire, chez les Vénètes Illyriens. Une fois par an, dans chaque village, toutes les jeunes filles se rassemblaient, de sorte qu'on les vît ensemble; à l'entour se tenait la foule des hommes. Un héraut appelait tour à tour les jeunes filles et les mettait en vente : d'abord la plus belle, ensuite, quand celle-ci avait trouvé beaucoup d'or et était adjugée, la seconde en beauté; elles étaient toutes vendues, sous la condition du mariage. Or, tout ce qu'il y avait de riches Babyloniens cherchant à prendre femme, enchérissant les uns sur les autres, achetaient toutes celles qui excellaient par la beauté; tandis que les gens du peuple qui désiraient aussi se marier, ne regardant point la beauté comme indispensable, prenaient les plus laides et avec elles de l'argent. Car, lorsque le héraut avait fini de vendre les belles, il faisait lever la plus laide, une difforme s'il s'en trouvait dans le nombre, et il la mettait à l'enchère pour celui qui voudrait l'épouser et se contenter de la moindre dot; enfin il l'adjugeait au moins exigeant. L'argent ainsi donné provenait des belles; de cette manière les belles dotaient celles que la nature avait disgraciées. Nul n'avait le droit d'accorder sa fille en mariage à qui lui convenait, ni d'emmener la fille achetée, à moins de fournir caution; mais moyennant caution garantissant qu'on l'épouserait, on pouvait partir

avec elle. Si les fiancés ne tombaient pas d'accord, la loi voulait que l'argent fût rendu. Il était permis aussi à celui qui était venu d'un autre village d'acheter, si telle était son intention.

Ils ont encore une coutume, la seconde en sagesse après la précédente : ils transportent les malades sur la place du marché, car ils n'emploient pas de médecins. Le passant donc s'approche du malade et le questionne sur le mal dont il est atteint, pour savoir si lui-même en a souffert ou s'il a vu quelque autre en souffrir. Tous ceux qui vont et viennent confèrent avec lui et lui conseillent le remède qui les a guéris de cette même maladie, ou qui à leur connaissance en a guéri d'autres qu'eux-mêmes. Il n'est permis à personne de passer en silence devant un malade, sans l'interroger sur son mal. Ils embaument les morts avec du miel; leur deuil est à peu près le même que celui des Égyptiens.

Tels sont les usages établis chez les Babyloniens. Il existe parmi eux trois tribus qui ne se nourrissent de rien autre chose que de poisson. Elles le pèchent, le font sécher au soleil, le jettent dans un mortier, le broient au pilon et le passent à l'étamine. Alors celui qui en veut manger le pétrit comme de la pâte et le fait cuire de la même manière que le pain.

Lorsque Cyrus eut subjugué cette nation, il eut le désir de soumettre les Massagètes, peuple que l'on dit puissant et courageux et qui habite les régions de l'est au delà de l'Araxe, vis-à-vis des Issedons; quelques-uns prétendent qu'il est de la race des Scythes.

La reine des Massagètes avait perdu son époux; elle se nommait Tomyris. Cyrus envoya près d'elle, sous prétexte de la rechercher en mariage. Elle comprit que c'était l'empire et non elle-même qu'il convoitait;

elle interdit donc aux envoyés l'entrée de ses États. Cyrus, voyant que la ruse ne le menait à rien, poussa jusqu'à l'Araxe, fit ouvertement des apprêts de guerre contre les Massagètes, jeta des ponts sur le fleuve pour le passage de son armée, et construisit des tours sur des bateaux qui devaient aussi servir au transport.

Pendant qu'il était occupé de ces travaux, Tomyris lui fit tenir par un héraut ce langage : « O roi des Mèdes, cesse tes grands préparatifs, car tu ignores l'évènement te sera favorable; renonce à tes projets; règne sur ton peuple et résigne-toi à me voir gouverner celui que je gouverne. Refuses-tu de te rendre à ces conseils? Crois-tu que tu peux mieux faire que de rester en paix? As-tu un irrésistible désir d'éprouver les Massagètes? Eh bien! épargne-toi la peine que tu te donnes de jeter des ponts sur le fleuve; nous nous en éloignerons à trois journées de marche, et tu passeras sur notre territoire. Si tu préfères nous attendre sur le tien, retire-toi, comme je te propose de nous retirer. » Cyrus, après avoir entendu ce discours, convoqua les premiers des Perses, et les consulta sur le parti à prendre. Ils furent tous d'avis qu'il fallait attendre, sur le territoire médique, Tomyris et l'armée ennemie.

Crésus, le Lydien, qui était présent, conseilla le contraire. « O roi, dit-il, je t'ai déclaré dès le premier jour que, Jupiter m'ayant livré en ton pouvoir, mon devoir était de détourner, autant que j'en serais capable, les malheurs que je verrais menacer ta maison. Mes propres infortunes, dont l'amertume est grande, ont été pour moi des leçons. Si tu te crois immortel, si tu crois commander une armée immortelle, je n'ai que faire de te dévoiler ma pensée; mais si tu reconnais que tu es un homme et que tu

as sous tes ordres tes semblables, apprends avant tout que les affaires humaines sont comme une roue qui tourne sans cesse et ne permet pas que toujours les mêmes réussissent. J'ai, sur le sujet qui nous occupe, une opinion opposée à celle des autres ici rassemblés. En effet, si nous acceptons le combat en cette contrée, voici le danger : vaincu, tu perdras tout ton empire : car il est visible que les Massagètes victorieux ne fuiront pas en arrière, mais qu'ils envahiront tes provinces ; vainqueur, tu ne remporteras pas une victoire aussi complète que si, après être entré sur leur territoire, tu les battais de manière à n'avoir plus à poursuivre que des fuyards. A l'avis que je repousse, j'opposerai l'hypothèse que tu obtiennes une grande victoire au delà de l'Araxe. En ce cas tu pénètreras sans obstacle au cœur des États de Tomyris. J'ajouterai qu'il est honteux et intolérable que Cyrus, fils de Cambyse, cédant à une femme, recule. Maintenant donc il me semble que nous devons traverser le fleuve, pousser en avant à mesure que les ennemis battront en retraite, et ensuite tenter de triompher d'eux par le moyen que je vais proposer. Les Massagètes, comme je l'ai ouï dire, ne connaissent rien des jouissances des Perses ; ils n'ont point l'expérience des commodités de la vie. Étale devant ces hommes, dans notre camp, un festin où abonderont, convenablement préparées, les brebis que tu auras fait tuer, sans épargne ; qu'ils y trouvent aussi une multitude de cratères pleins de vin sans mélange et une grande variété de mets. Lorsque tout sera prêt, laisse en arrière-garde une faible partie de l'armée ; reviens du côté du fleuve avec tout le reste. Si je ne me trompe, les Massagètes, voyant tant d'excellentes choses, se jetteront dessus, et nous n'aurons plus alors qu'à accomplir des faits éclatants. »

Telles furent les deux opinions en présence : Cyrus adopta celle de Crésus. La reine se retira comme elle l'avait promis ; cependant Cyrus confia Crésus à son fils Cambyse, et lui recommanda vivement de l'honorer et de le bien traiter, si l'expédition contre les Massagètes tournait mal. Lorsqu'il lui eut donné ses ordres et qu'il l'eut dirigé sur la Perse avec sa suite il franchit le fleuve à la tête de son armée.

A une journée de marche au delà du fleuve, Cyrus fit ce que Crésus lui avait suggéré ; ensuite laissant dans son camp tous les bras inutiles, il revint sur ses pas avec l'élite des Perses. Cependant le tiers de l'armée des Massagètes survint, massacra, malgré leur résistance, ceux que Cyrus avait abandonnés ; puis voyant le festin préparé, voyant en retraite le gros des envahisseurs, les Massagètes se mirent à table, se remplirent de chair et de vin et s'endormirent. Les Perses alors reparurent, en tuèrent un grand nombre et en firent prisonniers un plus grand nombre encore, parmi lesquels était le fils de Tomyris, qui commandait ce détachement, et qu'on nommait Spargapise.

Tomyris, informée de ce qui était arrivé à ses troupes et à son fils, envoya un héraut qui parla au roi en ces termes : « Cyrus, insatiable de sang, ne t'enorgueillis pas de l'issue de cette affaire ; ne te glorifie pas si tu as trompé et vaincu mon fils avec le fruit de la vigne, avec ce poison qui vous fait perdre la raison quand vous vous en gorgez, au point que, tandis que le vin descend dans votre corps, les mauvais propos, chez vous, surnagent jusqu'aux lèvres ; tu n'as pas triomphé par la bravoure en combattant. Recueille plutôt mes paroles, maintenant que je te donne un bon conseil. Rends-moi mon fils, sors de cette contrée, sors-en impuni, quoique tu aies outrageusement exterminé

le tiers de mes soldats; si tu ne fais pas ce que je demande, je jure par le Soleil, maître des Massagètes, que quelque avide que tu en sois, je te rassasierai de sang. »

Cyrus ne tint aucun compte de ce discours. Cependant le fils de la reine, Spargapise, au moment où il se remit des effets de l'ivresse et reconnut dans quel malheur il était tombé, supplia le roi de le délivrer de ses fers. Cyrus y consentit; alors, aussitôt qu'il fut libre et maître de ses mains, il s'arracha la vie.

Tomyris, sur la nouvelle que Cyrus avait rejeté ses propositions, rassembla toutes les forces des Massagètes et lui livra bataille. J'estime que ce choc a été le plus violent qui ait jamais eu lieu entre barbares, et j'en ai ouï rapporter ainsi les circonstances. D'abord, dit-on, ils se lancèrent de loin des flèches; ensuite, leurs traits étant épuisés, ils se heurtèrent corps à corps, avec leurs javelines et leurs poignards; longtemps les combattants tinrent ferme et ne songèrent point à fuir. Finalement les Massagètes l'emportèrent. La plus grande part de l'armée perse fut détruite sur le terrain, et Cyrus y périt, après un règne de vingt-neuf ans. Tomyris, ayant rempli de sang humain une outre, chercha son cadavre parmi les morts de l'armée perse. Lorsqu'elle l'eut trouvé, elle laissa tomber dans l'outre la tête de son ennemi, puis elle dit: « Tu m'as perdue, en prenant mon fils par ruse; tu m'as perdue, moi, vivante et victorieuse; mais, comme je t'en ai menacé, je te rassasie de sang. » De toutes les manières dont on rapporte qu'a fini Cyrus, celle-ci est, selon moi, la plus croyable.

Les Massagètes portent un costume semblable à celui des Scythes et ont le même genre de vie; ils sont cavaliers et piétons, car ils combattent des deux ma-

nières; ils sont archers et piquiers et font usage de haches. Ils n'emploient que l'or et l'airain. Les pointes de leurs javelots et de leurs flèches, leurs haches sont d'airain; les parties métalliques de leurs casques, de leurs tiares, de leurs bretelles et de leurs ceintures, sont en or. Pareillement, autour du poitrail de leurs chevaux, ils posent des cuirasses d'airain, tandis que le métal des brides, des mors, des harnais, est l'or. Ils ne se servent ni d'argent ni de fer, car il ne s'en trouve pas dans leur contrée, mais l'or et l'airain y abondent.

La durée de leur vie n'est point limitée; mais lorsqu'un homme a vieilli, tous ses parents se réunissent et le sacrifient. Avec lui, ils immolent diverses têtes de bétail, ils mettent bouillir ensemble toutes les chairs et en font un festin. Cette manière de finir leur paraît la plus heureuse; mais ils ne mangent pas ceux qui meurent de maladie : ils les inhument et pensent que c'est pour eux un malheur de n'avoir pas atteint l'âge où l'on est sacrifié. Ils n'ensemencent point; ils vivent de leur bétail et des poissons que l'Araxe leur fournit en abondance; ils ne boivent que du lait. Le Soleil est le seul des dieux auquel ils rendent un culte; ils lui sacrifient des chevaux : au plus rapide des dieux ils offrent le plus rapide des êtres mortels.

LIVRE DEUXIÈME

EUTERPE



EUTERPE (STATUE ANTIQUE)

Musée du Louvre

LIVRE DEUXIÈME

Euterpe



Cyrus mort, Cambyse lui succéda; il était fils de Cyrus et de Cassandane, fille de Pharnaspe, laquelle était morte auparavant. Cyrus en avait mené grand deuil et avait ordonné à tous les peuples sur lesquels il régnait de prendre le deuil aussi. Cambyse donc considéra les Ioniens et les Éoliens comme des sujets héréditaires, et, lorsqu'il entreprit l'expédition d'Égypte, il leva son armée dans tout son empire, en y comprenant les cités des Grecs qui lui étaient soumis.

De tous les hommes, les Égyptiens, les premiers, ont réglé l'année, répartissant son cours en douze parties; ils ont, disent-ils, fait cette découverte en observant les astres; plus sages, selon moi, que les Grecs, qui, pour conserver l'ordre des saisons, ajoutent tous les trois ans un mois intercalaire, tandis que les Égyptiens, ayant douze mois de trente jours, ajoutent tous les ans cinq jours complémentaires, et que pour eux les saisons suivent un cercle immuable. Les Égyptiens, disent-ils encore, ont les premiers donné habituellement aux douze dieux les noms que leur ont empruntés les Grecs; ils ont les premiers attribué aux dieux des

autels, des statues, des temples, et gravé sur la pierre des figures diverses; à l'appui de ces assertions les prêtres produisent des preuves matérielles. Ménès, à leur compte, fut le premier des hommes qui régna sur l'Égypte, laquelle, ajoutent-ils, excepté le nome de Thèbes, était tout entière un marais, rien de cette contrée qui existe aujourd'hui au-dessous du lac de Mœris ne se montrant alors hors de la surface de l'eau. On arrive à ce lac en remontant le fleuve, à partir de la mer, en sept jours de navigation.

Ce qu'ils disent de cette partie du territoire me paraît véritable; il est évident, en effet, pour l'homme intelligent qui la voit, que l'Égypte est une terre acquise par les Egyptiens et un don du fleuve. Il en est de même, au-dessus du lac Mœris, usqu'à trois jours de navigation, quoique les prêtres n'en fassent pas la remarque; car la nature du sol ne varie pas dans tout cet espace. Lorsque tu vogues vers l'Égypte pour la première fois, et que tu es encore à une journée de distance du rivage, jette la sonde et tu ramèneras du limon, bien qu'il y ait onze brasses d'eau; ce qui montre que le fleuve charrie la terre jusqu'à cette distance.

De la mer à Héliopolis dans l'intérieur des terres, l'Égypte a de la largeur; elle est tout entière plate, aquatique, formée de limon. En remontant au-dessus d'Héliopolis, l'Égypte n'a plus de largeur. Car, d'une part, la chaîne des montagnes Arabiques la côtoie, courant du nord au midi, puis au sud-ouest et s'étendant toujours vers la mer Rouge. En cette chaîne sont les carrières d'où ont été extraites les pyramides de Memphis; là elle s'affaisse et s'infléchit dans la direction que j'ai indiquée. J'ai ouï dire que, dans sa plus grande étendue, il faut deux mois de marche pour

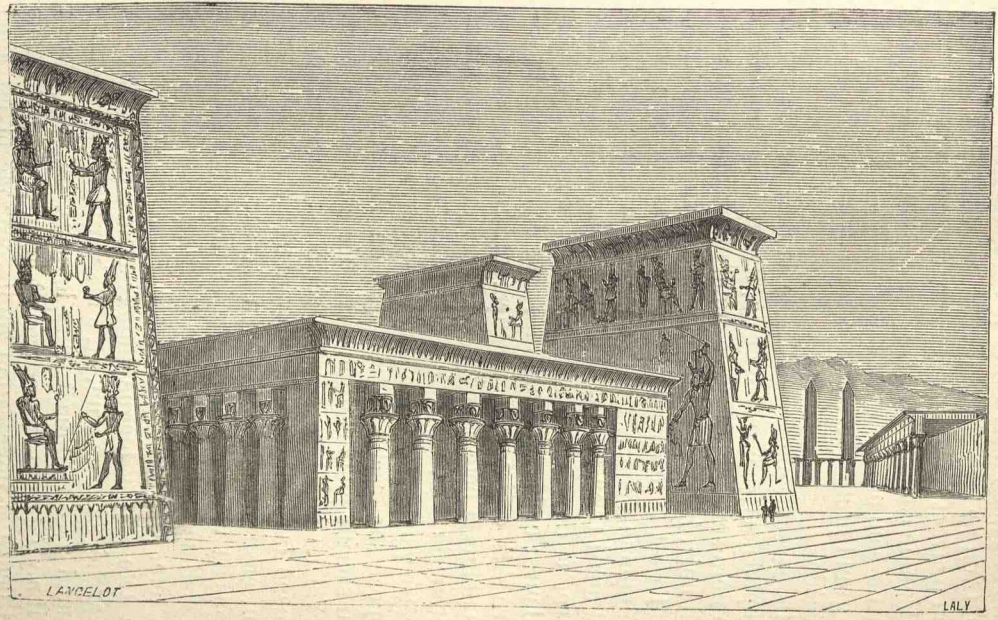
la parcourir de l'est à l'ouest, et que sur ses limites orientales elle produit de l'encens : telle est cette chaîne. Du côté de la Libye se trouve une autre chaîne, ou plutôt un banc de rochers couvert de sables; sur celle-ci les pyramides sont assises; elle suit les mêmes contours que l'autre, tant qu'elle court au midi. Ainsi, au delà d'Héliopolis, l'espace est à peine assez large pour qu'on l'appelle encore Égypte; cette Égypte étroite se prolonge pendant quatre jours de navigation, en amont du fleuve. Entre les montagnes que je viens de décrire la vallée est plane, et, où elle est le plus resserrée, elle me paraît avoir au plus deux cents stades, de la chaîne Libyque à la chaîne Arabique. Au delà l'Égypte redevient large.

L'Égypte plus que toute autre contrée renferme des merveilles et des travaux dignes d'être décrits. Les Égyptiens vivent sous un ciel à eux propre; leur contrée est arrosée par un fleuve dont la nature diffère de celle de tous les autres fleuves; enfin ils ont établi des coutumes et des lois opposées pour la plupart à celles du reste des humains. Chez eux, les femmes vont au marché et trafiquent; les hommes restent au logis et tissent. Partout ailleurs on pousse en haut la trame, les Égyptiens la font passer en bas. Les hommes portent les fardeaux sur la tête, les femmes sur les épaules. Nulle femme n'a le sacerdoce d'une divinité de l'un ou de l'autre sexe; les hommes sont les prêtres de toutes les divinités. Les garçons ne sont jamais contraints de nourrir leurs parents, si telle n'est pas leur volonté; les filles y sont obligées, quand même elles ne le voudraient pas.

Ailleurs les prêtres des dieux portent une longue chevelure; en Égypte, ils se rasent. Chez les autres hommes, la coutume est de se couper les cheveux

au moment où l'on prend le deuil de ses proches parents; les Égyptiens, en l'honneur des morts, laissent pousser, sur la tête et sous le menton, les cheveux et la barbe qu'auparavant ils rasaient. Les autres hommes vivent séparés des bêtes, les Égyptiens vivent pêle-mêle avec elles. Ailleurs on se nourrit de froment et d'orge; c'est grande honte chez les Égyptiens de se mettre à ce régime; ils font usage du dourah. Ils pétrissent la pâte avec les pieds, l'argile avec les mains; ils enlèvent à pleines mains le fumier. Chaque homme porte deux vêtements, la femme n'en a qu'un seul. Les autres attachent en dedans les anneaux et les câbles des voiles; les Égyptiens les attachent en dehors. Les Grecs écrivent leurs lettres et comptent avec des cailloux, en commençant par la gauche et portant leur main à droite; les Égyptiens vont de droite à gauche. Ils ont deux sortes de caractères : les caractères sacrés et les vulgaires.

Comme ils sont les plus religieux de tous les humains, ils pratiquent les coutumes suivantes : Ils boivent dans une coupe d'airain qu'ils nettoient tous les jours. Ils portent des vêtements de lin et ils ont soin qu'ils soient toujours fraîchement blanchis. Ils estiment qu'il vaut mieux être propre que beau. Les prêtres ne portent que des vêtements de lin et que des chaussures d'écorce de papyrus. Ils se lavent à l'eau fraîche, deux fois par jour et deux fois par nuit. Ils accomplissent d'autres rites, on peut dire innombrables; mais ils jouissent d'avantages non médiocres. Ils n'usent ni ne dépensent ce qui leur appartient; des aliments sacrés cuisent pour eux; il arrive chaque jour à chacun d'eux abondance de chair de bœufs et d'oies; on leur distribue du vin de raisin; toutefois ils ne peuvent manger de poisson. Dans



TEMPLE ÉGYPTIEN RESTAURÉ.

toute l'Égypte on ne sème point de fèves, et, s'il en vient, on ne les mange ni crues ni cuites. Les prêtres n'en peuvent supporter l'aspect, car ils considèrent ce légume comme impur. Chaque dieu n'est pas servi par un seul prêtre, mais par plusieurs, et l'un d'eux est grand prêtre; lorsqu'il vient à mourir, son fils lui succède.

Ils pensent que les mâles de la race bovine sont à Épaphus, et, à cause de cela, ils les éprouvent de la manière suivante. Si sur le bœuf on découvre un seul poil noir, il est présumé impur. L'un des prêtres, dont c'est la fonction, examine le cas, la bête étant maintenue debout, puis couchée à la renverse. Il lui fait aussi tirer la langue pour reconnaître si elle est pure, à des marques convenues dont je parlerai ailleurs; enfin, il regarde les poils de la queue et s'assure s'ils croissent naturellement. Lorsque sur tous les points la bête est pure, on la marque en enroulant autour de ses cornes de l'écorce de papyrus, puis le prêtre y applique de la terre à sceller, sur laquelle il appose son cachet; après quoi on l'emmène. Celui qui sacrifie une bête non marquée est puni de mort.

Voici comme se fait le sacrifice : Lorsque l'on a amené la bête marquée devant l'autel, on allume le feu, ensuite auprès d'elle on fait sur l'autel des libations de vin, et l'on invoque le dieu, puis on égorge la victime, et, quand elle est égorgée, on lui tranche la tête. On écorche le corps, et, après avoir chargé la tête d'une longue imprécation, on la porte au marché, s'il y en a un, et, s'il s'y trouve quelque marchand grec trafiquant dans le pays, on la lui vend; s'il n'y a pas là de marchand grec, on la jette dans le fleuve. L'imprécation qu'ils prononcent est ainsi conçue : « S'il doit advenir quelque malheur à ceux

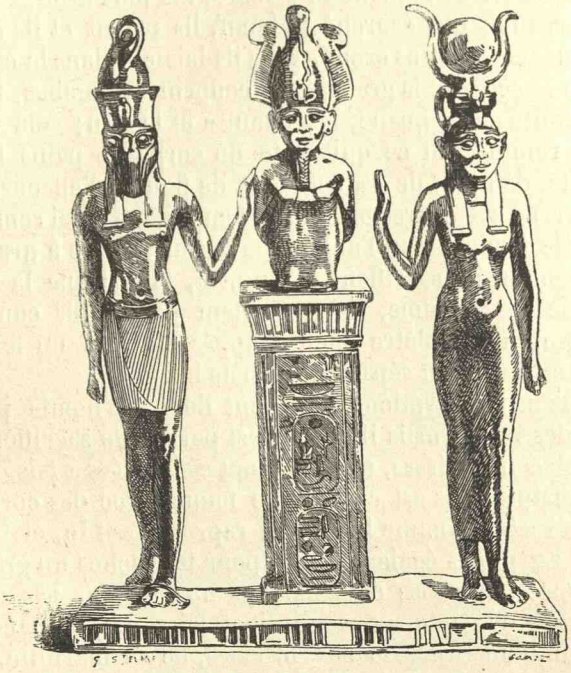
qui offrent ce sacrifice ou à l'Égypte entière, que le mal soit détourné et tombe sur cette tête. »

L'extraction des entrailles et la manière de brûler les victimes varient selon les sacrifices. Je vais dire quelle est, selon eux, la divinité la plus grande, et en l'honneur de laquelle ils célèbrent la plus grande fête. Lorsqu'ils ont écorché le bœuf, ils prient et ils retirent ses intestins creux, mais ils laissent dans le corps les viscères et la graisse. Ils coupent les jambes, l'extrémité de la queue, les épaules et le cou; cela fait, ils remplissent ce qui reste du corps de pains bien nets, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres parfums. Quand il est ainsi rempli, ils le brûlent sur l'autel, l'arrosant d'huile à grands flots. Or ils sacrifient à jeun, et, tandis que la victime se consume, ils se portent de grands coups; enfin, après s'être bien frappés, ils font un festin de ce qu'ils ont séparé de la bête immolée.

Tous les Égyptiens sacrifient donc des bœufs purs et des veaux, mais il ne leur est permis de sacrifier ni vaches ni génisses, car elles sont consacrées à Isis. Or la statue d'Isis est celle d'une femme avec des cornes de vache, comme les Grecs représentent Io, et tous les Égyptiens également ont pour les vaches un grand respect. A cause de cela, pas un homme, pas une femme d'Égypte, ne voudraient faire usage du couteau d'un Grec, de ses broches, de sa marmite, ni manger de la chair d'un bœuf pur découpé avec le couteau d'un Grec.

Les Égyptiens regardent le porc comme un animal impur; en conséquence, si l'un d'eux en passant près d'un porc est touché par lui, on le fait descendre tout habillé dans le fleuve, et on le baigne avec ses vêtements; d'autre part, les porchers des Égyptiens, seuls

de tout le peuple, n'entrent dans aucun temple et ne peuvent se marier qu'entre eux. Les Égyptiens ne croient point convenable de sacrifier un porc à d'autres dieux que la Lune et Bacchus; à eux seuls ils en sacri-



OSIRIS. HORUS. ISIS.

fient, pendant la pleine lune, et ils mangent les chairs de la victime, à ce moment-là seulement. Les pauvres, parmi le peuple, à cause de leur dénûment, pétrissent des porcs en pâte, les font cuire et les sacrifient.

Les Égyptiens observent avec une extrême attention

toutes les prescriptions religieuses, et en particulier celles que je vais rapporter. Quoique limitrophe de la Libye, leur contrée n'est point infestée de bêtes farouches; les animaux qu'ils connaissent sont tous réputés sacrés, tant ceux qui vivent avec les hommes que ceux qui n'y vivent pas. Il existe au sujet des animaux une coutume que je vais exposer : Des gardiens des deux sexes sont désignés pour nourrir chaque espèce séparément; le fils succède au père dans cette fonction honorifique. Les habitants des villes accomplissent leurs vœux par l'entremise de ces gardiens; lorsqu'ils ont fait un vœu à la divinité à laquelle appartient l'un des animaux, ils rasent soit la tête entière, soit la moitié, soit le tiers de la tête de leur fils; ils mettent dans les plateaux d'une balance, d'un côté les cheveux, de l'autre leur poids en argent; quel que soit ce poids, ils le donnent à la gardienne de l'animal; celle-ci, en échange, coupe par morceaux des poissons et les jette à ses bêtes pour leur servir de pâture : telle est la nourriture qui leur est offerte. Si quelqu'un tue l'une de ces bêtes volontairement, il est puni de mort; s'il la tue involontairement, il paye une amende que fixent les prêtres. Celui qui tuerait volontairement ou involontairement un ibis ou un épervier serait infailliblement mis à mort.

Si un incendie éclate, les chats sont victimes d'impulsions surnaturelles; en effet, tandis que les Égyptiens, rangés par intervalles, sont beaucoup moins préoccupés d'éteindre le feu que de sauver leurs chats, ces animaux se glissent par les espaces vides, sautent par-dessus les hommes et se jettent dans les flammes. En de tels accidents, une douleur profonde s'empare des Égyptiens. Lorsque, dans quelque maison, un chat meurt de sa belle mort, les habitants se rasent seule-

ment les sourcils ; mais si c'est un chien qui meurt, ils se rasent le corps et la tête.

On transporte en des maisons consacrées les chats morts ; ensuite, après les avoir embaumés, on les inhume à Bubaste. Les chiens sont inhumés, chacun dans sa ville, en des chambres consacrées, les ichneu-



CROCODILES.

mons de même. Les musaraignes, les éperviers sont conduits à Buto, les ibis à Hermopolis. Les ours, qui sont très rares, et les loups, dont la taille n'excède guère celle des renards, sont enterrés au lieu où on les a trouvés étendus.

Le crocodile est de la nature que je vais décrire. Pendant les quatre mois les plus froids, il ne mange rien; quoique quadrupède, il vit à la fois sur terre et dans l'eau; il pond ses œufs à terre et les y fait éclore. Il passe sur le rivage la plus grande part du jour, et toute la nuit dans le fleuve; car l'eau est plus chaude que le serein et la rosée. De tous les êtres mortels que nous connaissions, celui-ci de la moindre taille parvient à la plus grande; ses œufs ne sont guère plus gros que ceux d'une oie; le petit naît de la longueur de l'œuf, et il s'accroît jusqu'à dix-sept coudées, quelquefois plus. Il a des yeux de porc, de grandes dents et des défenses en saillie, proportionnées à la longueur du corps. Il est le seul des animaux qui n'ait point de langue. Sa mâchoire inférieure est immobile et il en approche sa mâchoire supérieure, en quoi il est encore unique parmi les créatures. Il a de fortes griffes, et sur le dos des écailles qu'il est impossible d'entamer. Aveugle dans l'eau, à terre sa vue est très perçante; or, comme il passe la plupart du temps dans le fleuve, sa bouche entière est remplie d'insectes qui lui sucent le sang. Bêtes et oiseaux le fuient, mais avec lui le trochile vit en paix, parce que cet oiseau lui rend service. En effet, lorsque le crocodile sort de l'eau et monte à terre, son premier besoin est d'aspirer le souffle du zéphyr; il y arrive donc la gueule béante; alors le trochile y pénètre et le délivre des insectes qu'il avale. Le crocodile reçoit ce service avec joie et ne fait jamais de mal au trochile.

Pour tels des Égyptiens, le crocrodile est sacré; pour tels autres, il ne l'est pas. Autour de Thèbes et du lac Mœris, les habitants estiment qu'il est sacré. Chacun d'eux élève un crocodile que l'éducation apprivoise; ils lui passent dans les oreilles des pendants et

des boucles de cristal et d'or ; ils entourent de bracelets ses pattes de devant; ils lui donnent des aliments choisis provenant des sacrifices. Enfin, vivant, ils le soignent de leur mieux ; mort, ils l'embaument et l'inhument dans les sépultures consacrées. Au contraire, ceux qui habitent le territoire d'Éléphantine mangent des crocodiles, ne les croyant en aucune autre façon sacrés.

Les Égyptiens ont plusieurs manières de les prendre; je vais décrire celle qui me paraît le plus digne d'être rapportée. Le pêcheur, après avoir amorcé l'hameçon avec le dos d'un porc, le laisse aller au milieu du fleuve; lui-même, sur le rivage, tient un petit cochon vivant et le frappe. Le crocodile, ayant entendu les cris, court du côté d'où ils viennent, et, rencontrant l'amorce, il l'avale; des hommes alors le retirent de l'eau ; lorsqu'ils l'ont amené à terre, le pêcheur avant tout lui bouche les yeux avec de l'argile. Cela fait, l'animal est facilement dompté ; autrement on n'en viendrait pas à bout sans peine.

Les hippopotames, dans le nome de Papremis, sont sacrés; pour les autres Égyptiens, ils ne le sont pas. Voici la nature et la forme de cet animal : il est quadrupède, à pieds fourchus, avec des sabots de bœuf; son nez est épaté ; il montre des défenses en saillie; il a la crinière, la queue et les hennissements du cheval; sa taille est celle des bœufs les plus forts ; sa peau est d'une telle épaisseur, qu'on en fait des hampes de javelots quand elle est desséchée.

Il y a aussi des loutres dans le fleuve ; on les regarde comme sacrées. Parmi les poissons, le lépidote et l'anguille sont, dit-on, consacrés au Nil, et, parmi les oiseaux, l'oie d'Égypte.

Il y a un autre oiseau sacré qu'on appelle le phénix; je ne l'ai jamais vu, si ce n'est en peinture, car il vient

rarement en Égypte : tous les cinq cents ans, à ce que disent les habitants d'Héliopolis; ils ajoutent qu'il arrive lorsque son père est mort. S'il existe réellement comme on le représente, le plumage de ses ailes est rouge et doré; par la taille, il ressemble surtout à l'aigle. Voici, dit-on, ce qu'il fait, et cela ne me paraît guère croyable : Prenant son essor de l'Arabie, il apporte dans le temple du Soleil, à Héliopolis, son père enveloppé de myrrhe et il l'y ensevelit de la manière suivante : il pétrit de la myrrhe et en façonne un œuf aussi gros que ses forces, qu'il essaye, lui permettent de le porter. Lorsqu'il en a fait l'épreuve, il creuse l'œuf et y introduit son père, puis, avec d'autre myrrhe, il comble le creux où il l'a placé, de manière à retrouver le poids primitif; enfin il emporte l'œuf en Égypte dans le temple d'Héliopolis. Voilà, dit-on, ce que fait cet oiseau.

On voit autour de Thèbes des serpents sacrés qui ne font point de mal aux hommes; ils sont fort petits et portent des cornes au sommet de la tête; à leur mort, on les inhume dans le temple de Jupiter, car on les dit consacrés à ce dieu.

Il y a en Arabie une contrée située à peu près en face de la ville de Buto; je m'y suis rendu pour m'y informer des serpents ailés; à mon arrivée, j'ai vu des os et des arêtes de serpents en une quantité dont il est impossible de donner idée; il y avait de nombreux monceaux d'arêtes, les uns énormes, d'autres médiocres, et aussi de petits. Le lieu où sont répandues ces arêtes est le passage d'une étroite vallée à une vaste plaine, laquelle est contiguë à celle de l'Égypte. Voici ce qu'on en dit : au retour du printemps, les serpents ailés s'abattent de l'Arabie en Égypte; mais les ibis vont à leur rencontre dans ce passage, les

empêchent de pénétrer et les tuent. A cause de cela, les Arabes disent que l'ibis est grandement honoré par les Égyptiens; ceux-ci sont d'accord avec les premiers sur ces honneurs et leur origine.

La forme de l'ibis est celle-ci : tout entier d'un noir très foncé, il a des pattes de grue; son bec est en grande partie courbé. Tel est l'aspect de ces noirs adversaires des serpents; mais les ibis (il y en a de deux espèces) qui se trouvent le plus sous les pas des hommes, ont la tête et la gorge pelées, leur plumage est blanc, sauf la tête, le cou, le bord des ailes et l'extrémité de la queue, qui sont d'un noir très foncé; leurs pattes et leur bec sont les mêmes que chez l'autre espèce. Les serpents sont conformés comme des couleuvres d'eau; leurs ailes, sans plumes, ressemblent beaucoup à celles de la chauve-souris.

Les Égyptiens qui habitent la partie cultivée du pays, se plaisant à orner leur mémoire, sont les plus doctes de tous les hommes que j'aie expérimentés.

Les Égyptiens sont, après les Libyens, les mieux portants de tous les mortels, selon moi, à cause de la constance des saisons. Ils se nourrissent de pains qu'ils font avec le dourah; ils boivent un vin qu'ils fabriquent avec de l'orge, car il n'y a point de vigne dans la contrée. Ils mangent des poissons, les uns séchés au soleil crus, les autres salés dans des séchoirs au sortir de la mer; ils mangent, parmi les oiseaux, des cailles et des canards, et, en outre, de petits oiseaux crus, qu'ils ont fait sécher. Tous les autres oiseaux et les poissons qu'ils ont chez eux, hormis ceux qu'ils reconnaissent comme sacrés, font partie de leurs aliments, rôtis ou bouillis.

Aux banquets des riches, quand le repas est achevé, un homme apporte, dans un cercueil, l'image en bois d'un corps mort imité parfaitement par le sculpteur



IBIS.

et le peintre, et long d'une ou de deux coudées. Cet homme, le montrant à chacun des convives, dit : « Vois celui-ci, bois et tiens-toi joyeux ; tel tu seras après ta mort. » Voilà ce qu'ils font à leurs festins.

Ils observent les coutumes de leurs pères et n'en adoptent pas de nouvelles. Ils en ont beaucoup de très remarquables et, parmi celles-ci, est le linus, chant en usage chez les Phéniciens, à Chypre et ailleurs, mais qui change de nom chez ces nations diverses. Or il se trouve que c'est le même que chantent aussi les Grecs, en lui donnant ce nom de linus ; de sorte qu'au nombre de tant de choses surprenantes qui existent en Égypte, il faut ranger la source inconnue où elle a puisé le linus. Il semblerait qu'elle l'a toujours chanté ; en égyptien, linus se dirait manérus, et les Égyptiens disent que c'est le nom du fils unique de leur premier roi, que, Manérus étant mort prématurément, le peuple l'honora par ses lamentations, et que de là leur est venu ce premier et unique chant.

Avec les Lacédémoniens seuls, les Égyptiens sont d'accord sur cet autre usage : les jeunes gens, lorsqu'ils rencontrent leurs anciens, cèdent le pas, et font un détour ; à leur approche, ils se lèvent de leurs sièges. Mais sur celui qui suit, ils ne se rapportent à aucune nation hellénique : au lieu de se saluer de la voix dans les rues, ils se saluent en laissant tomber leur main jusqu'au genou.

Ils sont vêtus de tuniques de lin, avec des franges autour des jambes ; ils donnent à ces franges le nom de calasiris, et par-dessus la tunique ils portent des manteaux de laine blanche. Toutefois on n'entre point dans les temples avec de la laine ; on n'en laisse pas à ceux qu'on ensevelit : ce serait une impiété. A cet égard, ils sont d'accord avec les traditions orphiques

qu'on appelle aussi bachiques, et qui sont observées à a fois par les Égyptiens et par les Pythagoriciens. Car chez ces derniers c'est une impiété d'ensevelir dans des tissus de laine celui qui est initié aux mystères.

Les Égyptiens ont encore imaginé ce qui suit : chaque mois, chaque jour appartient à quelqu'un des dieux, et tout homme peut prévoir, d'après le jour de sa naissance, ce qui lui arrivera, comment il mourra et quel il sera. Les Égyptiens ont observé plus de prodiges que tous les autres hommes ; car ils n'en laissent passer aucun sans l'examiner et prendre note de ce qui s'ensuit, de sorte que, si quelque prodige semblable se représente, ils jugent de ses conséquences d'après le premier.

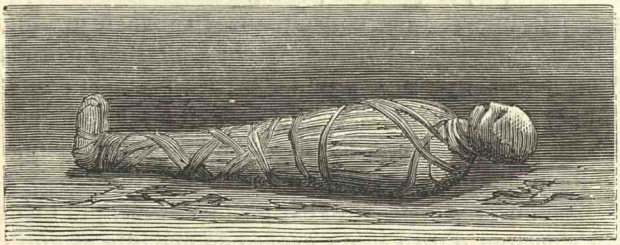
Chez eux l'art divinatoire n'est attribué à aucun homme, mais à certains dieux : les oracles de la contrée sont ceux d'Hercule, d'Apollon, de Minerve, de Diane, de Mars, de Jupiter et de Latone ; c'est ce dernier qu'ils honorent le plus, il réside en la ville de Buto.

La médecine en Égypte est partagée : chaque médecin s'occupe d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les médecins, en tous lieux, foisonnent, les uns pour les yeux, d'autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes.

Voici quelles sont leurs lamentations et leurs funérailles. Lorsqu'ils perdent un parent dont ils faisaient grande estime, toutes les femmes de la famille, après s'être souillé de fange la tête et la figure, laissent le corps à la maison, s'en vont çà et là par la ville, se frappent la poitrine, en compagnie de toutes celles qui ont avec elles des relations d'amitié. D'un autre côté, les hommes se frappent pareillement ; cela fait, ils emportent le corps pour le faire embaumer.

Il y a des personnes préposées à ce soin et qui pos-

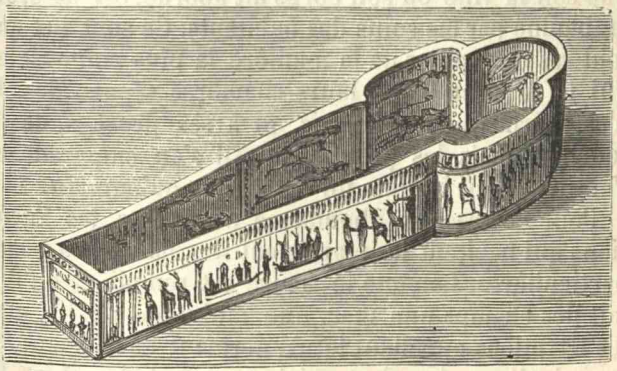
sèdent cet art. Lorsque le mort leur a été apporté, les embaumeurs montrent aux porteurs des modèles de cadavres en bois, imités par la peinture, et ils indiquent celui qu'ils disent le plus digne d'attention, dont je ne crois pas convenable de donner le nom ici (*osiris*); ils font voir après celui-là le second, qui est d'un prix moindre ; et enfin le troisième, le moins coûteux. Après s'être expliqués, ils demandent aux porteurs comment ceux-ci veulent qu'ils opèrent sur le défunt. Aussitôt qu'ils sont tombés d'accord sur le salaire, les porteurs s'en vont. Les autres,



MOMIE.

restés seuls chez eux, procèdent de cette manière à l'embaumement de première classe. D'abord, avec un fer courbé, ils extraient la cervelle par les narines, du moins la plus grande part, et le reste par l'injection de substances dissolvantes. Ensuite, avec une pierre éthiopienne aiguisée, ils fendent le flanc, font sortir tous les intestins de l'abdomen, le lavent avec du vin de palmier, le saupoudrent de parfums broyés, et finalement le recousent après l'avoir rempli de myrrhe pure concassée, de cannelle et d'autres parfums, dont l'encens seul est exclu. Ces choses faites, ils sèchent le corps dans du natron, et l'y laissent plongé pendant soixante-dix jours, pas davantage;

ce n'est point permis. Puis ils lavent le corps et l'enveloppent tout entier de bandelettes du lin le plus fin, enduites de gomme, dont les Égyptiens font un grand usage au lieu de colle. Les parents reprennent alors le cadavre, le renferment dans un coffre de bois à forme humaine, et le déposent debout contre le mur dans la chambre sépulcrale.



BOITE A MOMIE.

Pour l'embaumement moyen les embaumeurs font les préparations suivantes : Ils injectent de l'huile de cèdre dans l'abdomen du mort, sans l'ouvrir ni en retirer les entrailles, et ils ont soin de retenir le liquide, de telle sorte qu'il ne puisse s'échapper. Ensuite, ils plongent le corps dans le natron et l'y laissent le temps prescrit, puis ils font sortir des cavités l'huile de cèdre, que d'abord ils y ont introduite. Or elle a assez de force pour emporter avec elle intestins et viscères; elle a tout liquéfié. Extérieurement le natron a desséché les chairs, et il ne reste du mort que la peau et les os; ces choses faites, ils le rendent en cet état et ne s'en occupent plus.

Voici le troisième embaumement à l'usage de la classe pauvre : les embaumeurs font dans les intestins une injection de raifort et ils sèchent le corps dans le natron, pendant les soixante-dix jours.

Quiconque, parmi les Egyptiens ou les étrangers indistinctement, est trouvé mort, après avoir été saisi par un crocodile ou entraîné par le fleuve, quelle que soit la ville où son corps ait abordé, est de droit embaumé par les soins des habitants. Ce sont eux qui font ses funérailles de la manière la plus coûteuse et qui le déposent dans leurs chambres sépulcrales. Il n'est permis ni à ses amis, ni à ses proches, de le toucher, mais les prêtres du Nil s'en emparent et l'ensevelissent comme un corps plus qu'humain.

Pour se procurer abondance d'aliments, les Égyptiens qui habitent les marais ont des habitudes à eux particulières. Lorsque le fleuve est rempli et qu'il a fait des champs une mer, une multitude de lis, que les Égyptiens appellent lotus, germent dans l'eau. Ils les récoltent, les font sécher au soleil, pilent le dedans de cette plante, lequel ressemble au pavot, et en font du pain. La racine du lotus aussi est alimentaire, assez douce, ronde et de la grosseur d'une pomme. Le fleuve produit encore des lis semblables à des roses; leurs fruits sortent de la racine dans des calices à part qui ont des alvéoles de même que des nids de guêpes; ils sont comestibles et gros comme des noyaux d'olive; on les consomme verts ou desséchés. Le byblus est une plante annuelle; les Égyptiens l'arrachent aussi des marais et en coupent la partie supérieure pour divers usages : ce qui reste du pied, long d'une coudée, ils le mangent ou le vendent. Pour avoir un bon byblus, il faut le faire cuire à l'étouffée dans un fourneau chauffé jusqu'au rouge; c'est ainsi

qu'on le sert. Plusieurs habitants du marais ne vivent que de poissons; ils les pêchent, les vident, les font sécher au soleil et les mangent en cet état.

Ceux des Égyptiens qui habitent au bord des marais, font usage de l'onguent qu'ils extraient du fruit du sillicypria et qu'ils nomment *cici*. Voici comment ils l'obtiennent : ils sèment sur les bords des canaux et des lacs les sillicyprias, qui, chez les Grecs, viennent spontanément, à l'état sauvage. Ceux qu'on a semés en Égypte portent beaucoup de fruits, mais d'une mauvaise odeur. Après la récolte, les uns les conservent et en expriment l'huile; d'autres, après les avoir débarrassés de toute humidité, en font une décoction et recueillent le liquide qu'elle produit. C'est un corps gras, non moins propre que l'huile d'olive à l'usage de la lampe; mais il a une odeur insupportable.

Contre les cousins, qui sont innombrables, les Égyptiens ont divers expédients. Ceux qui demeurent au-dessus des marais se bâtissent des tours au haut desquelles ils montent pour se coucher ; car les cousins, à cause du vent, ne peuvent voler qu'au ras terre. Ceux qui habitent les marais substituent aux tours une autre invention : tout homme, chez eux, est pourvu d'un filet; le jour, il s'en sert pour pêcher des poissons ; la nuit, il en enveloppe la couche sur laquelle il repose, et puis se glisse sous le filet et s'endort. Les cousins, s'il dormait dans son manteau ou sa robe de lin, le mordraient à travers; ils n'essayent même pas de le mordre au travers du filet.

Les barques des Égyptiens, celles qu'ils emploient au transport des marchandises, sont faites d'acacia, arbre qui ressemble au lotus de Cyrène, et dont les larmes sont de la gomme. De cet acacia, donc, ils coupent des planches longues de deux coudées, et les

assemblent à la manière des briques : pour consolider cet assemblage et lui donner la forme d'un vaisseau, ils les traversent de longues et fortes chevilles qui les attachent les unes aux autres. Lorsqu'ils les ont ainsi ajustées en forme de navire, ils en façonnent le pont au moyen de poutres transversales; ils ne font point de côtes pour soutenir les flancs, mais intérieurement ils calfatent les jointures avec du byblus. Ils n'y adaptent qu'un gouvernail, qui traverse la quille; le mât est d'acacia, les voiles sont de byblus. Les barques ne peuvent naviguer en remontant le fleuve, à moins qu'un vent violent ne souffle; on les remorque du rivage. Voici comme on les manœuvre : Quand elles suivent le courant, on a une claie de tamaris doublée d'une natte de roseaux; on a une pierre trouée du poids d'au moins deux talents; on attache à l'avant, au moyen d'un câble, la claie qu'on laisse flotter au gré de l'eau, et à l'arrière la pierre, au moyen d'un autre câble. La claie suit le fil de l'eau, marche rapidement et entraîne la barque; la pierre, tirée par la poupe, touche le fond du fleuve et modère le mouvement. Ils ont un grand nombre de barques; quelques-unes portent plusieurs milliers de talents.

Quand le Nil est débordé, on ne voit plus que les villes au-dessus de l'eau. Le reste de l'Égypte est devenu une mer; les villes seules dominent. Alors on fait les trajets, non en suivant le lit du fleuve, mais à travers champs.

Jusqu'ici j'ai parlé d'après ce que j'ai vu ou d'après mon opinion, et les renseignements que j'ai recueillis désormais je répéterai les récits des Égyptiens comme je les ai entendus. J'y ajouterai toutefois ce que j'aurai pu observer par moi-même. Les prêtres m'ont dit que Ménès, premier roi d'Égypte, avait pro-

tégé par des digues le territoire de Memphis. Auparavant, le fleuve s'étendait jusqu'à la montagne de sable du côté de la Libye. Ménès combla de terre, à cent stades au-dessus de Memphis, le bras du Nil qui se dirigeait vers le midi, mit à sec le vieux lit que les eaux avaient creusé, et les força de couler au milieu de la vallée. Maintenant encore, ce bras détourné est, de la part des Perses, l'objet d'une surveillance très active; chaque année ils fortifient la digue, car, si le fleuve venait à la rompre et à la franchir, Memphis courrait le danger d'être submergée tout entière. Lorsque le terrain mis à sec par ce Ménès fut un sol ferme, d'une part il y bâtit cette ville qui est aujourd'hui Memphis (elle est dans le plus étroit défilé de l'Égypte), puis il l'entoura, au nord et à l'ouest, d'un lac artificiel communiquant avec le fleuve, qui lui-même clôt la ville à l'est; d'autre part, il érigea le temple de Vulcain, vaste et digne d'admiration.

Les prêtres m'ont ensuite énuméré, d'après un livre, trois cent trente noms d'autres rois, successeurs de Ménès. Dans cette longue suite de générations, il y eut dix-huit rois éthiopiens et une reine de naissance égyptienne, de même que tout le reste des rois. Elle se nommait Nitocris, comme l'une des reines de Babylone; son frère, m'ont-ils dit, régnant avant elle, fut tué par les Égyptiens, qui donnèrent la royauté à Nitocris. Après quoi, pour venger le roi défunt, elle fit périr par artifice un grand nombre de ses sujets. Ayant fait construire un vaste appartement souterrain, elle invita, sous prétexte de l'inaugurer, mais avec d'autres desseins, ceux qu'elle savait surtout coupables du meurtre; elle leur donna un banquet splendide, et pendant qu'ils festoyaient, elle fit arriver sur eux le fleuve par un long conduit secret. Voilà ce

qu'ils m'ont raconté d'elle, ajoutant que, lorsqu'elle eut assouvi sa vengeance, elle se jeta dans une chambre pleine de cendres, afin d'échapper au châtiment.

Ils ne m'ont donné aucune indication des travaux des autres rois, et ne m'ont point dit qu'ils eussent rien fait d'éclatant, hormis un seul, le dernier de tous, Mœris. Celui-ci construisit les admirables portiques de Vulcain, ceux du nord; il creusa un lac dans lequel il éleva des pyramides dont je donnerai les dimensions en même temps que celles du lac lui-même. Voilà ce qu'a laissé ce roi; les autres, rien.

Laissons donc de côté tous ces rois; je ferai mention de celui qui vint après eux, et dont le nom est Sésostris. Selon les prêtres, le premier il sortit du golfe Arabique avec des vaisseaux de guerre; il subjugua toutes les nations que baigne la mer Rouge; et, en continuant de naviguer, il parvint en des parages où sa flotte ne put avancer à cause des bas-fonds. De là il revint en Égypte; il y leva une armée nombreuse; il la poussa au travers du continent; il soumit tous les peuples qu'il trouva sur son passage. Chez les nations les plus vaillantes, ont-ils ajouté, chez celles qui désirèrent conserver leur liberté, le vainqueur éleva des colonnes indiquant, par des inscriptions, son propre nom et celui de sa patrie, et constatant qu'il les avait réduites par la force.

De conquête en conquête, il parcourut le continent et passa d'Asie en Europe, où il subjugua les Scythes et les Thraces. L'armée égyptienne me paraît avoir pénétré jusqu'en ces deux contrées, mais pas plus loin. Car on y voit des colonnes élevées par Sésostris, mais on n'en trouve point au delà. De cette limite, il rebroussa chemin, et, lorsqu'il fut revenu au Phase, une partie des siens demeura sur ce fleuve,

soit (je ne puis le dire exactement) que le roi Sésostris, les ayant détachés de son armée, leur eût donné ce pays à coloniser, soit qu'ils eussent pris cette résolution d'eux-mêmes, fatigués de leurs longues courses.

La plupart des colonnes que le roi Sésostris a dressées en diverses contrées ne subsistent plus; mais dans la Palestine syrienne j'en ai vu moi-même, ainsi que les inscriptions dont j'ai parlé. Il y a aussi en Ionie deux images de ce guerrier, sculptées dans le roc: l'une est sur le chemin d'Éphèse à Phocée, l'autre sur celui de Sardes à Smyrne. Des deux côtés, l'homme est représenté haut de cinq spithames, ayant dans la main droite une lance, dans la gauche un arc; le reste de l'équipement à l'avenant, car il tient de l'égyptien et de l'éthiopien; d'une épaule à l'autre, sur la poitrine, sont gravés des caractères hiéroglyphiques d'Égypte dont voici le sens : « Moi, j'ai acquis ces contrées par la force de mon bras. »

Selon le récit des prêtres, Sésostris, à son retour, avec beaucoup d'hommes des contrées qu'il avait subjuguées, arriva près de Péluse, à Daphné, où son frère, à qui il avait confié l'Égypte, lui offrit, ainsi qu'à ses fils, l'hospitalité. Or, autour de la maison, du bois était amoncelé, et l'on y mit le feu. Sésostris était accompagné de sa femme et elle lui conseilla d'étendre sur le bûcher deux de ses six fils, d'en faire un pont au-dessus du brasier, de passer sur leurs corps et de s'échapper. Sésostris fit ce qu'elle lui suggéra; deux de ses enfants périrent de cette manière; les autres, avec leur père, furent sauvés.

Sésostris, rentré en Égypte, punit son frère; et il utilisa la multitude qu'il avait amenée des pays conquis, en lui faisant tirer les énormes pierres qui, sous ce roi, ont été transportées au temple de Vulcain. Il or-

donna ensuite à ces captifs de creuser tous les canaux qui maintenant existent en Égypte. Depuis ce temps, l'Égypte, quoique plate, n'a plus ni chevaux ni chars. Les nombreux canaux et leurs détours divers en sont la cause. Voici par quel motif le roi se décida à couper ainsi son territoire. Les Égyptiens qui habitaient des villes, non sur le fleuve, mais dans l'intérieur des terres, faisaient usage des breuvages saumâtres qu'ils trouvaient dans leurs puits. C'est pour y remédier que l'Egypte fut coupée de quantité de canaux.

Les prêtres m'ont dit encore que ce roi partagea la contrée entre tous les Égyptiens, donnant à chacun un égal carré de terre; qu'il établit en conséquence ses revenus, fixant la redevance à payer par chacun annuellement. Si le fleuve venait à emporter quelque partie de l'héritage d'un habitant, celui-ci allait trouver le roi et lui déclarait ce qui était advenu. Sésostris alors envoyait des inspecteurs pour mesurer de combien le champ était diminué, afin que l'impôt fut réduit, et perçu en proportion de ce qu'il en restait. Il me semble que la géométrie fut inventée à cette occasion, et qu'elle passa d'Égypte en Grèce. Quant au cadran solaire, au gnomon et aux douze divisions du jour, les Grecs les ont reçus des Babyloniens.

Ce roi fut le seul Égyptien qui régna sur l'Éthiopie; il a laissé, comme monuments, les statues de pierre qu'on voit devant le temple de Vulcain, la sienne propre, celle de sa femme, toutes deux de trente coudées, et celles de ses quatre fils, chacune de vingt coudées. Le prêtre de Vulcain, longtemps après, ne souffrit pas que Darius élevât sa statue en avant de celles-là, disant que le Perse n'avait point accompli d'aussi grandes actions que l'Égyptien : « Car, ajouta-t-il, Sésostris a conquis autant de nations que le roi,

et, en outre, les Scythes, que celui-ci n'a pu vaincre. Il n'est donc point juste que Darius érige sa statue en avant de celle d'un homme qu'il n'a point surpassé par ses exploits. » Les prêtres disent que Darius pardonna ce discours.

Selon eux, à la mort de Sésostris, son fils Phéron hérita de la royauté. Ce roi n'entreprit aucune expédition, et il lui arriva de devenir aveugle dans les circonstances que je vais dire : Le fleuve était monté à une hauteur certes alors très grande, à plus de dix-huit coudées, et avait inondé les champs, quand une tempête l'agita et le rendit houleux. Or le roi, transporté d'une fureur insensée, saisit une javeline et la lança au milieu des tourbillons du fleuve. Soudain ses yeux s'obscurcirent et il fut bientôt aveugle. Il le fut pendant dix ans. Dès qu'il fut délivré de sa cécité, il consacra diverses offrandes dans tous les temples célèbres, et (ce qui mérite le plus d'attention) dans le temple du Soleil d'admirables ouvrages : deux obélisques, tous les deux d'une seule pierre, tous les deux hauts de cent coudées, larges de huit.

Les prêtres m'ont dit qu'un homme de Memphis dont le nom, en langue grecque, serait Protée, avait succédé à Phéron. L'enclos qui lui est consacré existe encore à Memphis, au sud-est du temple de Vulcain; il est remarquablement beau et magnifiquement orné. A l'entour demeurent les Phéniciens de Tyr, et ce quartier est appelé le camp des Tyriens. On voit, dans l'enclos de Protée, un temple dédié à Vénus-Étrangère; je présume que ce temple est celui d'Hélène, fille de Tyndare, à cause de la tradition qui m'a été rapportée qu'Hélène aurait vécu chez Protée, et aussi à cause de ce nom de Vénus-Étrangère; en effet, en aucun des temples de Vénus, cette déesse n'est surnommée étrangère.

Selon les prêtres, à Protée succéda Rhampsinite, qui laissa comme monument le portique du temple de Vulcain, qui regarde l'ouest. En face du portique, il érigea deux statues hautes de vingt-cinq coudées; les Égyptiens appellent Été celle qui est placée au nord, Hiver celle du midi. Ce roi posséda une immense somme d'argent, telle qu'aucun de ceux qui lui ont succédé n'a pu la surpasser ni même l'atteindre. Or il voulut thésauriser en toute sécurité; il fit donc bâtir en pierres de taille une chambre dont l'un des murs était une partie de l'enceinte du palais; de son côté, le constructeur, complotant contre ses richesses, imagina de disposer l'une des pierres du mur de telle sorte que deux hommes, ou même un seul, pussent facilement l'ôter. Dès que la chambre fut achevée, le roi y déposa ses trésors; le temps s'écoula et le constructeur, étant près de la fin de sa vie, appela ses fils (car il en avait deux) et leur raconta comment, dans sa prévoyance pour eux, et afin qu'ils eussent abondance de biens, il avait usé d'artifice en bâtissant le trésor du roi. Après leur avoir clairement expliqué comment on pouvait enlever la pierre, il leur en donna les dimensions, et leur dit que, s'ils ne les oubliaient pas, ils seraient les intendants des richesses royales. Il mourut, et les jeunes gens ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre; ils allèrent la nuit autour du palais; ils trouvèrent la pierre de la chambre bâtie en dernier lieu; ils la firent mouvoir aisément, et ils emportèrent une somme considérable. Lorsqu'il arriva au roi d'ouvrir cette chambre, il fut surpris de voir combien il manquait de vases à son trésor; il n'y avait personne à accuser; les sceaux étaient intacts et la chambre fermée. Comme, à deux ou trois reprises, le nombre lui en parut diminuer toujours (car les voleurs ne se

lassaient pas de piller), il prit ce parti : il ordonna que l'on fabriquât des pièges et qu'on les plaçât autour des vases qui contenaient son argent. Les voleurs vinrent, comme depuis le commencement ; l'un d'eux entra, s'approcha d'un vase et soudain fut pris au piège. Il comprit aussitôt dans quel malheur il était tombé ; il appela donc son frère, lui apprit l'accident et lui enjoignit d'entrer au plus vite. « Coupe-moi la tête, ajouta-t-il, quand l'autre fut près de lui ; car, si je suis vu et reconnu, je te perds en même temps que moi. » Le frère sentit qu'il avait raison, et il suivit son conseil ; puis, ayant rajusté la pierre, il s'en fut à sa maison avec la tête du défunt. Au point du jour, le roi se rendit à son trésor, et fut stupéfait d'y trouver, dans le piège, le corps du voleur sans sa tête ; la chambre n'offrait aucune marque d'effraction, et l'on n'y apercevait ni entrée ni sortie. Dans l'incertitude où le jeta une telle aventure, il imagina un nouvel expédient : il fit suspendre, le long du mur, le corps du voleur, et, plaçant à l'entour des gardes, il leur commanda de saisir et de lui amener quiconque ils verraient pleurer ou gémir. Pendant que le corps était suspendu, la mère, terriblement exaspérée, s'entretenait avec son fils survivant ; elle finit par lui prescrire de s'ingénier, de délier le cadavre comme il pourrait, et de l'apporter en sa demeure, le menaçant, s'il n'obéissait pas, de le dénoncer au roi comme le détenteur de ses richesses. Comme sa mère le pressait durement, et qu'il ne gagnait rien sur elle, malgré ses nombreuses instances, il eut recours à ce stratagème : il bâta des ânes ; puis, ayant rempli de vin des outres, il les chargea sur les ânes, qu'ensuite il poussa devant lui. Or, quand il fut en présence des gardes, auprès du corps suspendu, il tira à lui deux ou trois queues d'outres et les dénoua pen-

dant qu'elles vacillaient ; le vin alors de couler, et lui de se frapper la tête à grands cris, comme s'il n'eût su vers quel âne d'abord courir. Les gardes cependant à l'aspect du vin coulant à flots, se précipitèrent sur le chemin avec des vases pour en recueillir, comme s'il ne se répandait qu'à leur profit. L'homme feignit contre eux tous une grande colère ; il les accabla d'injures ; ensuite, voyant qu'ils le consolaient, il fit semblant de s'adoucir et de laisser tomber son courroux. Finalement, il poussa ses ânes hors du chemin et rajusta le chargement, tout en se prenant à causer avec les gardes ; l'un de ceux-ci le plaisanta et s'efforça de le faire rire ; en récompense il leur donna une outre. Ils se couchent aussitôt et ne songent plus qu'à se divertir, s'écriant : « Assieds-toi ; reste à boire avec nous. » Il se laisse persuader et demeure avec les gardes, qui lui prodiguent des marques d'amitié ; il ne tarde pas à leur donner une seconde outre. A force d'user de ce breuvage libéralement offert, les gardes s'enivrent complètement, et ils s'endorment au lieu même où ils avaient bu. L'homme saisit le moment, et, la nuit étant venue, il délia le corps de son frère, puis, pour les outrager, il rasa la joue droite de chacun des gardes, chargea le cadavre sur ses ânes et reprit son chemin, ayant exécuté les ordres de sa mère.

Lorsque l'on rapporta au roi toutes ces choses, il fut frappé de l'adresse et de l'audace de l'homme. Enfin il envoya dans toutes les villes, et fit proclamer qu'il lui accorderait impunité et bon accueil s'il se présentait devant lui. Le voleur vint plein de confiance. Rhampsinite l'admira grandement et lui donna sa fille en mariage, comme au plus ingénieux des hommes, estimant que les Égyptiens l'emportaient sur les autres mortels, et lui sur les Égyptiens.

Après cela, les prêtres m'ont dit que ce roi descendit vivant au lieu que les Grecs supposent être le séjour de Pluton; que là, il joua aux dés avec Cérès; qu'il la gagna quelquefois et que d'autres fois il fut battu par elle; qu'il revint, ayant reçu de la déesse le présent d'une nappe d'or. A cause de cette descente et après le retour de Rhampsinite, les Égyptiens instituèrent, m'ont-ils dit, une certaine fête, et moi-même je sais que de mon temps ils la célébraient encore : toutefois je ne puis dire si elle a cette origine ou toute autre. Or, ce jour-là, les prêtres, ayant tissu un manteau, bandent avec une ceinture les yeux de l'un des leurs et le mettent, revêtu de ce manteau, sur le chemin qui conduit au temple de Cérès; ensuite ils reviennent. Cependant le prêtre, les yeux bandés, est conduit par deux loups à ce temple, qui est à deux stades de la ville, et par eux ramené au lieu d'où il était parti.

Que celui qui trouve croyables les récits des Égyptiens en fasse son profit. Pour moi, dans tout le cours de mon récit, je m'attache à rapporter tout ce que j'ai ouï dire de chacun. Les Égyptiens prétendent que Cérès et Bacchus règnent sur les morts. Or ils sont les premiers qui aient parlé de cette doctrine selon laquelle l'âme de l'homme est immortelle et, après la destruction du corps, entre toujours en un autre être naissant. Lorsque, disent-ils, elle a parcouru tous les animaux de la terre et de la mer et tous les oiseaux, elle rentre dans un corps humain; le circuit s'accomplit en trois mille années. Il y a des Grecs qui se sont emparés de cette doctrine, comme si elle leur était propre, les uns jadis, d'autres récemment.

Les prêtres m'ont dit encore que jusqu'à Rhampsinite l'équité prévalait en Égypte et que la prospérité du pays était grande; mais après lui Chéops

régna et l'on eut à souffrir toute espèce de misère. D'abord, il ferma tous les temples et défendit d'offrir des sacrifices; ensuite, il força les Égyptiens de travailler pour lui. A quelques-uns, il imposa la tâche de tirer jusqu'au Nil des pierres qu'ils extrayaient de la montagne arabique; à d'autres il prescrivit de passer en barques ces pierres et de les conduire à la montagne Libyque. Ils travaillaient sans relâche, au nombre de cent mille hommes, que l'on relevait tous les trois mois. Le peuple accablé employa dix ans à construire le chemin par lequel on transportait les pierres, œuvre, à ce qu'il me semble, à peine moindre que la pyramide, car sa longueur est de cinq stades, sa largeur de dix brasses et sa plus grande hauteur de huit brasses; il est fait de pierres de taille, ornées de figures sculptées. A ce chemin on employa donc dix années, pendant lesquelles on fit, en outre, les chambres souterraines, creusées dans la colline où sont les pyramides. Ces chambres, destinées à la sépulture de Chéops, se trouvèrent dans une île, au moyen de canaux alimentés par l'eau du fleuve. Il fallut vingt années pour la pyramide elle-même; elle est quadrangulaire, chacune de ses faces a huit plèthres à la base; sa hauteur est pareillement de huit plètres; elle est toute en pierres de taille parfaitement ajustées; nulle des pierres n'a moins de trente pieds.

Cette pyramide a été faite, comme je vais dire, en gradins. Lorsque l'on eut construit la base, on éleva des pierres, à l'aide de machines fabriquées avec de courtes pièces de bois; la force d'une machine agissait d'abord depuis le sol jusqu'au plateau du premier gradin; on y transportait la pierre que l'on posait sur une seconde machine, qui s'y trouvait fixée. De là elle était montée sur le second gradin, et sur



GRANDE PYRAMIDE ET SPHINX.

une troisième machine. Autant il y avait de rangées de gradins, autant il y avait de machines. Il est possible cependant qu'il n'y eût qu'une seule machine portative : en ce cas, on la montait de gradin en gradin, après y avoir élevé la pierre. Car il faut que je rapporte les deux procédés, comme ils m'ont été dits. Le sommet de la pyramide fut achevé avant le reste; on donna ensuite la dernière main au gradin suivant, et l'on termina par le plus bas, par celui qui touchait au sol.

Chéops, au rapport des Égyptiens, régna cinquante ans; après sa mort son frère Chéphren hérita de la royauté et se comporta comme lui en toutes choses; il bâtit une pyramide moindre, par ses dimensions, que celle du feu roi; je l'ai moi-même mesurée; elle n'a ni chambres souterraines, ni canaux qui conduisent jusqu'à ses pieds l'eau du fleuve, comme cela a lieu pour l'autre, où des dérivations du Nil forment une île dans laquelle on dit que gît le corps de Chéops. Après avoir élevé le premier gradin en pierres marbrées d'Ethiopie, il donna à la pyramide quarante pieds d'élévation de moins qu'à la première, dont elle est peu éloignée; toutes les deux sont sur le même plateau, dont la hauteur est d'environ cent pieds. Selon les prêtres, Chéphren a régné cinquante-six ans.

On compte donc cent six ans pendant lesquels les Égyptiens souffrirent toute espèce de misère; les temples durant tout ce temps furent fermés. Le peuple, dans sa haine pour ces rois, évite de les nommer : il appelle les pyramides, pyramides de Philition; c'est le nom d'un pâtre qui alors paissait en cet endroit ses troupeaux.

Après Chéphren, les prêtres m'ont dit que Mycérinus, fils de Chéops, monta sur le trône. Les action de son père ne lui étaient point agréables. Il rouvrit

les temples, il renvoya le peuple, réduit aux dernières extrémités de la souffrance, à ses fêtes religieuses et à ses travaux; enfin il rendit des jugements plus équitables que ceux de tous leurs rois. On le loue à ce sujet plus que nul des autres souverains de l'Égypte : car non seulement il jugeait bien, mais à celui qui se plaignait de sa décision, il faisait quelque présent qui apaisait son mécontentement. Cependant ce Mycérinus, si doux, si attentif à s'occuper du bonheur des Égyptiens, fut assailli par des calamités qui commencèrent par la mort de sa fille. C'était le seul enfant qu'il eût en ses demeures; il ressentit du coup qui le frappait une douleur extrême, et, voulant ensevelir sa fille avec plus d'éclat qu'aucune autre, il fit faire une génisse en bois creux que l'on dora, et dans ses flancs il étendit sa fille morte.

Cette génisse ne fut point enterrée; encore de mon temps, on la voyait à Saïs en la demeure royale, dans une chambre richement ornée ; près d'elle des parfums de toute sorte brûlaient chaque jour, et pendant la nuit entière une lampe était allumée.

Après la mort de sa fille, voici le second malheur qui atteignit le roi : Un oracle lui vint de la ville de Buto, déclarant qu'il n'avait plus que six ans à vivre et que la septième année il mourrait. Il en fut cruellement affligé, et il envoya des reproches à l'oracle, se plaignant de ce que son père et son oncle, après avoir fermé les temples, perdu le souvenir des dieux, opprimé les hommes, avaient longtemps vécu, tandis que lui, religieux comme il était, devait si promptement périr. Le second message de l'oracle répondit qu'à cause de cela même sa vie serait abregée; qu'il n'avait point fait ce qu'il avait à faire; que l'Égypte aurait dû souffrir cent cinquante ans; que les deux rois ses prédécesseurs

l'avaient compris,et lui non. Mycérinus, à ces paroles, se vit condamné; il fit fabriquer une multitude de lampes pour les allumer à la nuit, boire et mener vie joyeuse, sans cesser ni nuit ni jour, errant sur les lacs, dans les bois, et partout où il apprenait qu'il trouverait une occasion de plaisir. Il avait imaginé de faire de la nuit le jour, afin de mettre en défaut l'oracle et de vivre douze années au lieu de six.

Ce roi aussi laissa une pyramide, beaucoup moindre que celle de son père; pareillement quadrangulaire, elle n'a de chaque côté que trois plèthres moins vingt pieds, et est construite moitié en pierres d'Éthiopie.

Les prêtres m'ont dit qu'après Mycérinus, Asychis avait été roi d'Égypte. Il éleva le portique du temple de Vulcain, du côté du midi, le plus beau et le plus grand de tous. Car s'ils sont tous ornés de figures sculptées, si l'aspect de la construction varie partout à l'infini, ce côté est plus varié et plus magnifique encore. Sous ce règne, dit-on, il y eut grande disette de monnaie frappée; les Égyptiens, en conséquence, rendirent une loi qui permettait d'emprunter en donnant pour gage le cadavre de son père; une clause additionnelle permit au prêteur de disposer de la chambre sépulcrale de l'emprunteur, et, en cas de refus d'acquitter leur dette, ceux qui avaient donné un tel gage encouraient la punition que voici : en cas de mort, impossibilité d'obtenir la sépulture, ni dans le sépulcre paternel, ni dans aucun autre; interdiction d'ensevelir aucun des leurs. Asychis, voulant surpasser ses prédécesseurs, bâtit en briques une pyramide avec l'inscription suivante, gravée sur une pierre : « Ne me méprise pas à cause des pyramides de pierre; je l'emporte sur elles autant que Jupiter sur les autres dieux; car, en plongeant un

épieu dans le lac, en réunissant ce qui s'y attachait d'argile, on a fait les briques dont j'ai été construite. »

Après Asychis, selon les prêtres, régna un aveugle de la ville d'Anysis, nommé lui-même Anysis. Sous ce règne, les Éthiopiens et leur roi Sabacos envahirent l'Égypte avec une grande armée. L'aveugle s'enfuit et se réfugia dans les marais; l'Éthiopien régna sur l'Égypte cinquante ans; il mit en pratique ce qui suit: Lorsque l'un des Égyptiens commettait un crime, comme il ne voulait faire périr aucun d'eux, il jugeait le coupable selon la gravité de sa faute, et le condamnait à exhausser sa ville natale en y amoncelant de la terre. Ainsi les villes devinrent plus hautes encore qu'elles ne l'étaient. Le sol avait d'abord été exhaussé sous Sésostris par ceux qui avaient creusé les canaux; sous l'Éthiopien, elles atteignirent leur élévation actuelle.

Les prêtres rapportent ainsi la cause du départ de l'Éthiopien: Pendant son sommeil, il lui sembla qu'un homme, se tenant auprès de lui, l'exhortait à réunir tous les prêtres de l'Égypte et à les couper par le milieu du corps. Or, ajoutent-ils, après avoir eu cette vision, il pensa que les dieux avaient simulé cet ordre, afin qu'ayant commis un sacrilège il s'attirât quelque malheur, de la part des dieux eux-mêmes ou de la part des hommes. Il se décida donc à ne le point exécuter et au contraire à partir, puisque le temps pendant lequel il lui avait été prédit qu'il règnerait sur l'Égypte était écoulé. En effet, lorsqu'il était encore en Éthiopie, les oracles lui apprirent qu'il devait régner cinquante ans sur l'Égypte; comme ce nombre d'années était accompli et que sa vision l'avait troublé, Sabacos partit volontairement.

Lorsque l'Éthiopien eut quitté l'Égypte, l'aveugle

régna de nouveau, quittant le marais où il avait demeuré cinquante ans, pendant lesquels il avait formé une île avec de la terre et des cendres. Car, chaque fois que les Égyptiens, à l'insu de Sabacos, lui apportaient des vivres, il leur demandait de lui faire aussi présent d'un peu de cendres. Cette île, personne ne put la découvrir; durant plus de quatre cents ans, les rois qui précédèrent Amyrtée ne furent point assez habiles pour la trouver; on la nomma l'île d'Elbo; son étendue est de dix stades dans tous les sens.

Après Anysis régna le prêtre de Vulcain que l'on appelait Séthon. Celui-ci tint en mépris et négligea les guerriers égyptiens, parce qu'il n'avait pas besoin d'eux. Il leur fit subir plus d'une humiliation, et, entre autres, celle de les dépouiller de leurs champs. Car à chaque chef de famille, sous les premiers rois, douze arpents d'excellentes terres avaient été donnés. Après cela, Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, fit entrer en Égypte une grande armée, et les guerriers égyptiens refusèrent de combattre. Le prêtre entra au temple et, devant la statue, se lamenta au sujet des dangers qu'il allait courir. Pendant qu'il gémissait, le sommeil vint à lui et il lui sembla, en une vision, qu'un dieu, se tenant à ses côtés, le rassurait et lui promettait qu'il n'éprouverait aucun échec en résistant à l'armée des Arabes, car lui-même devait lui envoyer des auxiliaires. Plein de confiance en ce songe, il réunit ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre pour les conduire en armes à Péluse, porte de l'Égypte de ce côté. Nul des guerriers ne l'accompagna, mais des petits marchands, des foulons, des vivandiers. Ils arrivèrent à leur poste, et, durant la nuit, une nuée de rats des champs se répandit sur leurs adversaires, dévorant leurs carquois,

les cordes de leurs arcs, les poignées de leurs boucliers, de telle sorte que le lendemain les envahisseurs, se voyant dépouillés de leurs armes, s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut tué. On voit maintenant dans le temple de Vulcain la statue en pierre de ce roi, ayant sur la main un rat et cette inscription : « Que celui qui me regarde soit pieux. »

Les Égyptiens, devenus libres après le règne du prêtre de Vulcain, divisèrent le royaume en douze parts et instituèrent douze rois, car en aucun temps ils n'ont été capables de vivre sans rois. Ceux qu'ils choisirent s'allièrent entre eux par des mariages et régnèrent en observant ces conventions : Ne se rien prendre les uns aux autres; ne point chercher à posséder l'un plus que l'autre; rester, autant que possible, unis. Ils firent et maintinrent ces lois, parce qu'un oracle leur prédit que celui des douze qui, dans le temple de Vulcain, ferait des libations avec un casque d'airain, deviendrait roi de l'Égypte entière; en conséquence, ils n'entraient dans aucun temple les uns sans les autres.

Il leur parut à propos de laisser un monument érigé en commun, et, en vue de leur gloire, ils bâtirent le labyrinthe un peu au-dessus du lac de Mœris, près de la ville des crocodiles. Je l'ai vu et l'ai trouvé au-dessus de tout ce que l'on peut dire. Car, si l'on réunissait tous les remparts et toutes les constructions de la Grèce, l'ensemble paraîtrait avoir coûté moins de travail et de dépense que le labyrinthe. Quelque admiration que méritent les temples d'Éphèse et de Samos, les pyramides déjà les surpassaient en renommée, car chacune d'elles équivaut aux plus grands édifices des Grecs. Or le labyrinthe l'emporte de beaucoup sur les pyramides. En

effet, il se compose de douze palais couverts; leurs portes sont vis-à-vis les unes des autres : six du côté du nord, six au midi; un seul mur extérieur enveloppe toutes les cours. Les chambres sont doubles, les unes souterraines, les autres au rez-de-chaussée; il y en a trois mille : quinze cents par étage. Nous avons vu et traversé les chambres hautes, nous en parlons après les avoir visitées ; nous ne connaissons les souterraines que par ouï-dire. Car les Égyptiens qui en ont la garde ont refusé de nous les montrer, disant qu'elles renfermaient les sarcophages des rois fondateurs du labyrinthe et des crocodiles sacrés. Ainsi nous parlons des chambres inférieures d'après autrui, mais nous avons vu les chambres supérieures, le plus grand des travaux des hommes. Les passages à travers les chambres, les circuits à travers les palais nous causaient, par leur variété, mille surprises, alors que nous passions d'une cour dans les chambres, des chambres dans des galeries, des galeries dans d'autres espaces couverts, et des chambres dans d'autres cours. Le plafond de toutes les chambres est en même pierre que les murs; murs et plafonds sont ornés d'un grand nombre de figures sculptées. Chaque palais a un péristyle intérieur en pierres blanches, merveilleusement appareillées. A chacun des angles du labyrinthe, il y a une pyramide de quarante brasses, sur laquelle sont sculptées des figures diverses; on y entre par une voie souterraine.

Ce labyrinthe, tel que je viens de le décrire, excite cependant moins d'admiration que le lac Mœris auquel il touche. Le lac a de périmètre trois mille six cents stades ou soixante schènes, le même nombre que la côte du Delta. Il s'étend du nord au sud-est et a cinquante brasses dans sa plus grande profondeur;

il démontre lui-même qu'il a été creusé et fait de main d'homme ; car, vers son centre, deux pyramides de cent brasses chacune, dont moitié dans l'eau et moitié au-dessus de la surface, ont été construites, l'une et l'autre surmontées d'une grande statue de pierre, assise sur un trône. Ainsi ces pyramides ont cent brasses : or cent brasses font un stade de six plèthres, la brasse ayant six pieds ou quatre coudées, le pied ayant quatre palmes, et la coudée six palmes. L'eau du lac ne jaillit point du sol, qui est en ce lieu-là prodigieusement aride ; elle est amenée du fleuve par des canaux ; pendant six mois elle coule dans le lac ; pendant six mois elle en sort et retourne au Nil. Quand elle reflue hors du lac, elle rapporte au roi un talent d'argent par jour, à cause du poisson ; quand elle y entre, seulement vingt mines.

Les douze rois se conformèrent à la justice ; le temps s'écoula et, comme ils sacrifiaient dans le temple de Vulcain, le dernier jour de la fête, leur devoir était de faire des libations ; le grand prêtre leur apporta donc les coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir ; mais il se trompa de nombre et, pour eux douze, il n'y eut que onze coupes. Alors le dernier dans l'ordre où ils étaient placés, Psammitique, n'ayant point de coupe, ôta son casque qui était d'airain, le présenta et fit sa libation. Tous les rois portaient des casques et, à ce moment, ils les avaient sur la tête. Psammitique ne songeait pas à mal en se servant de son casque ; les rois cependant rapprochèrent ce qu'il avait fait de ce qui était prédit : savoir que celui des douze qui ferait des libations avec un casque d'airain deviendrait seul roi d'Égypte ; se rappelant la prophétie, ils ne jugèrent point cependant qu'il fallût mettre à mort Psammitique, parce qu'ils reconnurent, après examen,

qu'il avait agi sans aucune préméditation; mais ils le bannirent dans le marais, le dépouillant de presque tout son pouvoir, et lui interdisant de sortir de sa résidence pour se mêler aux autres Égyptiens.

Or ce Psammitique avait fui jadis devant l'Éthiopien Sabacos qui avait tué son père Nécos. Il était réfugié en Syrie lorsque l'Éthiopien partit à cause de la vision d'un songe, et ceux des Égyptiens qui habitaient le nome de Saïs le ramenèrent. Plus tard, étant roi, il fut condamné par les onze, à cause de son casque, à s'en aller une seconde fois dans le marais. Irrité de la manière outrageuse dont il avait été traité, il conçut le dessein de se venger, et d'abord il envoya dans la ville de Buto pour consulter l'oracle de Latone, le plus infaillible de tous ceux de l'Égypte. Il reçut cette réponse : « La vengeance viendra par mer, quand apparaîtront les hommes d'airain. » Or il ne pouvait croire à ces hommes d'airain qui devaient être ses auxiliaires. Mais, peu de temps s'était écoulé, lorsqu'une tempête entraîna en Égypte des Ioniens et des Cariens qui avaient mis à la voile pour exercer la piraterie. Ils débarquèrent couverts d'armes d'airain, et quelqu'un des Égyptiens, qui n'avait jamais vu d'hommes armés de cette manière, alla dans le marais annoncer à Psammitique que des hommes d'airain, venant de la mer, pillaient les campagnes. Celui-ci, comprenant que l'oracle s'accomplissait, fit bon accueil à ces étrangers; il les décida par de magnifiques promesses à se joindre à lui. Dès qu'il les eut persuadés, avec leur secours et celui de ses partisans indigènes, il renversa les onze rois.

Psammitique donna aux Ioniens et aux Cariens qui l'avaient secondé des terres où ils s'établirent en face les uns des autres, séparés par le Nil. Ce terri-

toire fut appelé le Camp. De plus, il leur confia des fils d'Égyptiens pour qu'ils leur enseignassent la langue grecque. Les interprètes égyptiens d'aujourd'hui descendent de ceux à qui ils l'ont apprise. Les Ioniens et les Cariens habitèrent longtemps le même territoire qui est situé vers la mer, un peu au-dessous de la ville de Bubaste, sur la bouche pélusienne du fleuve. Plus tard, le roi Amasis les en fit partir et les rétablit dans Memphis pour former sa garde contre son peuple. Depuis leur établissement en Égypte, les Grecs ayant entretenu des relations avec ce pays, nous avons su avec exactitude tout ce qui s'y était passé sous Psammitique et ultérieurement. Ils ont été les premiers qui se soient fixés en Égypte, parlant une autre langue que celle du pays. Les bassins de leurs navires et les ruines de leurs maisons existaient encore de mon temps dans le lieu qu'Amasis leur fit abandonner.

Psammitique régna sur l'Égypte cinquante-quatre ans, et pendant vingt-neuf ans il tint assiégée Azot, grande ville de Syrie, qu'il prit finalement. Cette Azot est, à notre connaissance, celle de toutes les villes qui, étant assiégée, résista le plus longtemps.

Nécos, fils de Psammitique, lui succéda; il mit la première main au canal qui conduit à la mer Rouge, et que le Perse Darius acheva. Sa longueur est de quatre jours de navigation, et il est assez large pour que deux trirèmes puissent, à la rame, marcher de front. Il prend l'eau du Nil un peu au-dessus de la ville de Bubaste et passe à la ville arabe de Patume, puis il se jette dans la mer Rouge. Il est creusé d'abord dans la plaine d'Égypte, contiguë à l'Arabie, au-dessus de laquelle s'étend, jusqu'en face de Memphis, la montagne où sont les carrières. Le canal côtoie longtemps le pied des monts, de l'occident à l'orient:

ensuite il traverse les gorges et passe au midi et au sud-ouest de la montagne, jusqu'à ce qu'il atteigne le golfe Arabique. Pour aller de la mer du Nord à celle du Sud, qu'on appelle aussi Rouge, le chemin le plus court partirait du mont Casius, qui sépare l'Égypte de la Syrie; il n'y aurait par là que mille stades : c'est la moindre distance; le canal est beaucoup plus long parce qu'il fait beaucoup de détours; en le creusant, sous le règne de Nécos, 120000 Égyptiens périrent. Nécos s'arrêta à la moitié de l'œuvre, empêché par un oracle qui lui déclara qu'il travaillait pour un barbare; les Égyptiens appellent barbares ceux qui ne parlent point leur langue.

Nécos, après avoir abandonné le canal, tourna son attention vers les entreprises guerrières, et il fit construire des trirèmes, tant sur la mer du Nord que sur le golfe Arabique, dans la mer Rouge; on voit encore les bassins de construction. Il se servit de ces navires selon l'occurrence; cependant il entra par terre en Syrie, se heurta contre ses adversaires à Magdotos, les vainquit, et prit ensuite la grande ville de Kadytis. Il consacra en l'honneur d'Apollon les vêtements qu'il portait en cette guerre, et il les envoya aux Branchides, chez les Milésiens. Après cette expédition, il mourut, ayant régné seize ans, et il laissa le pouvoir à son fils Psammis.

Psammis, après avoir régné seulement une année et avoir fait une expédition en Éthiopie, mourut laissant le trône à son fils Apriès. Celui-ci, après son aïeul Psammitique, fut le plus heureux des anciens rois; il régna vingt-cinq ans, pendant lesquels il porta la guerre en Syrie et livra une bataille navale aux Tyriens. Puis Apriès ayant envoyé une armée contre les Cyrénéens, ses troupes furent complètement défaites.

Or les Égyptiens s'en prirent à lui et se révoltèrent, parce qu'ils s'imaginèrent que leur roi, de dessein prémédité, les avait jetés dans un péril visible, afin qu'ils périssent en grand nombre et qu'il pût régner avec plus de sécurité sur le reste du peuple. Cette idée les irrita au dernier point, et ceux qui avaient échappé, réunis aux proches de ceux qui venaient de succomber, se soulevèrent ouvertement.

A cette nouvelle, Apriès dépêcha vers eux Amasis pour qu'il les apaisât par ses discours. Lorsque celui-ci les eut rejoints, il les arrêta et, tandis qu'il s'efforçait de les détourner de leurs desseins, l'un d'eux, se tenant derrière lui, lui posa sur la tête un casque, en s'écriant qu'il avait ainsi posé ce casque afin qu'Amasis fût roi. Ce qui venait d'être fait ne causa aucun mécontentement à Amasis, comme il ne tarda pas à le montrer. En effet, dès que les révoltés l'eurent proclamé roi, il se disposa à marcher contre Apriès. Le roi l'apprit et envoya Patarbémis, homme considérable parmi les Égyptiens qui lui étaient restés fidèles, prescrivant à ce messager de lui amener Amasis vivant. Patarbémis alla donc trouver Amasis et lui ordonna de le suivre. Amasis était à ce moment à cheval ; il répondit qu'Apriès n'aurait point sujet de se plaindre de lui, qu'il l'irait rejoindre en personne et qu'il emmènerait une nombreuse suite. A ces paroles, Patarbémis ne put se faire illusion sur ses projets ; il comprit ce qui se préparait et il partit précipitamment, voulant au plus vite apprendre au roi la situation des choses. Lorsqu'il se présenta devant Apriès sans Amasis, le roi, transporté de colère, sans prendre le temps de la réflexion, lui fit couper le nez et les oreilles. Le reste des Égyptiens qui tenaient encore pour lui, voyant avec quelle indignité il traitait l'un des plus éminents d'entre eux,

n'hésitèrent pas : ils rejoignirent incontinent les révoltés, et se donnèrent eux-mêmes à Amasis.

Aussitôt qu'Apriès en fut informé, il appela aux armes les auxiliaires et il marcha contre les Égyptiens, secondé par les Ioniens et les Cariens au nombre de 30000. Apriès se porta donc contre les Égyptiens, et Amasis contre les étrangers. Ils arrivèrent des deux parts en la ville de Memphis, et ils firent les apprêts d'une bataille.

Il y a sept classes d'Égyptiens : les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes et les pilotes; ces classes portent le nom de la profession qu'elles exercent. Les guerriers reçoivent aussi du peuple les noms de Calasiries et Hermotybies. Il ne leur est permis de cultiver aucun art mécanique, mais ils exercent les arts de la guerre et se les transmettent de père en fils.

Je ne puis juger avec certitude si les Grecs ont reçu ces usages des Égyptiens, puisque je vois les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens et presque tous les barbares, mettre au dernier rang dans leur estime ceux des citoyens qui ont appris les arts mécaniques, ainsi que leurs descendants, et considérer comme plus nobles les hommes qui s'affranchissent du travail manuel, notamment ceux qui s'adonnent à la guerre. Ces idées sont celles de tous les Grecs, surtout des Lacédémoniens; les Corinthiens sont ceux qui méprisent le moins les artisans.

Les privilèges suivants sont attachés aux guerriers, et, hormis les prêtres, ils sont les seuls des Égyptiens à qui rien de semblable soit accordé : chacun d'eux possède, exempts d'impôts, douze arpents d'excellente terre; l'arpent d'Égypte équivaut à un carré de cent coudées de côté. Tels sont leurs privilèges. Ils jouis-

sent tour à tour, et jamais les mêmes, de ces autres avantages : tous les ans, mille Calasiries et autant d'Hermotybies forment la garde du roi; à ceux-ci, outre leurs terres, on donne chaque jour cinq mines de pain cuit, deux mines de chair de bœuf et quatre coupes de vin.

Lorsque, marchant les uns contre les autres, Apriès, à la tête des auxiliaires, et Amasis, avec tous les Égyptiens, furent arrivés en la ville de Memphis, ils engagèrent la bataille. Les étrangers combattirent vaillamment; mais ils étaient inférieurs en nombre et ils luttaient contre une grande multitude; pour ce motif seul, ils furent vaincus. On dit d'Apriès qu'il avait cette pensée : qu'un dieu même ne pourrait lui ôter la royauté, tant il se croyait solidement assis sur le trône. Or, dans cette rencontre, il fut battu et ramené prisonnier à Saïs, en la demeure qui était tout récemment la sienne, désormais celle d'Amasis. Il y fut quelque temps nourri, et le vainqueur le traita avec de grands égards. Enfin les Egyptiens reprochèrent à celui-ci de manquer de justice en nourrissant l'homme qui le haïssait le plus ainsi qu'eux-mêmes; il le leur livra donc; ils l'étranglèrent et l'inhumèrent en la sépulture de ses aïeux.

Apriès ayant péri comme je viens de le dire, Amasis régna; il était originaire du nome de Saïs, de la ville qui porte le nom de Siouph. Les Égyptiens d'abord le méprisèrent, le regardant comme un homme de peu de valeur, parce qu'il était auparavant d'une condition privée et d'une famille obscure; mais il les gagna à force d'habileté et de sagesse. Il avait, parmi beaucoup d'objets précieux, un bassin d'or à laver les pieds, dans lequel Amasis lui-même et ses convives se les baignaient habituellement. Il le brisa et en fit faire une

statue de dieu qu'il plaça dans la partie de la ville la plus convenable. Les Égyptiens en passant rendaient de grands honneurs à la statue. Amasis sut comme ils agissaient et, les ayant convoqués, il leur révéla que la statue avait été faite de ce bassin dans lequel, auparavant ils se lavaient les pieds, eux qui maintenant avaient pour elle une vénération extrême. Puis, sans s'arrêter, il ajouta qu'il avait été transformé de même que ce bassin ; que s'il avait vécu d'abord dans une condition privée, il était devenu leur roi, qu'enfin leur devoir était de l'honorer et de lui montrer du respect. C'est ainsi qu'il gagna les Égyptiens, de telle sorte qu'ils trouvèrent juste d'être ses sujets.

Voici comme il administrait : Dès le point du jour, jusqu'à l'heure où le marché est rempli de monde, il expédiait avec activité les affaires qu'on lui soumettait; puis, à partir de ce moment, il buvait, il raillait ses convives, il se montrait enjoué et frivole. Ses amis, affligés de cette conduite, l'avertirent, lui parlant en ces termes : « O roi, tu n'as pas une conduite qui te convienne, en ravalant ainsi ta dignité ; car tu devrais, homme vénérable assis sur un trône vénérable, t'occuper d'affaires toute la journée. Ainsi les Égyptiens reconnaîtraient qu'ils sont gouvernés par un grand homme, et tu les entendrais parler mieux de toi. Mais maintenant tu ne fais rien de royal. » Or il leur répondit : « Ceux qui ont un arc, le tendent quand ils veulent s'en servir, et le détendent quand ils s'en sont servis; car s'il était continuellement tendu, il se briserait; de sorte qu'ils ne pourraient plus l'employer au besoin. Il en est de même pour l'homme : s'il voulait s'appliquer sans relâche et ne faire aucune part aux divertissements, il deviendrait sans s'en douter maniaque ou stupide. Je sais cela

et je fais la part de chaque chose. » Telle fut sa réponse à ses amis.

On dit qu'Amasis, même lorsqu'il était simple particulier, aimait à boire, à plaisanter, et nullement à s'appliquer. Lorsque, en buvant et se livrant au plaisir, il venait à manquer de ressources, il volait aux alentours. Souvent ceux qui l'accusaient d'avoir pris de leur bien, le conduisirent, quand il avait nié, à l'oracle du lieu; plus d'une fois il fut convaincu par ces oracles, et quelquefois il échappa. Dès qu'il fut roi, voici ce qu'il fit: il n'honora d'aucune attention ceux des dieux qui l'avaient déclaré non coupable; il ne donna rien pour réparer leurs temples, et n'alla jamais sacrifier à des divinités indignes d'hommages et trompeuses dans leurs oracles. Ceux au contraire qui l'avaient déclaré voleur, il les honora grandement, les considérant comme des dieux qui rendaient des oracles dignes de foi.

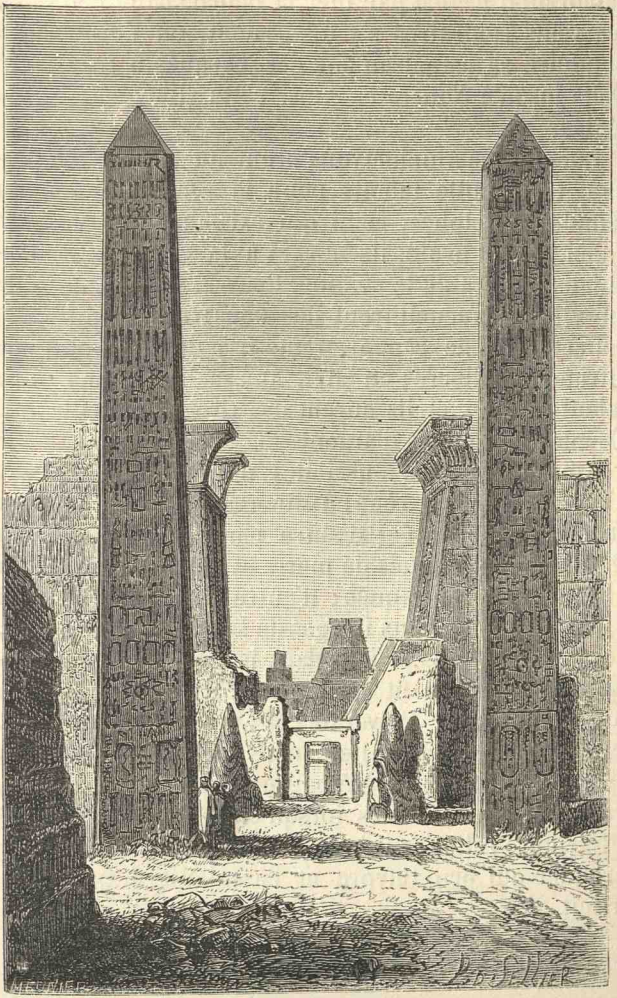
Ce roi érigea au temple de Minerve à Saïs des portiques admirables, surpassant de beaucoup ceux des rois ses prédécesseurs par leur étendue et leur élévation, et encore par les dimensions et la qualité des pierres; d'autre part, il consacra de grandes statues et d'énormes sphinx; enfin il fit transporter, pour les réparations de l'édifice, des pierres d'une grosseur extraordinaire. Il les tira, les unes des carrières près de Memphis; les autres, les plus grandes, de la ville d'Éléphantine, à vingt jours de navigation de Saïs. Mais cet autre travail me paraît plus merveilleux encore : il fit venir d'Éléphantine une chambre d'une seule pierre; deux mille hommes commandés à cet effet mirent trois ans à la transporter. Elle a de long extérieurement vingt et une coudées, quatorze de large, huit de haut; ces mesures sont prises en de-

hors de la chambre monolithe; en dedans, la longueur est de dix-huit coudées et vingt doigts, la largeur de douze coudées, la hauteur de cinq. Elle est placée à l'entrée de l'enclos; car elle n'y a pas été introduite pour ce motif, dit-on : l'architecte, quand on travaillait à la faire avancer, se prit à gémir, affligé de l'œuvre elle-même et du temps considérable qu'elle coûtait; Amasis en fut frappé et se fit scrupule de permettre qu'on la tirât plus loin; d'autres prétendent qu'un de ceux qui manœuvraient les leviers périt écrasé sous la chambre, et que, de ce moment, on cessa de la faire mouvoir.

On dit que sous le règne d'Amasis la prospérité de l'Égypte fut extrême; le fleuve prodigua les biens à la contrée, et la contrée aux hommes; le nombre des villes habitées s'éleva jusqu'à vingt mille. Amasis est l'auteur de la loi qui oblige tout Égyptien à déclarer, chaque année, au gouverneur de son nome d'où il tire ses moyens d'existence, et celui qui n'obéit pas, celui qui ne paraît pas vivre à l'aide de ressources légitimes, est puni de mort. Solon l'Athénien, ayant pris cette loi en Égypte, l'imposa à ses concitoyens, qui l'observent encore et la jugent irréprochable.

Amasis aimait les Grecs ; du moins il accueillit avec faveur quelques-uns d'entre eux, et il assigna pour résidence à ceux qui venaient en Égypte la ville de Naucratis. A ceux qui n'avaient pas dessein de s'y fixer et se bornaient à trafiquer par mer, il donna des emplacements où ils pussent ériger des autels et des temples.

Naucratis était autrefois le seul marché de l'Égypte; il n'y en avait point d'autre. Si quelque navigateur remontait une autre bouche du fleuve, il devait jurer que ce n'était pas volontairement. Après ce serment il



OBÉLISQUES.

fallait qu'il gagnât par mer la bouche canopienne. Si les vents contraires s'y opposaient, on l'obligeait à conduire sa cargaison sur des barques à travers le Delta jusqu'à Naucratis. Ainsi cette ville était privilégiée.

Lorsque les Amphictyons firent un marché moyennant trois mille talents pour la reconstruction du temple de Delphes, celui qui existe maintenant, car l'ancien avait brûlé, ils mirent à la charge des Delphiens le tiers de la somme. Ceux-ci allèrent de ville en ville et recueillirent des dons; en faisant cette collecte, ils ne rapportèrent pas de l'Égypte une offrande médiocre; en effet, Amasis leur donna mille talents d'alun, et ils eurent des Grecs domiciliés en Égypte vingt mines d'argent.

Amasis consacra aussi des offrandes en Grèce; d'une part, dans Cyrène : à Minerve, son portrait peint et une statue dorée; d'autre part, dans Lindus : à Minerve, deux statues de pierre et une cuirasse de lin digne d'être remarquée; d'autre part encore, dans Samos : à Junon, deux images de sa personne, en bois, qui de mon temps étaient dans le grand temple, derrière la porte. Il fit ces dons : à Samos, à cause de son amitié pour Polycrate; à Lindus, non qu'il eût avec cette ville aucun lien, mais parce que, dit-on, le temple de Minerve y a été bâti par les filles de Danaüs, qui s'y étaient arrêtées lorsqu'elles fuyaient les fils d'Égyptus. Telles sont les offrandes d'Amasis. Il fut le premier qui prit Chypre et l'assujettit à payer un tribut.

LIVRE TROISIÈME

Thalie



THALIE (STATUE ANTIQUE).

LIVRE TROISIÈME

Thalie.

Contre cet Amasis, Cambyse, fils de Cyrus, prit les armes, et, parmi les Grecs, il conduisit avec lui les Ioniens et les Éoliens, outre les autres peuples sur lesquels il régnait.

Une circonstance que je vais dire contribua, jusqu'à un certain point, au succès de l'invasion. Il y avait, parmi les troupes auxiliaires d'Amasis, un homme né à Halicarnasse, nommé Phanès, de bon conseil et guerrier vaillant. Ce Phanès, ayant quelque sujet de se plaindre d'Amasis, s'enfuit de l'Égypte par mer, dans le dessein de conférer avec Cambyse. Comme c'était un personnage de haute importance chez les auxiliaires, et qu'il était très exactement informé des affaires de l'Égypte, Amasis le fit poursuivre et ne négligea rien pour s'emparer de lui; il en chargea le plus sûr de ses serviteurs, à qui il confia une trirème. Le serviteur l'atteignit en Lycie; mais, après l'avoir pris, il ne l'amena pas en Égypte, car Phanès le trompa par ses artifices, enivra ses gardes, et gagna la Perse. En arrivant chez Cambyse, il le trouva occupé de ses apprêts de guerre contre l'Égypte, et incertain de la route à prendre pour traverser le désert. Il le mit au courant des affaires d'Amasis, lui indiqua le

meilleur chemin, et lui conseilla de faire demander au roi des Arabes passage et sûreté. On sait que par là seulement l'Égypte est ouverte aux invasions.

Je vais parler d'un fait qu'un petit nombre de ceux qui vont en Égypte par mer ont observé. De toute la Grèce et de la Phénicie, deux fois par an, on amène en Égypte des vases de terre pleins de vin; et cependant, lorsque ces vases ont été vidés, d'un si grand nombre on n'en revoit pas un seul. Où donc, demandera-t-on, sont-ils employés? Je vais le dire : le magistrat de chaque ville est obligé de rassembler tous les vases de terre et de les envoyer à Memphis, d'où on les transporte, remplis d'eau, dans le désert de Syrie. Ainsi, toute cette poterie, que l'on importe en Égypte, disparaît et rejoint en Syrie celle qui l'a précédée.

Les Perses, depuis qu'ils sont maîtres de l'Égypte, en facilitent de cette manière l'accès, par la provision d'eau qu'ils envoient dans le désert. Alors il n'y avait point d'eau placée sur la route; Cambyse donc, après avoir entendu Phanès, dépêcha des députés chez l'Arabe, et sur sa demande obtint promesse de sûreté; ils se donnèrent mutuellement des gages.

Les Arabes, plus que nul autre peuple, respectent leurs traités. Voici comme il les font : Entre ceux qui veulent se donner des gages, un autre homme se place avec une pierre aiguisée; il leur fait à chacun une incision à la paume de la main, entre les grands doigts et le pouce; prenant ensuite du duvet de leurs manteaux, il l'humecte de sang, dont il oint sept pierres déposées à cette place. Cependant il invoque Bacchus et Vénus-Céleste; ces cérémonies accomplies, celui qui a donné sa foi présente à ses amis l'étranger ou le citoyen, si c'est avec un citoyen qu'il a contracté, et les amis croient juste de respecter aussi l'engagement.

Lorsque l'Arabe se fut engagé avec les députés de Cambyse, voici ce qu'il imagina : il remplit d'eau des outres faites de peaux de chameaux et les chargea sur des chamelles qu'il poussa dans le désert, où elles attendirent l'armée des Perses. C'est, du moins, ce que l'on raconte de plus croyable. Il faut que je rapporte, puisqu'il a cours aussi, un récit qui l'est moins. L'Arabie est arrosée par un grand fleuve dont le nom est Corys ; il se jette dans la mer Rouge. De ce fleuve donc, on dit que le roi des Arabes fit arriver l'eau dans le désert, au moyen d'un immense tuyau de peaux de bœufs, non préparées, et d'autres peaux cousues ensemble, lequel aboutissait à de grands réservoirs, creusés pour la recevoir et la conserver. La route entre le fleuve et le désert est de douze journées de marche, et trois tuyaux secondaires conduisirent l'eau, dit-on, à trois endroits différents.

Psamménite, fils d'Amasis, campé sur la bouche pélusienne du Nil, attendit Cambyse ; car celui-ci, lorsqu'il eut marché sur l'Égypte, n'y trouva pas vivant son rival, qui mourut après un règne de quarante-quatre ans, pendant lesquels il n'eut pas à subir de grandes calamités. Il fut embaumé et enseveli dans le sarcophage et dans le temple que lui-même avait bâtis. Sous le règne de son fils Psamménite, un très grand prodige éclata aux yeux des Égyptiens : la pluie tomba à Thèbes, où jamais auparavant il n'avait plu et où depuis il n'a jamais plu jusqu'à mon temps, comme les Thébains le disent eux-mêmes. En effet, il ne tombe pas une goutte d'eau dans la haute Égypte, et cette fois il y eut une ondée.

Les Perses, lorsqu'ils eurent traversé le désert, vinrent camper en face des Égyptiens, comme pour livrer bataille. En leur présence, les auxiliaires de

Psamménite, tous Grecs ou Cariens, irrités contre Phanès, guide de l'armée étrangère, le punirent cruellement. Il avait laissé ses fils en Égypte, ils les menèrent à portée des tentes de l'ennemi, de telle sorte que le père pût les apercevoir; ils dressèrent un cratère entre les deux camps: ensuite, prenant les enfants, ils les égorgèrent au-dessus du cratère, et, sur leur sang ils versèrent de l'eau et du vin. Enfin ils burent ce mélange; puis ils engagèrent la bataille. Elle fut violente; des deux parts une multitude d'hommes succomba, et les Égyptiens prirent la fuite.

J'ai vu là une chose très surprenante que les habitants m'ont signalée. Les ossements de ceux qui de chaque côté sont morts dans ce combat, gisent séparés, et les crânes des Perses sont si faibles, que si on les frappe avec un seul petit caillou, on les perce; ceux des Égyptiens, au contraire, sont si durs, qu'on les romprait difficilement en les heurtant avec une grosse pierre. Ils m'en ont donné le motif : c'est que les Égyptiens commencent, tout enfants, à se raser la tête, et que leur crâne s'épaissit par l'action du soleil. La même cause conserve leur chevelure; en effet, nulle part on ne verrait si peu de chauves qu'en Égypte. Voilà donc pourquoi leur crâne est si dur. Celui des Perses, au contraire, n'a point de force, parce qu'ils se tiennent à l'ombre dès le jeune âge, en portant des tiares de laine foulée.

Les Égyptiens, rompus dans la bataille, s'enfuirent en désordre. Lorsqu'ils furent renfermés dans Memphis, Cambyse leur envoya, par le fleuve, un vaisseau de Mytilène, conduisant un héraut perse, pour les inviter à entrer en arrangement. Mais, aussitôt qu'ils virent le vaisseau dans la ville, une foule furieuse se précipita du rempart, mit en pièces le navire, déchira

les membres des hommes, les emporta en lambeaux, et retourna sur le rempart. Les Perses assiégèrent la place, qui à la longue se rendit. Les Libyens, voisins de l'Égypte, craignant le même sort, se livrèrent eux-mêmes sans combat, se soumirent au tribut et envoyèrent des présents. Ceux de Cyrène et de Barca, pareillement frappés de crainte, firent de même. Cambyse accueillit amicalement les offrandes des Libyens, mais il se plaignit de celles des Cyrénéens, parce que, selon moi, elles étaient médiocres : en effet, ils n'avaient envoyé que cinq cents mines d'argent; Cambyse donc, de sa main, prit par poignées leurs pièces de monnaie et les jeta à la foule.

Le dixième jour après la prise de la citadelle de Memphis, Cambyse, ayant fait asseoir dans un faubourg, avec d'autres Égyptiens, le roi Psamménite, qui n'avait régné que six mois, éprouva son âme en faisant ce qui suit: Après avoir revêtu sa fille d'un costume d'esclave, il l'envoya chercher de l'eau, une cruche à la main ; il envoya avec elle d'autres vierges, qu'il choisit parmi les filles des premiers du pays, toutes habillées de même que celle du roi. Comme elles passaient devant leurs pères, en gémissant et en jetant de grands cris, les pères aussi, témoins de l'humiliation de leurs enfants, se prirent à gémir et à crier. Psamménite, ayant vu de loin venir sa fille et l'ayant reconnue, ne fit rien que baisser les yeux. Quand les porteuses d'eau eurent passé, Cambyse envoya le fils du roi avec deux mille autres fils d'Égyptiens, tous de son âge; ils avaient la corde au cou et le mors à la bouche ; on les emmenait pour leur faire expier le massacre des Mytiléniens et la destruction de leur navire : ainsi l'avaient décidé les

juges royaux, dix des premiers Égyptiens devant périr pour chacun des Grecs. Or Psamménite les vit passer; il reconnut son fils qui marchait à leur tête vers le lieu du supplice et, quoique les Égyptiens qui l'entouraient, fondissent en larmes et se livrassent à une violente douleur, il fit comme il avait fait quand avait passé sa fille. A peine les jeunes gens avaient-ils défilé, qu'un de ses compagnons de table, plus âgé que lui, déchu de sa fortune, n'ayant plus rien que ce que possède un pauvre, et mendiant dans l'armée, survint en présence de Psamménite et des Égyptiens assis avec lui dans le faubourg. Psamménite, dès qu'il l'aperçut, pleura abondamment; et il appela son compagnon, en le nommant, et il se frappa la tête. Or, il y avait là des gardes qui envoyaient dire à Cambyse tout ce qu'il faisait à chaque défilé. Cambyse, surpris de ce qu'il venait d'apprendre, dépêcha l'un des siens pour le questionner en ces termes : « Notre maître Cambyse, ô Psamménite, te demande pourquoi, voyant ta fille maltraitée et ton fils marchant à la mort, tu n'as ni crié, ni pleuré, tandis que tu as honoré de ces témoignages d'affliction un mendiant qui n'est point de tes proches. » Voici ce que répondit Psamménite : « O fils de Cyrus, mes malheurs domestiques étaient trop grands pour être pleurés; l'affliction de mon compagnon est digne de larmes, parce que de la richesse et de la félicité il est tombé dans la misère en arrivant au seuil de la vieillesse. » Ces mots étant rapportés à Cambyse, il les trouva justes et à propos. Les Égyptiens ajoutent que Crésus se mit à pleurer, car il avait suivi Cambyse en Égypte; les Perses présents à l'entretien pleurèrent pareillement. Cambyse lui-même fut touché de compassion, et soudain il ordonna de sauver, parmi ceux qui devaient périr, le

fils de Psamménite, de ramener celui-ci du faubourg et de l'amener au palais.

Ses émissaires ne trouvèrent point le fils vivant, il avait été exécuté le premier; mais ils ramenèrent Psamménite et le conduisirent auprès de Cambyse; il y passa le reste de sa vie sans souffrir de mauvais traitements. Si même il n'avait pas été soupçonné de former des complots, il eût été replacé à la tête de l'Égypte comme administrateur. Car les Perses ont coutume d'honorer les fils de rois; ils vont jusqu'à leur confier le pouvoir, quoique leurs pères se soient révoltés contre eux. Mais Psamménite, ayant conçu de mauvais desseins, en reçut le prix; il fut surpris comme il cherchait à soulever les Égyptiens, et, se voyant découvert par Cambyse, il but du sang de taureau, dont soudain il mourut. Telle fut sa fin.

Cambyse partit de Memphis pour la ville de Saïs. Lorsqu'il fut entré dans la demeure royale, il commanda que l'on retirât de son sarcophage le corps d'Amasis; cet ordre exécuté, il prescrivit qu'on donnât au cadavre des coups de fouet, qu'on lui arrachât les cheveux, qu'on le perçât d'aiguillons, qu'on l'accablât d'outrages. Bientôt les exécuteurs furent à bout de forces; ce corps embaumé leur résistait et ils ne pouvaient parvenir à le mettre en pièces; alors Cambyse le fit brûler, commandant ainsi une chose impie. En effet, les Perses croient que le feu est une divinité; il n'est donc nullement dans les usages des deux nations de brûler les morts : d'une part, les Perses prétendent qu'il n'est point convenable de repaître un dieu du cadavre d'un homme; d'autre part, les Égyptiens tiennent le feu pour une bête vivante qui dévore ce qu'elle happe, et, quand elle est rassasiée, meurt avec ce qu'elle vient

d'engloutir. Or chez eux il est contre la loi de donner un cadavre aux bêtes; en conséquence ils l'embaument, afin que dans la tombe il ne soit point mangé des vers. Cambyse ordonna donc une chose contraire aux croyances des deux nations. Toutefois les Égyptiens affirment que leur roi n'a pas souffert ces outrages, et que les Perses, croyant tenir Amasis, ont maltraité un homme de même stature que lui. Amasis, selon eux, averti par un oracle de ce qui devait advenir après sa mort, avait fait ensevelir près de la porte, dans son propre sarcophage, cet homme mort qui fut fouetté, recommandant à son fils de le déposer lui-même dans le coin le plus retiré de la chambre sépulcrale. Ces ordres d'Amasis au sujet de sa sépulture et de cet homme ne me paraissent point vrais; les Égyptiens les racontent à tort et à travers.

Cambyse projeta ensuite trois expéditions : contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, et contre les Éthiopiens-Macrobes, lesquels habitent la Libye, sur la mer du Sud-Ouest.

Il résolut d'abord d'expédier des espions chez les Éthiopiens et envoya chercher à Éléphantine des Ichthyophages sachant la langue de l'Éthiopie. Pendant que l'on y allait, il donna l'ordre à l'armée navale de faire voile vers Carthage. Les Phéniciens s'y refusèrent, déclarant qu'ils ne commettraient point l'acte impie de porter la guerre chez leurs propres enfants. Les Phéniciens se retirant, le reste ne suffisait pas pour combattre. Les Carthaginois échappèrent donc au joug des Perses. Cambyse ne crut pas devoir employer la contrainte à l'égard des Phéniciens, parce qu'ils s'étaient d'eux-mêmes donnés aux Perses, et que d'eux dépendait toute la flotte. Les Cypriens aussi

s'étaient donnés aux Perses et avaient pris les armes contre l'Égypte.

Lorsque les Ichthyophages arrivèrent d'Éléphantine auprès de Cambyse, il les envoya en Éthiopie, leur prescrivant ce qu'ils auraient à dire ; ils emportèrent des présents : un vêtement de pourpre, un collier d'or, des bracelets, un vase d'albâtre rempli de myrrhe et un tonneau de vin de palmier. On dit des Éthiopiens qu'ils sont les plus grands et les plus beaux de tous les hommes ; ils ont, ajoute-t-on, des coutumes différentes de celles des autres contrées, et notamment celle-ci, concernant le pouvoir royal. Ils le donnent à celui des citoyens qui surpasse les autres par sa stature, pourvu que sa force réponde à sa grande taille ; voilà celui qu'ils jugent digne d'être roi.

Les Ichthyophages, à leur arrivée chez ce peuple, donnèrent au roi les présents et lui parlèrent en ces termes : « Cambyse, roi des Perses, désirant être ton ami et ton hôte, nous a chargés de conférer avec toi ; il t'offre en présent ces objets, dont il se plaît lui-même à faire usage. » L'Éthiopien, comprenant qu'ils étaient venus comme espions, leur répondit : « Le roi des Perses ne vous a pas envoyés pour m'apporter des présents par désir de s'assurer mon alliance, et vous ne dites point la vérité. Votre but est d'espionner mon royaume, et cet homme n'est pas juste. En effet, s'il l'était, il n'eût pas convoité d'autres provinces que les siennes ; il ne chercherait pas à rendre esclaves des hommes par qui jamais il n'a été offensé. Maintenant, portez-lui cet arc et répétez-lui ces paroles : « Le roi des Éthiopiens donne ces conseils au roi des Perses : lorsque les Perses tendront, aussi facilement que je le fais, des arcs de cette grandeur, ils pourront attaquer les Éthiopiens-Macrobes. Jus-

que-là, qu'ils rendent grâce aux dieux de ce qu'ils n'ont pas inspiré aux fils des Éthiopiens la pensée d'ajouter d'autres terres à la leur propre. »



MONNAIE PERSE.

En achevant ces mots, il détendit l'arc et le remit aux envoyés; ensuite, prenant le vêtement de pourpre, il demanda ce que c'était et comment on l'avait fabriqué. Les Ichthyophages lui ayant appris ce qui concernait la pourpre et la teinture, il répliqua : « Vous êtes des hommes trompeurs, vos vêtements sont trompeurs aussi. » Puis il les questionna sur le collier et les bracelets. Ils lui expliquèrent la manière de les porter. Alors le roi, riant et croyant que c'étaient des entraves, leur déclara que, chez ses peuples, on se servait d'entraves autrement fortes. La myrrhe fut l'objet de sa troisième question, et, quand ils lui en eurent expliqué la fabrication et l'usage, il leur répéta les mêmes paroles que pour les vêtements. Finalement, il arriva au vin, s'informa de la manière dont on le faisait, et, tout réjoui de ce breuvage, demanda de quoi leur roi se nourrissait et quelle était chez les Perses la plus longue durée de la vie. « Notre roi, répondirent-ils, mange du pain; » après quoi ils décrivirent la nature du blé, et ajoutèrent qu'en Perse le terme d'une longue vie était quatre-vingts ans. « Il n'est pas surprenant, s'écria l'Éthiopien, que des hommes se nourrissant d'une pareille ordure vivent si peu d'années; ils ne pourraient pas même aller si loin, sans ce breuvage qui les soutient. » C'est le vin qu'il indiquait tout en parlant, et, sur ce point, il convenait que les Perses avaient la supériorité. Les Ichthyophages, à leur tour,

interrogèrent le roi sur la durée de la vie et sur le régime des Éthiopiens : il leur dit que la plupart atteignaient cent vingt ans et que quelques-uns allaient au delà ; qu'ils mangeaient des chairs bouillies et buvaient du lait.

Les espions ayant tout vu, s'en retournèrent ; lorsqu'ils eurent fait leur rapport, Cambyse, transporté de colère, marcha sur le champ contre les Macrobes, sans ordonner d'approvisionnements de vivres, sans réfléchir qu'il allait faire une expédition aux extrémités de la terre. Il partit dès qu'il eut ouï les Ichthyophages, comme un insensé, comme un frénétique, ordonnant aux Grecs qui se trouvaient en Égypte d'y demeurer, et prenant avec lui toutes ses troupes de pied. Arrivé à Thèbes, il détacha de l'armée environ cinquante mille hommes, et les chargea de réduire les Ammoniens en esclavage, puis de brûler l'oracle de Jupiter. Lui-même, avec le reste de ses forces, continua de s'avancer vers l'Éthiopie ; mais, avant que l'armée eût fait la cinquième partie du chemin, subitement, tout ce qu'on avait emporté de vivres vint à manquer ; puis après les vivres, les bêtes de somme, que l'on mangea. Si Cambyse, en voyant cela, avait ramené ses troupes en arrière, malgré sa première faute, il eût été un homme sage. Il ne tint aucun compte de ces circonstances et il alla toujours en avant. Les soldats, aussi longtemps qu'ils purent arracher quelque chose de la terre, se soutinrent en se nourrissant d'herbes ; cette ressource leur échappa quand ils arrivèrent aux sables ; il y en eut alors qui commirent une action horrible : ils tirèrent au sort et mangèrent un homme sur dix. Le roi le sut et craignit de les voir s'entre-dévorer ; il renonça donc à son expédition contre l'Éthiopie, commanda la retraite et revint à

Thèbes, après avoir perdu une grande partie de son armée. De Thèbes, il descendit à Memphis et permit aux Grecs de s'embarquer.

Cependant ceux qui avaient été envoyés contre les Ammoniens, au sortir de Thèbes, prirent des guides, et ils arrivèrent, comme on le sait positivement, au travers d'un désert sablonneux, à la ville d'Oasis. Ce lieu est à sept journées de marche de Thèbes; on l'appelle en grec l'île des Bienheureux. On sait que les troupes allèrent jusque-là; après, nul n'en peut rien dire, si ce n'est les Ammoniens eux-mêmes et ceux qui les ont entendus. En effet, les Perses n'atteignirent point Ammon et ne revinrent point en arrière; voici ce que rapportent les Ammoniens. Au sortir d'Oasis, ils rentrèrent dans le désert; à mi-chemin d'Oasis à Ammon, un coup de vent du sud-est souffla sur eux avec une violence inaccoutumée; il souleva de tels monceaux de sable qu'il les en couvrit, et de cette manière ils disparurent tous. Voilà, selon les Ammoniens, ce que devint cette armée.

Au moment où Cambyse rentra dans Memphis, Apis, que les Grecs appellent Épaphus, apparut aux Égyptiens. A cette occasion, ils prirent leurs plus beaux vêtements et se mirent en fête. Le roi les vit et s'imagina qu'ils se réjouissaient de ses désastres; il appela donc les magistrats de la ville. « Pourquoi, leur dit-il, lorsque précédemment j'étais à Memphis, les Égyptiens ne faisaient-ils rien de semblable, et choisissent-ils le moment où j'y reviens après avoir perdu une partie de mon armée? » Or ils lui exposèrent qu'un dieu, accoutumé à se manifester à de longs intervalles de temps, venait de se montrer, et que, quand il paraissait, tous les Égyptiens réjouis célébraient une fête. Cambyse les écouta, puis il les accusa d'avoir

menti, et, comme menteurs, il les condamna à mort.

Les magistrats exécutés, Cambyse fit venir devant lui les prêtres; ceux-ci lui ayant donné la même explication : « Je veux m'assurer, dit-il, si c'est un dieu traitable qui est venu chez les Égyptiens; je vous ordonne de m'amener cet Apis. » Ils sortirent alors pour l'aller chercher. Or ce veau, cet Apis, comme on l'appelle, se reconnaît aux marques suivantes : il est noir, mais il a sur le front un triangle blanc, sur le dos l'image d'un aigle, à la queue des poils doubles, sous la langue un escarbot.

Lorsque les prêtres eurent amené Apis, Cambyse, comme s'il eût été pris d'un accès de folie, tira son glaive et voulut le frapper au ventre, mais il ne le blessa qu'à la cuisse. Alors, éclatant de rire, il dit aux prêtres : « O pauvres têtes, existe-t-il de tels dieux, ayant sang et chair, sensibles aux coups d'une arme? Celui-ci est bien digne des Égyptiens. Toutefois vous n'aurez point lieu de vous réjouir d'avoir fait de moi un objet de railleries. » A ces mots, il prescrivit à ceux dont c'était l'office, de fustiger les prêtres et de tuer tous ceux des Égyptiens qu'ils prendraient à célébrer la fête. La fête finit de la sorte; les prêtres furent fouettés, et Apis blessé mourut étendu dans le temple; quand il eut succombé, les prêtres, à l'insu de Cambyse, firent ses funérailles.

Cambyse, si l'on en croit les Égyptiens, à cause de cet attentat, devint aussitôt fou, et auparavant il n'était déjà pas très sensé. Sa première cruauté atteignit Smerdis son frère. Il l'avait renvoyé d'Égypte en Perse, par envie, parce que seul de tous les Perses il avait tendu de deux doigts l'arc des Éthiopiens, apporté par les Ichthyophages; nul autre n'en avait pu faire autant. Or Cambyse, pendant son sommeil, eut cette

vision : il lui sembla qu'un messager était venu de la Perse pour lui annoncer que Smerdis, étant assis sur le trône royal, de sa tête effleurait le ciel. A cause de ce songe, il eut la crainte que son frère ne le tuât et ne prît son royaume; alors il dépêcha Prexaspe, homme en qui surtout il pouvait se confier, avec ordre de le faire périr. Prexaspe, arrivé à Suse, tua Smerdis; les uns disent après l'avoir emmené à la chasse, les autres après l'avoir conduit sur les bords de la mer Rouge, où il le noya.

Je passe à ce que, dans ses folies, il fit contre les autres Perses. On raconte qu'il dit à Prexaspe qu'il estimait beaucoup (c'était lui qui portait ses messages et son fils était l'échanson du roi, honneur non médiocre) : « Prexaspe, quel homme les Perses jugent-ils que je sois, et, à mon sujet, quels discours tiennent-ils? — O roi, reprit Prexaspe, selon le récit, sur toute autre chose, tu es grandement loué, mais ils te disent trop adonné au vin. » Irrité de ce propos des siens, il répliqua : « Maintenant les Perses prétendent sans doute qu'aimant le vin, j'extravague et n'ai plus ma raison. Alors leurs paroles d'autrefois n'étaient pas sincères.» En effet, précédemment, les Perses et Crésus étant assis autour de lui, Cambyse leur avait demandé quel homme il leur semblait être en comparaison de Cyrus, et ils lui avaient répondu qu'il valait bien mieux que son père, puisqu'il était maître de tout ce que celui-ci avait possédé, et qu'en outre il avait acquis l'Égypte et la mer. Les Perses avaient ainsi parlé; mais Crésus avait dit à son tour : « Pour moi, fils de Cyrus, je ne te crois pas semblable à ton père, car tu n'as pas encore un fils tel que celui qu'il nous a laissé. » Cambyse, charmé de l'entendre, avait loué le jugement de Crésus.

Plein du souvenir de cet entretien, il dit en colère à Prexaspe : « Apprends à l'instant toi-même si les Perses ont dit la vérité, ou si, en tenant de tels propos, ils n'extravaguent pas. Regarde, j'ajuste ton fils que je vois debout sous le portique : si je l'atteins au milieu du cœur, les Perses ont témérairement parlé ; si je le manque, il est clair que les Perses disent vrai et que je suis insensé. » En prononçant ces mots, il tendit l'arc, lança le trait à l'enfant, et lorsque celui-ci fut tombé, il ordonna qu'on l'ouvrît et qu'on examinât la blessure. Comme la flèche fut trouvée dans le cœur, il dit au père en riant et montrant une vive allégresse : « Prexaspe, tu vois bien que je ne suis pas fou et que les Perses sont hors de sens; maintenant réponds-moi : as-tu jamais vu chez les hommes un trait frapper si parfaitement le but? » Prexaspe s'aperçut que l'homme ne se possédait pas, et craignant pour lui-même : « Maître, dit-il, je ne pense pas qu'un dieu même puisse si bien tirer. » Voilà ce qu'alors il fit; une autre fois, ayant pris, sans aucun motif plausible, douze Perses, aussi du premier rang, il les fit enterrer vifs, la tête en bas.

Effrayé de ces actions, Crésus le Lydien crut devoir l'avertir en ces termes : « O roi, ne cède pas tout à fait à la jeunesse et à la colère; modère-toi, sache te contenir. Si tu continues, prends garde que les Perses ne se révoltent contre toi. Ton père Cyrus m'a fait beaucoup de recommandations, et entre autres celle de t'avertir, et de te suggérer ce que j'imaginerais pour ton bien. » Crésus, par ces conseils, lui montrait sa bienveillance; or il s'écria : « Quoi ! tu oses me donner des avis, toi qui as si bien gouverné ton royaume et si habilement conseillé mon père, lorsque tu l'as exhorté à passer l'Araxe

pour marcher contre les Massagètes? D'une part, tu t'es perdu toi-même, en dirigeant mal les affaires de ton pays; d'autre part, tu as perdu Cyrus, parce qu'il t'a écouté. Mais tu n'auras pas sujet de t'en réjouir, car depuis longtemps je demandais une occasion de sévir contre toi. » En disant ces mots, il saisit son arc, afin de tirer sur Crésus; celui-ci le prévint et sortit précipitamment. Cambyse, le voyant hors de la portée de ses traits, ordonna à ses serviteurs de le prendre et de le tuer. Ces hommes, au fait des habitudes de leur maître, cachèrent Crésus, car voici le raisonnement qu'ils firent : « Si Cambyse, dirent-ils, vient à se repentir, s'il demande Crésus, nous le lui amènerons, et nous recevrons des présents pour l'avoir épargné. S'il n'a ni regrets ni remords, il sera toujours temps de faire périr le Lydien. » Cambyse ne tarda pas à regretter Crésus ; ses gens s'en aperçurent et lui apprirent qu'il vivait. Il déclara qu'il en était charmé, mais que ceux qui avaient pris sur eux de le sauver ne demeureraient pas impunis et qu'ils périraient; il tint parole.

Il commit donc contre les Perses et les alliés de nombreux actes de folie. Pendant son séjour à Memphis, il ouvrit d'antiques sarcophages et contempla les morts; il entra dans le temple de Vulcain et poussa de grands éclats de rire à l'aspect de la statue, car elle ressemble extrêmement à cette figure que les Phéniciens placent à la proue de leurs trirèmes. Pour en donner une idée à qui ne l'a pas vu, c'est l'image d'un pygmée. Il entra aussi dans le temple des Cabires, où personne, hormis le prêtre, n'a le droit de pénétrer; il fit brûler leurs statues après les avoir tournées en dérision; elles sont semblables à celles de Vulcain, et on dit que les Cabires sont fils de ce dieu.

Il est évident pour moi que Cambyse était complètement fou; sinon, comment eût-il osé se railler des coutumes et des choses saintes? car si quelqu'un proposait à tous les peuples de choisir les meilleures de toutes les coutumes, après les avoir examinées, chaque peuple choisirait les siennes propres : tant chacun, en sa pensée, place ses usages bien au-dessus des usages d'autrui! Il est donc invraisemblable qu'un autre qu'un insensé fasse de pareilles matières un sujet de moquerie.

Pendant que Cambyse marchait sur l'Égypte, les Lacédémoniens, d'un autre côté, tournèrent leurs armes contre Samos et contre Polycrate, fils d'Éaque, qui s'était rendu maître de cette île, après l'avoir soulevée. Il en avait fait d'abord trois parts, dont deux pour ses frères Pantagnote et Syloson; mais, ayant tué le premier et chassé Syloson, le plus jeune, il la possédait tout entière. Il avait fait alliance avec Amasis, roi d'Égypte, et ils s'étaient l'un et l'autre envoyé des présents. En peu de temps la puissance de Polycrate s'accrut; on le vanta dans toute l'Ionie et dans tout le reste de la Grèce; car, où il portait la guerre, tout réussissait à son gré. Il possédait cent navires à cinquante rames, et mille archers; il pillait de toutes parts, ne distinguant personne. « Car, disait-il, je serai plus agréable à un ami si je lui restitue ce que j'ai enlevé que si je ne lui prends rien d'abord. » Il s'empara donc de beaucoup d'îles et de plusieurs villes du continent.

Amasis n'ignorait pas les succès de Polycrate et ne les voyait pas sans inquiétude; ils allaient toujours se multipliant, de sorte qu'il écrivit une lettre et fit passer ces mots à Samos : « Amasis dit ceci à Polycrate : Il est doux d'apprendre qu'à un ami et allié toute chose réus-

sit; cependant ta grande prospérité ne me plaît point, car je sais que la divinité est jalouse. Pour moi-même et pour ceux dont j'ai souci, je souhaiterais en telles affaires bonne chance, en telles autres mauvaise, et j'aimerais mieux une vie passée en ces vicissitudes qu'un bonheur sans mélange. En effet, je n'ai jamais ouï dire que celui-là n'ait point finalement péri, ruiné de fond en comble, à qui la fortune avait d'abord constamment souri. Toi donc, aujourd'hui, écoute et suis ce conseil pour remédier à tes félicités : cherche ce que tu possèdes de plus précieux, ce dont la perte ferait le plus souffrir ton âme; jette cet objet de manière qu'il ne puisse plus reparaître parmi les hommes, et si, après cela, tes succès sont encore sans alternative de revers, fais derechef usage du remède que je te suggère. »

Polycrate comprit qu'Amasis lui donnait un bon conseil; il se demanda donc à propos duquel de ses bijoux son âme, s'il venait à le perdre, ressentirait le plus de chagrin. Après avoir bien réfléchi, il trouva ce que je vais dire : il avait pour scel une émeraude enchâssée d'or, œuvre du Samien Théodore, fils de Télècle; il jugea que c'était l'objet dont il devait se défaire, et voici comme il s'y prit. Il équipa un navire à cinquante rames, s'y embarqua et se fit conduire au large; lorsqu'il fut loin de la côte, il ôta son anneau, et le lança dans la mer. Cela fait, il rentra dans sa demeure, et connut le chagrin.

Le cinquième ou le sixième jour, il advint qu'un pêcheur, ayant pris un poisson grand et beau, le trouva digne d'être offert en présent à Polycrate. Il alla donc devant la porte du roi, demandant à être introduit; il en vint à ses fins, donna le poisson à Polycrate et lui dit : « O roi, après avoir pris un tel pois-

son, je n'ai point cru devoir le porter au marché, quoique je vive du labeur de mes mains; il m'a paru digne de toi et de ton rang; je te l'apporte donc et te prie de l'accepter. » Polycrate charmé lui répondit en ces termes : « Certes, tu as bien agi, et je te rends doublement grâce à cause de tes paroles et de ton présent; nous t'invitons à souper. » Le pêcheur, tout fier de cet honneur, retourna chez lui. Cependant les serviteurs ouvrirent le poisson et trouvèrent dans ses entrailles l'anneau de Polycrate; ils le reconnurent, le prirent incontinent et le portèrent avec allégresse à leur maître. En le lui remettant, ils dirent de quelle manière ils l'avaient trouvé. Polycrate vit dans cette aventure quelque chose de surnaturel; il écrivit toute l'affaire, le parti qu'il avait pris, ce qui en était résulté, et ayant achevé sa lettre, il la fit porter en Égypte. Amasis, après avoir lu la lettre qui lui était venue de la part de Polycrate, jugea qu'il était impossible à un mortel de détourner d'un autre homme les malheurs qui devaient le frapper et que son ami ne finirait pas bien, puisqu'il réussissait en toutes choses, jusqu'à recouvrer ce qu'il avait sacrifié. Il envoya donc à Samos un héraut pour lui déclarer qu'il renonçait à son amitié : il craignait que, si quelque calamité grande et terrible venait à tomber sur Polycrate, il ne souffrît lui-même en son âme comme on souffre au sujet d'un hôte.

Pendant que Cambyse, fils de Cyrus, perdait son temps en Égypte et devenait fou, deux frères, mages l'un et l'autre, se révoltèrent contre lui. L'un des deux avait été nommé par le roi intendant de ses palais. Cet homme donc se révolta en apprenant la mort de Smerdis, et comme on la tenait secrète, et combien était petit le nombre de ceux qui, parmi les

Perses, en étaient informés; en effet, presque tout le monde le croyait vivant. L'intendant avait un frère, son complice, qui ressemblait à Smerdis, fils de Cyrus, tué par ordre du roi Cambyse. La ressemblance était parfaite, et de plus il portait aussi ce nom de Smerdis. Le mage Patizithès le mit au courant de ce qu'il projetait en sa faveur et le fit asseoir sur le trône royal; après quoi, il envoya des hérauts de tous côtés, jusqu'en Égypte, pour notifier à l'armée qu'elle eût désormais à obéir à Smerdis, fils de Cyrus, et non à Cambyse.

Sur tous les points, cette proclamation fut faite par les hérauts; quant à celui qui était parti pour l'Égypte, il rencontra Cambyse et l'armée à Ecbatane de Syrie, et, se plaçant au milieu des troupes, il annonça ce qu'il avait ordre d'annoncer. Cambyse entendit ses paroles; il crut qu'il disait vrai et que Prexaspe l'avait trahi; que, lorsqu'il l'avait dépêché pour tuer Smerdis, il n'en avait rien fait; le regardant donc, il lui dit: « Prexaspe, est-ce ainsi que tu as exécuté la mission dont je t'avais chargé? » L'autre répondit : « Maître, il n'est point vrai que ton frère Smerdis se soit révolté contre toi; jamais discorde grande ou petite n'éclatera entre vous; moi-même, après avoir fait ce que tu m'avais prescrit, je l'ai enseveli de ces mains que tu vois. Si les morts désormais reviennent, attends-toi à voir revenir le Mède Astyage; si les choses vont comme par le passé, rien de fâcheux contre toi ne se produira par le fait de ton frère. Mon avis est, en conséquence, qu'il faut rattraper le héraut, le presser de questions et savoir de quelle part il vient nous commanderd'obéir au roi Smerdis. »

Lorsque Prexaspe eut ainsi parlé, incontinent le héraut fut saisi et ramené; Prexaspe l'interrogea en ces

termes : « Homme, tu es venu, dis-tu, au nom de Smerdis, fils de Cyrus; maintenant déclare-nous la vérité, puis va-t'en sans rien craindre. Est-ce Smerdis lui-même qui s'est montré à toi et qui t'a donné ces ordres? Est-ce quelqu'un de ses ministres? » L'autre répondit : « Je n'ai point moi-même vu Smerdis, fils de Cyrus, mais le mage que Cambyse a choisi pour intendant de ses palais m'a donné ces ordres, disant que c'était Smerdis, fils de Cyrus, qui m'enjoignait de les proclamer. » Telle fut sa réponse et il ne mentait pas d'un mot; alors Cambyse reprit : « Prexaspe, certes tu as agi comme un homme estimable en exécutant ce qui t'était prescrit; il n'y a aucun reproche à te faire. Mais quel peut être celui des Perses qui se révolte et s'empare du nom de Smerdis? — Je crois, dit Prexaspe, comprendre d'où le coup est parti; les révoltés contre toi sont les deux mages, l'un que tu as laissé intendant de ton palais, Patizithès, l'autre son frère Smerdis. »

Cambyse fut frappé en même temps de ce nom de Smerdis ainsi que de la vérité des explications de Prexaspe et du songe qu'il avait eu. Car il lui avait semblé, pendant son sommeil, que quelqu'un lui annonçait comment Smerdis, assis sur le trône royal, de sa tête effleurait le ciel. Comprenant avec quelle légèreté il avait fait périr son frère, il se prit à le pleurer; après avoir pleuré et s'être contristé de cette malheureuse aventure, il s'élança sur son cheval, dans le dessein de partir à l'instant pour Suse et d'aller attaquer le mage. Mais, en sautant à cheval, il fit tomber le bouton qui retenait le fourreau de son glaive; la lame nue lui fendit la cuisse; il fut blessé à la même place où lui-même avait frappé précédemment Apis, le dieu des Égyptiens. Comme il se jugeait mortellement atteint, il demanda le nom de la ville où il se trouvait;

on lui répondit: Ecbatane. Or il avait été averti, par l'oracle de Buto, qu'il devait finir sa vie à Ecbatane, et il avait cru qu'il mourrait très âgé à Ecbatane de Médie, où étaient tous ses trésors, tandis que l'oracle avait parlé d'Ecbatane de Syrie. Aussitôt qu'après sa question il eut ouï le nom de la ville, saisi du double malheur que lui causaient le mage et sa blessure, il rentra dans son bon sens, vit clairement ce que signifiait l'oracle et s'écria : « C'est ici que Cambyse, fils de Cyrus, est destiné à périr. »

Il n'en dit pas davantage alors; mais plus tard, environ vingt jours après, ayant fait venir les plus considérables des Perses qui se trouvaient à Ecbatane, il leur tint ce discours: « O Perses, celle de toutes mes affaires que je cachais avec le plus de soin, je suis condamné à vous la révéler. En Égypte, j'eus une vision pendant mon sommeil, puissé-je ne l'avoir jamais eue! Il me sembla qu'un messager était venu de ma demeure pour m'annoncer que Smerdis, assis sur le trône royal, de sa tête effleurait le ciel. J'ai craint que la royauté ne me fût enlevée par mon frère ; j'ai agi avec plus de précipitation que de sagesse. J'envoyai donc légèrement Prexaspe à Suse, pour qu'il tuât Smerdis. Ce malheur s'accomplit, et moi je vécus sans crainte, ne pensant pas que jamais, Smerdis ayant disparu, un autre homme pût s'élever contre moi. Je me suis trompé; je suis devenu fratricide sans nécessité aucune, et je n'en suis pas moins privé de mon royaume. C'est Smerdis le mage que la divinité me montrait d'avance en cette vision, comme destiné à se révolter contre moi. Considérez donc l'action que j'ai commise et songez qu'il n'y a plus pour vous de Smerdis, fils de Cyrus: ce sont deux mages qui usurpent la royauté, celui

que j'avais laissé intendant de mes palais et son frère Smerdis. Le frère à qui il appartenait de me venger de l'outrage que m'infligent ces hommes, victime d'un sort cruel, a succombé par les mains de ses plus proches. Puisqu'il n'existe plus, c'est à vous, ô Perses, que je dois, à défaut d'un frère, transmettre les vœux que je forme à la fin de ma vie. Je vous recommande ces dernières volontés à vous tous, et surtout aux Achéménides ici présents; je vous adjure, en invoquant les dieux de ce royaume, ne souffrez pas que la royauté retombe entre les mains des Mèdes. S'ils l'ont acquise par ruse, pour la leur reprendre employez la ruse; s'ils la conservent par force, sauvez-la de leurs mains par plus de force encore. Si vous faites ce que je vous demande, puisse la terre produire pour vous ses fruits, et puissiez-vous être libres à jamais! Que le contraire arrive, car telles sont mes malédictions, à ceux qui n'auront point recouvré la royauté, à ceux qui n'auront point tenté résolument de la recouvrer. Puisse alors chacun des Perses finir comme je finis! »
A ces mots Cambyse pleura sur sa destinée.

Les Perses, ayant vu leur roi pleurer, déchirèrent leurs vêtements et firent retentir l'air d'une longue lamentation. Ensuite l'os du blessé se caria, les chairs de sa cuisse se gangrenèrent, et il mourut, après avoir régné en tout sept ans et cinq mois, sans avoir eu d'enfant, ni garçon, ni fille. Un sentiment de doute se répandit chez les Perses qui se trouvaient là; ils ne pouvaient croire que les mages se fussent emparés des affaires; ils soupçonnèrent que Cambyse avait forgé le récit de la mort de Smerdis pour les tromper et les entraîner à se soulever contre son frère.

Ilssupposèrent donc que le roi établi était Smerdis, fils de Cyrus; car Prexaspe avait toujours nié avec

force qu'il l'eût tué, et il n'avait garde, dans l'intérêt de sa sûreté, de révéler après la mort de Cambyse qu'il avait fait périr un fils de Cyrus. En conséquence le mage, profitant de la parité des noms, régna d'abord sans inquiétude, pendant sept mois qui complétèrent, avec le règne de Cambyse, huit années pleines. Dans ce peu de temps, il répandit sur tous les peuples soumis à son empire de grands bienfaits, tels qu'à sa chute il fut regretté de l'Asie entière, hormis des Perses. L'un de ses premiers soins fut d'envoyer des hérauts chez toutes les nations qui lui obéissaient, pour proclamer que pendant trois ans il ne lèverait ni hommes de guerre ni impôts.

Le huitième mois, on découvrit de la manière suivante qui il était: Otanès, fils de Pharnaspe, l'un des premiers parmi les Perses, se douta que le mage était non le Smerdis fils de Cyrus, mais ce qu'il était réellement. Sa conjecture était fondée sur ce que le roi ne sortait pas de la citadelle et n'appelait en sa présence aucun des Perses de haut rang. Pour se tirer de doute, il fit ce que je vais dire. Cambyse avait épousé sa fille, nommée Phédyme; le mage vivait alors avec elle comme avec toutes les autres femmes du roi défunt. Or Otanès, ayant envoyé auprès de sa fille, s'informa de l'homme qui était son époux et demanda s'il était Smerdis, fils de Cyrus, ou tout autre. Elle lui fit répondre qu'elle l'ignorait, qu'elle n'avait jamais vu Smerdis, et qu'elle ne connaissait pas non plus l'homme avec qui elle habitait. Second message d'Otanès, disant : « Si tu ne connais pas Smerdis, fils de Cyrus, demande à Atossa quel est l'homme avec qui elle habite, ainsi que toi, car il ne se peut qu'elle ne connaisse son frère. » Seconde réponse de Phédyme : « Je ne puis m'entretenir avec

Atossa ni voir aucune des autres femmes, parce que cet homme, quel qu'il soit, aussitôt roi, nous a dispersées et placées chacune en un appartement séparé. »

L'affaire commença à s'éclaircir aux yeux d'Otanès quand il apprit ces détails ; il fit passer à sa fille un troisième message ainsi conçu : « O fille, ton devoir, née comme tu l'es, est d'accepter le péril auquel ton père te commande de t'exposer. Si cet homme n'est point le fils de Cyrus, s'il est celui que je suppose, il ne faut pas qu'il ait régné impunément sur les Perses. Fais ce que je te prescris ; lorsqu'il te paraîtra bien endormi, touche-lui les oreilles. S'il en a, sois convaincue que c'est Smerdis, fils de Cyrus ; s'il n'en a pas, crois que c'est le mage Smerdis. » « En obéissant, répondit Phédyme, je cours un grand danger ; car s'il n'a pas d'oreilles, et qu'il me surprenne à le toucher, soudain il me fera périr ; mais n'importe, j'obéirai. » Or Cyrus jadis avait fait couper les oreilles à Smerdis le mage pour une offense non légère. Cette Phédyme donc, fille d'Otanès, promit à son père d'exécuter ses ordres, et, lorsque son époux fut plongé dans un profond sommeil, elle reconnut très facilement que l'homme n'avait point d'oreilles. Dès que le jour parut, elle envoya raconter à son père ce qui était arrivé.

Otanès, prenant avec lui Aspathinès et Gobryas, les premiers des Perses et ceux en qui il pouvait mettre le plus de confiance, leur dit toute l'affaire. Eux-mêmes en avaient quelque soupçon ; ils accueillirent donc le récit d'Otanès et ils convinrent de s'associer chacun son ami le plus sûr. En conséquence, Otanès fait entrer dans le complot Intapherne ; Gobryas, Mégabyse ; Aspathinès, Hydarne. Ils étaient six, quand survint à Suse Darius, fils d'Hystaspe, arrivant de la

Perse, où son père était gouverneur. A son arrivée ils jugèrent à propos de se l'adjoindre.

Les sept se réunirent, engagèrent leur foi et se mirent à délibérer; lorsque ce fut à Darius à donner son avis : « Je croyais, dit-il, être le seul à savoir que le mage nous gouverne et que Smerdis, fils de Cyrus, a péri; c'est le motif qui m'a fait accourir pour conspirer la mort du mage. Puisqu'il se rencontre que vous êtes informés aussi bien que moi-même, il me semble qu'il faut agir à l'instant et n'y pas mettre le moindre retard, car nous ne gagnerions rien à différer. — O fils d'Hystaspe, repartit Otanès, tu es né d'un père vaillant et tu ne te montres pas inférieur à ton père; mais ne précipite pas sans réflexion une telle entreprise; il est nécessaire que nous soyons plus nombreux; alors nous agirons. » Or Darius reprit : « O hommes ici présents, si vous suivez la marche que dit Otanès, sachez que vous périrez d'une manière misérable. Quelqu'un, cherchant son propre intérêt, fera des rapports au mage; vous auriez dû, avant tout, exécuter à vous seuls votre dessein. Mais puisque vous avez voulu des associés, puisque vous m'avez mis dans la confidence, ou nous agirons aujourd'hui, ou bien si nous laissons passer ce jour, je ne vous le cache pas, nul ne me devancera pour être votre accusateur; moi-même j'irai tout révéler au mage. »

Alors Otanès, voyant Darius si empressé : « Puisque, dit-il, tu nous contrains à tant de hâte, sans nous permettre de différer, voyons, expose-nous toi-même comment nous entrerons dans le palais et de quelle manière nous les attaquerons. Car tu sais, et, si tu ne l'as vu, tu l'as ouï dire, que des gardes sont placés de distance en distance; comment les traverserons-nous? — Otanès, répliqua Darius, nombre de choses ne peu-

vent s'éclaircir par des paroles, mais par l'action; d'autres semblent faciles quand on en parle et, au fait, il n'en résulte rien d'éclatant. Apprenez qu'il n'est point difficile de passer au milieu des sentinelles : d'une part, soit crainte, soit respect, nul n'arrêtera des hommes de notre rang; d'autre part, j'ai moi-même un prétexte très plausible pour pénétrer dans le palais : je dirai que j'arrive à l'instant de la Perse et que je désire transmettre au roi un message de mon père. La sentinelle qui volontairement nous laissera passer n'y perdra rien par la suite; quiconque tentera de s'opposer à nous, n'hésitons pas à le traiter sur-le-champ comme un ennemi; ensuite, poussant jusque dans l'intérieur du palais, nous nous mettrons à l'œuvre. »

Gobryas prit à son tour la parole et dit : « Amis aurons-nous jamais une meilleure occasion de ressaisir la souveraineté, ou, si nous n'y pouvons réussir, de perdre la vie, nous qui sommes Perses, nous qui nous laissons gouverner par un mage, et un mage qui n'a pas d'oreilles? Maintenant donc, je vote pour que nous obéissions à Darius et que nous ne nous séparions pas au sortir de ce colloque, mais que nous marchions droit au mage. » Tel fut le discours de Gobryas; tous les autres approuvèrent.

Pendant qu'ils délibéraient ainsi, le hasard amena les incidents que je vais dire. Les mages, après s'être consultés, imaginèrent de gagner l'amitié de Prexaspe, parce qu'il avait cruellement souffert de Cambyse, quand le roi, frappant son fils d'une flèche, avait tué cet enfant; parce que seul il savait la mort de Smerdis, fils de Cyrus, pour l'avoir fait périr de sa main; enfin, parce qu'il était en grande réputation chez les Perses. Pour ces motifs donc, ils l'appelèrent, lui demandèrent son amitié, lui firent promettre et jurer de tenir se-

crète, de ne révéler à aucun homme leur supercherie à l'égard des Perses; enfin, ils lui promirent des dons infinis. Prexaspe s'engagea à tout ce qu'ils désiraient. Lorsque les mages crurent l'avoir persuadé : « Nous allons, dirent-ils, convoquer tous les Perses devant le palais, tu monteras sur une tour; et tu proclameras que Smerdis, fils de Cyrus, et non un autre, règne sur eux. » Ils lui demandaient cette démarche à cause de la grande confiance qu'il inspirait au peuple; à cause de l'opinion, par lui souvent exprimée, que Smerdis, fils de Cyrus, était vivant; et à cause de son obstination à nier qu'il l'eût mis à mort.

Prexaspe se déclara prêt; alors les mages, ayant convoqué les Perses, le conduisirent sur la tour et l'exhortèrent à parler. Mais, oubliant volontairement ce qu'ils attendaient de lui, il commença par Achémène la généalogie de Cyrus; arrivé à celui-ci, il rappela quels biens Cyrus avait répandus sur les Perses; puis, les ayant énumérés, il fit connaître la vérité : « Je l'ai cachée d'abord, dit-il, car il n'était pas sûr pour moi de dire ce qui s'était passé; mais, dans l'état présent des affaires publiques, mon devoir est de tout dévoiler. » Il raconta donc que lui-même, contraint par Cambyse, avait tué Smerdis, fils de Cyrus, et que c'était le mage qui régnait. Après avoir proféré de nombreuses malédictions contre les Perses s'ils ne recouvraient pas le pouvoir et s'ils ne punissaient pas les mages, il se jeta du haut de la tour, la tête la première. Ainsi périt Prexaspe, qui de tout temps avait été un homme estimé.

Or, les sept Perses, résolus d'attaquer les mages sans délai, marchaient, après avoir invoqué les dieux, et ne savaient rien de ce qui était advenu au sujet de Prexaspe. Ils l'apprirent à moitié chemin; alors ils

s'écartèrent de la voie publique et tinrent conseil de-rechef : les uns, du parti d'Otanès, voulaient différer et ne rien entreprendre dans une situation si grosse d'évènements; les autres, du parti de Darius, insistaient pour aller en avant, faire ce qu'ils avaient décidé et n'y apporter aucun retard. Comme ils discutaient, apparurent sept couples d'éperviers poursuivant deux paires de vautours qu'ils plumaient et déchiraient. A cet aspect, tous les sept se rangèrent à l'avis de Darius et marchèrent sur le palais, encouragés par les augures.

Aux portes, il arriva ce que Darius avait prévu : les sentinelles pleines de respect pour les premiers des Perses, et ne s'attendant guère de leur part à rien de ce qui allait arriver, les laissèrent passer; ils s'avancèrent donc sous la protection divine; nul ne les questionna. Mais, dans la cour, ils rencontrèrent les serviteurs porteurs des messages, et ceux-ci leur demandèrent ce qu'ils voulaient, en même temps qu'ils firent des menaces aux gardes pour ne les avoir point arrêtés. Cependant ils s'efforçaient d'empêcher les sept d'aller plus loin. Alors les conjurés, s'exhortant mutuellement, tirent leurs glaives, tuent sur la place même ceux qui les retenaient, et se précipitent dans l'appartement des hommes.

Il se trouva que les deux mages étaient à ce moment dans l'intérieur, se consultant ensemble au sujet de ce que venait de faire Prexaspe. Au bruit des serviteurs en désordre, à leurs clameurs, ils accoururent l'un et l'autre, et, voyant de quoi il s'agissait, ils songèrent à se défendre. L'un se hâte de décrocher son arc, l'autre saisit sa javeline; il y eut alors une mêlée : celui qui tenait son arc, serré de près par ses adversaires, ne put s'en servir; le second se défendit

avec sa javeline; il frappa à la cuisse Aspathinès et à l'œil Intapherne, qui perdit cet œil et ne mourut pas de sa blessure. L'un des deux mages blesse donc ces deux Perses; son frère, voyant que l'arc est une arme inutile, se réfugie dans une pièce voisine de la salle où ils se trouvaient, avec l'intention d'en fermer les portes. Deux des sept, Darius et Gobryas, s'y précipitent avec lui; Gobryas le prend corps à corps; Darius s'arrête hésitant, de peur de percer Gobryas dans l'obscurité; celui-ci s'aperçoit qu'il demeure inactif et lui demande pourquoi il ne fait pas usage de ses mains. « C'est, répondit-il, dans la crainte de t'atteindre. — Ah! s'écrie Gobryas, pousse ton épée au travers de nos deux corps. » Darius obéit et a la chance de ne tuer que le mage.

Les mages morts, ils laissent là les deux blessés, tant à cause de leur affaiblissement que pour garder la citadelle, puis à grands cris, à grand fracas, les cinq, tenant les têtes des mages, se précipitent dehors, appellent les Perses, leur racontent l'évènement et leur montrent les têtes. En même temps, ils mettent à mort tout mage qui se trouve sur leur passage. Les Perses, en apprenant l'œuvre des sept et la supercherie des mages, trouvent à propos d'imiter les premiers : ils tirent leurs glaives et tuent, n'importe où, tous les mages qu'ils rencontrent; si la nuit ne fût venue, ils n'en auraient pas laissé un seul vivant. Les Perses honorent publiquement cette journée plus que nul autre jour; ils en font annuellement une grande fête, qu'ils appellent le meurtre des mages. Pendant qu'ils la célèbrent, il n'est permis à aucun mage de se montrer, mais tous se tiennent toute la journée renfermés dans leurs maisons.

Lorsque le tumulte fut apaisé et que le sixième

jour fut venu, ceux qui avaient soulevé le peuple contre les mages délibérèrent sur la chose publique, et l'on tint des discours incroyables pour quelques Grecs, quoiqu'ils aient réellement été prononcés. Otanès proposa de remettre le gouvernement à la communauté des Perses. « Mon avis, dit-il, est que nul de nous ne doit plus seul être roi; cela n'est ni agréable ni bon; en effet, vous savez jusqu'où Cambyse a poussé l'arrogance, et vous avez souffert, chacun pour votre part, de celle du mage. Comment la monarchie pourrait-elle être un État bien organisé, puisqu'elle permet à un homme, qui n'a pas de comptes à rendre, de faire ce qu'il veut? Le meilleur des mortels, investi d'une telle autorité, s'écarterait de son bon sens habituel. Chez lui, l'orgueil provient des biens qui l'entourent, et, dès le principe, l'envie est naturelle à l'homme. Avec ces deux vices, tous les autres lui arrivent. Il ne tarde pas à commettre une multitude d'actions coupables, les unes dans l'excès de son orgueil, les autres par envie. Un tyran toutefois devrait être sans envie, puisqu'il possède tous les biens; mais il est disposé d'une manière toute contraire à l'égard des citoyens. Il voit avec déplaisir l'existence des bons; il se plaît avec les méchants; il excelle à accueillir la calomnie. C'est le plus déraisonnable de tous les êtres. Si on l'admire avec mesure, il s'en afflige, parce que, dit-il, il n'est pas suffisamment honoré; s'il est très honoré, il s'en afflige parce qu'à son gré c'est de la flatterie. Mais le pire, je vais vous le faire entendre : il change les coutumes des ancêtres et met les hommes à mort sans jugement. La multitude souveraine porte le plus beau de tous les noms : on l'appelle l'isonomie. De plus, elle ne commet aucun de ces excès qui sont propres

au monarque; elle donne, par la voie du sort, les offices publics à des magistrats responsables; elle rapporte à la communauté toutes les résolutions. Je vote donc pour que nous abolissions la monarchie et que nous élevions la multitude au pouvoir; car tout réside dans le grand nombre. » Telle fut l'opinion d'Otanès.

Après lui Mégabyse proposa en ces termes de confier le gouvernement à l'oligarchie : « Ce que vient de dire Otanès pour abolir la tyrannie, tenez-le dit par moi. Mais, quand il a conseillé de faire passer le pouvoir à la multitude, il s'est éloigné de la saine opinion. En effet, rien n'est plus stupide, plus insolent qu'une foule qui n'est bonne à rien; et il n'est vraiment pas tolérable que des hommes qui veulent se soustraire à l'arrogance d'un monarque, retombent sous l'insolence d'un peuple désordonné. Le tyran, s'il fait quelque chose, sait ce qu'il fait : le peuple ne peut le savoir. Comment le saurait-il, lui à qui l'on n'a rien enseigné et qui n'a jamais rien appris de bon ni de convenable? Il se précipite inconsidérément sur les affaires publiques et les pousse, semblable à un torrent d'hiver. Que ceux qui veulent du mal aux Perses se servent du peuple; mais nous, élisons une assemblée d'hommes les meilleurs, et donnons-lui la souveraineté. Nous en serons nous-mêmes, et il est vraisemblable que les résolutions les plus salutaires naîtront de la réunion des hommes les plus sages. » Telle fut l'opinion de Mégabyse.

Darius le troisième donna son avis en ces termes : « Mégabyse a, selon moi, parlé juste sur la multitude, mais sur l'oligarchie, non. De ces trois formes supposées excellentes, d'un peuple excellent, d'une oligarchie, d'une monarchie, je soutiens que la dernière

est de beaucoup la meilleure. Car rien n'est préférable à un seul homme excellent : en effet, il se conduit avec assez de prudence pour administrer d'une manière irréprochable; surtout il sait garder le secret concernant ses résolutions contre les ennemis. Tandis que, dans une oligarchie, si plusieurs cultivent les vertus civiques, des haines particulières, habituellement violentes, éclatent; chacun veut être le maître et faire triompher son avis; tous finissent par se détester; de là naissent des discordes publiques, et les discordes engendrent des meurtres. Des meurtres, on passe à la monarchie, ce qui démontre qu'elle est le meilleur gouvernement. Si maintenant le peuple est le maître, il est impossible d'empêcher la méchanceté de se faire jour; dès qu'elle s'est montrée, ce ne sont point des haines qui naissent entre les méchants, mais des amitiés solides. Ceux qui oppriment la communauté, le font avec concert. Cette situation se prolonge jusqu'à ce qu'un homme, se faisant le protecteur du peuple, vienne arrêter ces excès; le peuple alors admire cet homme et, quand il est admiré, il ne tarde pas à devenir roi. De cette manière donc il est encore prouvé que la monarchie est le gouvernement le meilleur. Mais pour me résumer en un mot, d'où vient notre liberté? qui nous l'a donnée? Vient-elle du peuple, d'une oligarchie ou d'un monarque ? Mon opinion est donc que, puisqu'un seul homme nous a rendus libres, notre devoir est de nous en tenir là. Ne détruisons pas les coutumes de nos ancêtres auxquelles nous devons notre prospérité; car nous ne nous en trouverions pas mieux. »

Tels furent les trois avis, et les quatre autres conjurés se rattachèrent au dernier. Comme Otanès, qui voulait établir en Perse l'égalité des droits, vit son

opinion vaincue, il dit à l'assemblée : « O mes compagnons, il est évident que l'un de nous doit être roi, soit que le sort en décide, soit que la majorité des Perses le choisisse, si nous leur remettons ce soin, soit de toute autre manière. Je ne serai point votre compétiteur ; je ne veux ni commander ni être commandé; je renonce au pouvoir, à la condition que je ne recevrai les ordres d'aucun de vous, ni moi-même, ni à perpétuité ceux qui descendront de moi. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, les six autres adhérèrent à sa demande ; il ne concourut donc pas, mais il se tint à l'écart, et maintenant sa famille continue d'être libre. Seule parmi les Perses, elle n'obéit qu'autant qu'il lui plaît ; toutefois elle ne fait rien de contraire aux lois du pays.

Les six qui restaient délibérèrent sur la manière la plus équitable de nommer un roi. Ils stipulèrent que celui de qui le cheval hennirait le premier, au moment du lever du soleil, monté par son maître, sur l'esplanade à l'entrée du faubourg, serait mis en possession du pouvoir royal.

Darius, fils d'Hystaspe, fut reconnu roi grâce à une ruse de son écuyer, habile homme qui trouva moyen de faire hennir son cheval; et, hormis les Arabes, tous les peuples de l'Asie se trouvèrent ses sujets. Cyrus les avait subjugués et ensuite Cambyse. Mais les Arabes ne s'étaient pas soumis à la servitude des Perses ; ils furent leurs alliés et secondèrent Cambyse lorsqu'il entra en Égypte : car jamais les Perses n'auraient pu, contre le gré des Arabes, pénétrer dans cette contrée.

Tout fut plein de la puissance de Darius. L'un de ses premiers soins fut d'ériger un monument en pierre, sur lequel on voyait représenté un homme à cheval, et il y grava des caractères signifiant ceci :

« Darius, fils d'Hystaspe, par la vertu de son cheval (ici était le nom) et de son écuyer Œbarès, a obtenu la royauté des Perses. »

Ensuite il institua en Perse vingt gouvernements, que l'on appelle satrapies. Ces gouvernements institués, les gouverneurs nommés, il régla les tributs que devaient envoyer les nations; il détermina ceux de leurs voisins qui devaient contribuer avec elles, et en sépara d'autres voisins qu'il adjoignit à des nations plus éloignées. Sous les règnes de Cyrus et de Cambyse, il n'y avait rien d'établi quant à l'impôt : le peuple offrait des présents. A cause de cette taxe et de diverses autres mesures analogues, les Perses disent que Darius était un marchand, Cambyse un despote, et Cyrus un père : le premier, parce qu'il trafiquait de tout; le second, parce qu'il était dur et dédaigneux; le troisième, parce qu'il était doux et en toute chose s'ingéniait pour leur bien-être.

Le roi thésaurise les impôts de cette manière : on fait fondre les métaux, et on les verse, encore liquides, dans des vases de terre cuite; quand ils sont refroidis, on brise cette enveloppe. Lorsque le roi a besoin d'argent, il fait frapper la somme qui lui est nécessaire.

Vers le temps environ de la maladie de Cambyse, voici ce qui était advenu. Un Perse nommé Orœte, institué, sous le règne de Cyrus, gouverneur de Sardes, conçut un dessein impie; sans en avoir rien souffert, sans avoir entendu une parole injurieuse de Polycrate le Samien, sans l'avoir jamais vu, il projeta de le prendre et de le mettre à mort. Plusieurs toutefois prétendent qu'il y fut excité par ce motif : Orœte et un autre Perse, Mitrobate, gouverneur du nome de Dascylie, étaient assis devant la

porte du palais; des propos ils en vinrent à une querelle, et, comme ils discutaient sur la valeur, Mitrobate, s'attaquant à Orœte, lui dit : « Mais peux-tu compter pour un homme, toi qui n'as pas encore acquis au roi l'île de Samos, voisine de ton gouvernement? Elle est cependant facile à prendre, puisqu'un de ses habitants, sans autre force que quinze soldats pesamment armés, s'en est emparé, à la suite d'une sédition, et maintenant y règne. » Selon ce récit, Orœte, vivement affligé de ces paroles, aurait résolu, non de se venger de Mitrobate, mais d'exterminer Polycrate, qui lui avait attiré un tel reproche.

D'autres rapportent qu'Orœte ayant envoyé à Samos un héraut pour demander quelque chose, Polycrate, alors étendu dans l'appartement des hommes en compagnie d'Anacréon de Téos, soit hasard, soit dessein prémédité de mépriser les communications d'Orœte, écouta le héraut la face tournée du côté du mur, ne se retourna pas, quand il eut exposé son message, et ne lui fit aucune réponse.

Telles sont les deux causes auxquelles on attribue la mort de Polycrate : permis à chacun de croire celle qu'il préfèrera. Cet Orœte donc, séjournant à Magnésie, ville située sur le Méandre, et informé de l'ambition de Polycrate, dépêcha pour Samos, chargé d'un message, Myrse fils de Gygès, homme de la Lydie. Polycrate est, à notre connaissance, le premier des Grecs qui, depuis Minos de Gnosse, ait ambitionné la conquête de l'empire de la mer. Peut-être avant Minos quelque mortel déjà l'avait-il obtenu; mais, dans les temps que l'on appelle âge des hommes, Polycrate est le premier qui ait aspiré à régner sur les îles et sur l'Ionie. Orœte, sachant qu'il nourrissait de telles pensées, lui envoya un message ainsi conçu :

« Orœte à Polycrate dit ceci : Je suis informé de grandes choses que tu médites et je sais que tes richesses ne répondent pas à ton courage. Maintenant, en agissant comme je vais te le conseiller, tu te rendras heureux et tu me sauveras, car le roi Cambyse a résolu de me mettre à mort. Tire-moi d'ici, avec mes trésors dont tu prendras ta part, en me laissant posséder le reste. A l'aide de ces richesses, tu règneras sur tous les Grecs. Si tu ne me crois pas au sujet de mes trésors, envoie celui des tiens en qui tu as le plus de confiance ; je les lui ferai voir. »

Polycrate, ayant ouï ce message, en fut alléché et accepta l'offre ; comme il avait un grand désir de richesses, il envoya promptement, pour visiter celles qu'on lui annonçait, Méandre, fils de Méandre, homme de la ville qui était son secrétaire. Cependant Orœte, informé qu'il devait s'attendre à l'arrivée d'un visiteur, prit les dispositions que voici : il remplit de pierres huit coffres, sauf, près du bord, un peu d'espace ; il répandit au-dessus des pierres une légère couche d'or, puis, avec un nœud, il ferma les coffres et les tint prêts. Méandre vint, les vit et fit son rapport à Polycrate.

Celui-ci se mit en mesure de partir lui-même ; ses devins, ses amis le lui défendaient, et sa fille, pendant son sommeil, avait eu cette vision : il lui avait semblé que son père, exhaussé en l'air, était baigné par Jupiter et parfumé d'huile par le soleil ; il n'en tint pas compte. Sa fille surtout, après sa vision, s'efforça de l'empêcher d'aller chez Orœte, et il était sur son navire à cinquante rames, qu'elle lui faisait encore entendre des paroles de mauvais augure.

Polycrate, ayant méprisé tous les avertissements, se rendit chez Orœte avec une nombreuse escorte

d'amis, parmi lesquels se trouvait Démocède, fils de Calliphon de Crotone, médecin et de son temps le plus habile en son art. Arrivé à Magnésie, Polycrate subit une mort cruelle, indigne de lui et de son grand caractère ; car, sauf les tyrans de Syracuse, pas un des autres tyrans de la Grèce ne peut lui être comparé pour la magnificence. Orœte, après l'avoir fait périr, ordonna qu'on le mît en croix. Polycrate suspendu accomplit toute la vision de sa fille; il fut baigné par Jupiter, toutes les fois que la pluie tomba, il fut oint par le soleil, auquel il fournit les humeurs de son corps. Ainsi finirent les grandes prospérités de Polycrate, comme l'avait prévu le roi d'Égypte Amasis.

Polycrate ne tarda pas à être vengé d'Orœte; car, après la mort de Cambyse et durant la royauté des mages, Orœte à Sardes n'aida en rien les Perses, à qui les Mèdes avaient ôté le pouvoir. Il profita même de ces temps de trouble pour faire périr Mitrobate, gouverneur de Dascylie, qui lui avait reproché jadis ses ménagements envers Polycrate, puis ensuite le fils de Mitrobate, Cranaspe, tous deux hommes de haut rang parmi les Perses. Son arrogance se manifesta de plus d'une manière; enfin, un courrier de Darius l'étant venu trouver, comme son message ne lui était pas agréable, il aposta sur la route, quand l'homme s'en retourna, des gens qui le tuèrent et firent disparaître son cadavre avec celui du cheval.

Darius avait alors le pouvoir; il désirait punir Orœte de toutes ses iniquités, principalement de la mort de Mitrobate et de son fils. Cependant il ne se souciait pas d'envoyer une armée contre lui tout d'abord, car ses propres affaires étaient encore effervescentes et sa royauté toute nouvelle; de plus, il n'ignorait pas qu'Orœte, gouverneur du nome de la

Phrygie, de la Lydie et de l'Ionie, avait des troupes considérables, entre autres une garde de mille Perses. Pour ces motifs, Darius imagina cet expédient. Il convoqua les premiers des siens et leur dit : « O Perses, qui de vous se chargera d'une entreprise qui requiert la prudence plutôt que le nombre et la force? Car, où la prudence est nécessaire, il n'y a que faire de la force. Qui de vous m'amènera vivant Orœte ou lui fera perdre la vie? Cet homme n'a aidé en rien les Perses; il a commis de grands crimes : d'une part, il a tué deux des nôtres, Mitrobate et son fils; d'autre part, il a tué ceux que j'avais envoyés pour l'appeler auprès de moi; finalement, il affecte une audace intolérable. Avant donc qu'il n'ait fait plus de mal encore aux Perses, il doit être frappé de mort par nous. »

Darius n'eut qu'à demander, trente hommes se proposèrent, chacun voulant exécuter ce qu'il proposait; comme ils se prenaient de querelle, le roi les contint en leur ordonnant de tirer au sort. Ils agitèrent les sorts, et Bagée, fils d'Artone, fut désigné. Voici comment Bagée s'y prit : Il écrivit un grand nombre de lettres relatives à beaucoup d'affaires; il les scella du cachet de Darius, et, les emportant, il partit pour Sardes. A son arrivée, il se présenta devant Orœte, et, ôtant le scel de chacune des lettres, tour à tour il les donna à lire au secrétaire royal; car tous les gouverneurs ont avec eux des secrétaires royaux. Bagée, en délivrant ses lettres, observait les gardes, épiant s'ils seraient disposés à se soulever contre Orœte. Il les vit témoigner d'un grand respect pour les lettres et plus encore pour leur contenu; alors il en donna une où le secrétaire lut ces mots : « O Perses, le roi Darius vous défend de servir de gardes à Orœte. » Après l'avoir entendue, ils laissèrent tomber leurs lances.

Bagée, charmé de cette prompte obéissance, prit courage et tendit au secrétaire une dernière lettre dans laquelle était écrit: « Le roi Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer Orœte. » Les gardes aussitôt tirèrent leurs cimeterres et le tuèrent sur place; voilà comment Polycrate le Samien fut vengé d'Orœte le Perse. Quant à Samos, les Perses la prirent un peu plus tard, et la rendirent à Syloson, jadis banni par son frère Polycrate. Ce Syloson avait autrefois fait un agréable présent à Darius, qui lui témoigna sa reconnaissance en l'aidant à rentrer dans sa patrie et en lui donnant le commandement de l'île.

Au moment où la flotte perse partit pour Samos, les Babyloniens se révoltèrent après s'y être préparés de longue main. Car, dès le temps du mage, de la conspiration des sept et des troubles qui s'ensuivirent, ils avaient fait leurs dispositions pour soutenir un siège, et cela sans qu'on s'en aperçût. Quand ils se furent soulevés ouvertement, ils prirent en outre ces mesures : chacun choisit la femme qu'il préférait parmi celles de sa maison, sauf les mères que l'on mit à part, puis on réunit toutes les autres femmes et on les étrangla. Ils avaient chacun une femme pour cuire leurs aliments; ils étranglèrent le reste pour ménager les provisions.

Darius, à cette nouvelle, rassembla toutes ses forces, poussa droit à Babylone et assiégea des hommes qui n'en avaient guère souci. En effet, les Babyloniens montaient sur les remparts, formaient des chœurs de danse, raillaient Darius et son armée.

Déjà un an et sept mois s'étaient écoulés : Darius et l'armée s'affligeaient de n'avoir pu prendre la ville, quoique tous les stratagèmes eussent été employés.

Entre autres expédients, on avait essayé de celui qui jadis avait réussi au roi Cyrus. Mais les Babyloniens étaient trop bien sur leurs gardes et ils ne s'étaient pas laissé surprendre.

Sur ces entrefaites, le vingtième mois, Zopyre, fils de Mégabyse, l'un des sept conjurés contre le mage, se rendit auprès de Darius, et lui demanda s'il tenait beaucoup à se rendre maître de cette ville. Le roi lui ayant répondu qu'il y attachait un grand prix, il se mit à considérer comment lui-même pourrait la prendre, et comment l'œuvre lui serait propre car chez les Perses les nobles actions sont récompensées par les plus grands honneurs. Il prévit qu'il n'atteindrait facilement son but que par ce moyen seul : se mutiler d'abord, puis passer à l'ennemi comme transfuge. Dès lors, estimant chose légère de se faire lui-même une mutilation sans remède, il se coupa le nez et les oreilles; il se coupa irrégulièrement la chevelure; il se sillonna de coups de fouet, et, en cet état, il se présenta devant Darius.

Le roi fut accablé en voyant mutilé l'un des hommes les plus considérables de l'armée; il s'élança de son trône, jeta un cri et lui demanda qui l'avait traité de la sorte, et pour quel motif. Or il répondit : « Nul homme, hormis toi, n'existe à qui soit donné assez de puissance pour me mutiler. Ce n'est point un étranger, ô roi ! qui l'a pu faire, mais je l'ai fait moi-même, cruellement affligé de ce que les Assyriens tournent en dérision les Perses. » Le roi reprit : « O le plus dur des hommes ! tu pares du plus beau nom l'action la plus odieuse; tu dis qu'à cause des assiégés tu t'es toi-même mutilé ainsi sans remède. Pourquoi donc, ô insensé ! toi mutilé, les ennemis seraient-ils plus promptement vaincus ? Ne faut-il pas que tu aies perdu

l'esprit, pour t'être traité ainsi toi-même? » Zopyre répliqua : « Si je t'avais confié ce que j'allais faire, tu ne l'aurais pas permis; maintenant, je l'ai fait, n'ayant consulté que moi, et le moment est venu où, à moins que tu ne t'abandonnes toi-même, nous prendrons Babylone ; car, dans l'état où je suis, je passerai comme transfuge dans la ville; je dirai aux assiégés que c'est par tes ordres que j'ai souffert ces outrages, et je pense, après les en avoir convaincus, qu'ils me confieront leur armée. Toi cependant, le dixième jour après mon entrée dans leurs murs, range, vers la porte de Sémiramis, mille hommes des tiens, de ceux dont la perte te sera le moins sensible; après cela, attends encore sept jours, puis ranges-en deux mille autres vers la porte de Ninus; après ce septième jour, laisse encore écouler vingt journées, et range quatre mille hommes vers la porte des Chaldéens. Que ceux-ci, non plus que les précédents, n'aient rien pour se défendre que leur glaive. Après le vingtième jour, ordonne incontinent à tout le reste de l'armée de donner l'assaut tout autour de la ville; mais place pour moi les Perses vers les portes de Bel et de Cissus; car je ne doute pas que, après m'avoir vu accomplir des hauts faits, les Babyloniens ne me confient toutes choses, et entre autres les clefs des portes. Ce sera aux Perses et à moi de faire ce qui doit être fait. »

Après avoir donné au roi ces indications, il gagna les portes de Babylone en faisant des détours, comme s'il eût été véritablement un transfuge. Les sentinelles placées sur les remparts le virent, descendirent à la hâte, entr'ouvrirent une des portes et lui demandèrent qui il était et ce qu'il voulait. Il leur dit qu'il était Zopyre et qu'il se réfugiait chez eux; les por-

tiers, l'ayant ouï, le menèrent à l'assemblée des Babyloniens; là il se lamenta, disant qu'il avait souffert, de la part de Darius, les mauvais traitements qu'il s'était infligés à lui-même; il ajouta qu'il les avait soufferts pour avoir conseillé au roi de lever le siège, puisqu'il ne paraissait pas qu'il y eût moyen de prendre la ville. « Maintenant, continua-t-il, ô citoyens de Babylone, je viens à vous pour votre très grand bien et pour le très grand mal de Darius; car, après m'avoir outragé de la sorte, il ne s'en ira pas impuni, et je sais jusqu'aux moindres particularités tous ses desseins. » Ainsi parla Zopyre.

Les Babyloniens, voyant un homme du premier rang parmi les Perses privé du nez et des oreilles, souillé de sang qui avait jailli sous le fouet, crurent sans le moindre doute qu'il disait la vérité et qu'il venait combattre pour eux; ils se montrèrent prêts à lui confier ce qu'il demanderait, et il leur demanda l'armée. Lorsqu'il eut obtenu d'eux ce qu'il désirait, il exécuta ce qui avait été réglé avec Darius. Le dixième jour, il fit sortir l'armée des assiégés; il enveloppa les mille, ceux qu'il avait prescrit à Darius de mettre en mouvement les premiers, et il les massacra. Les Babyloniens, ayant expérimenté que ses actions répondaient à ses paroles, ne se sentirent pas de joie, et furent disposés à lui obéir en toutes choses. Après avoir laissé les jours convenus s'écouler, il choisit un corps de Babyloniens, fit une seconde sortie, et massacra les deux mille soldats de Darius. Témoins de cette affaire, les Babyloniens eurent tous à la bouche le nom de Zopyre et le comblèrent de louanges. Il laissa encore écouler les jours convenus, fit une troisième sortie au lieu indiqué, entoura les quatre mille et les tailla en pièces. A la suite de ce dernier fait d'armes,

Zopyre fut tout pour les assiégés; il reçut d'eux le commandement en chef et la garde des remparts.

Mais lorsque Darius donna sur tous les points l'assaut qu'ils avaient concerté, l'artifice de Zopyre se dévoila; car, tandis que les Babyloniens, du haut de leurs murailles, se défendaient et repoussaient l'armée, Zopyre, ayant ouvert les portes de Bel et de Cissus, introduisit les Perses au cœur de la ville. Ceux des assiégés qui virent ce qui se passait se réfugièrent dans le temple de Jupiter-Bel; ceux qui ne le virent pas restèrent à leur poste jusqu'au moment où ils s'aperçurent qu'ils étaient trahis. Ainsi Babylone fut prise pour la seconde fois.

Darius, après l'avoir réduite, abattit les remparts et arracha toutes les portes; Cyrus, le premier conquérant de Babylone, n'avait point songé à ces mesures. De plus, le roi fit périr trois mille des premiers de la ville, permettant au reste de l'habiter.

Nul des Perses, au jugement de Darius, ne surpassa Zopyre en hauts faits, ni parmi les anciens, ni parmi leurs successeurs, hormis Cyrus; car jamais Perse n'a cru pouvoir se comparer à ce dernier. On dit que souvent Darius répétait ce mot: « J'aimerais mieux que Zopyre n'eût pas été si horriblement mutilé que de conquérir vingt Babylones, outre celle que je possède. » Il l'honora extrêmement; tous les ans il lui fit les présents que les Perses estiment le plus; il lui donna Babylone à gouverner jusqu'à la fin de sa vie, sans tribut; il lui accorda encore beaucoup d'autres privilèges. De ce Zopyre est né Mégabyse, qui en Égypte combattit contre les Athéniens et leurs alliés; de ce Mégabyse naquit Zopyre, qui émigra de la Perse pour habiter Athènes.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.